

Cyrille RICHARD

Résurrection

Dépôt légal décembre 2010

ISBN : 978-2-35962-109-9

Collection Rouge
ISSN : 2108-6273

©Illustrations de Hubely

©Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.



Cyrille RICHARD

Résurrection

Roman policier

Collection Rouge

Éditions Ex Aequo

42 rue sainte Marguerite

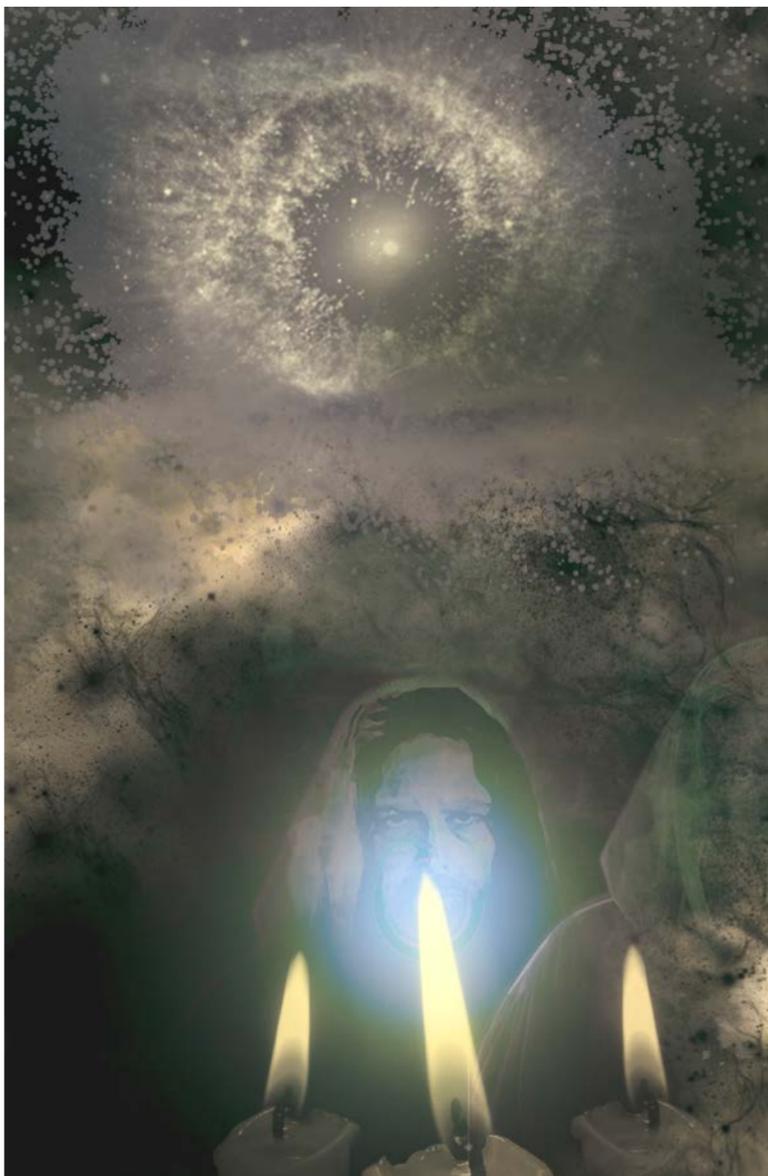
51000 Châlons-en-Champagne

<http://www.editions-exaequo.fr>

Sommaire

Prélude :	9
Premier mouvement :	45
Deuxième mouvement :	133
Épilogue Un :	204
Épilogue Deux :	210

Prélude :



Le jour d'avant les jours

« — Les tentures s'ouvraient de deux façons différentes : le premier rideau, d'un violet presque noir, disparaissait à droite et à gauche de la scène. Le second était rouge sang, lourd, maculé de taches inquiétantes. Il remontait vers un plafond si haut que mon cou ne se tordait pas assez pour le voir. Et une scène vide qui chutait vers le fond. Il n'y avait aucun acteur, pas de décor, une simple lumière qui tombait de nulle part et éclairait à peine plus qu'un flambeau. Une rumeur rampait, venant de derrière, passait à côté de moi et grossissait pour éclater sur la scène : les bruits et les cris d'une bataille, les échos d'un conflit au fond du gouffre. Le spectacle du vide me glaçait. Il me parlait une langue inconnue qui me rendait malade : le vertige serrait mon crâne et la nausée me tétanisait. La réalité se réduisait à cette mise en scène qui me torturait, moi et personne d'autre. J'étais tellement seul dans cette salle, assis sur un fauteuil dur et grinçant, qui ricanait de ma souffrance. Je me levais péniblement, tremblant de malaise, pour m'approcher. Je voulais arrêter tout ça, donner vie à ce charnier invisible, mais je me suis écroulé sur la scène sale et pleine de poussière. Des pleurs se mêlaient au grondement lointain de la guerre. Je mourais de tristesse, en bordure d'un monde qui s'enfonçait de plus en plus loin, jusqu'au silence.

La rumeur de la rue revenait à la surface.

— Voilà, c'est tout, reprit l'homme. J'ai fait ce rêve trois fois en deux nuits.

— Hum... Trois fois en deux nuits ? Comment fait-on un rêve trois fois en deux nuits ?

— En le faisant deux fois la même nuit.

— Ah, c'est ça...

— Que comprendre ?

— À la répétition ?

— Non au rêve, au sens du rêve.

— Vous êtes le seul à pouvoir comprendre.

Les deux hommes se faisaient face, séparés par un coin de bureau. Un nuage passa, la pièce s'assombrit. Le psychanalyste, un homme grand aux cheveux blancs, alluma une lampe verte, créant des ombres théâtrales. Il fixait son patient sereinement à

travers ses lunettes rondes cerclées de métal, attendait les mots suivants :

- Vous ne m’aidez pas !
- Vous aider à quoi ?
- J’en ai assez de ces questions qui fuient !
- Fuir ? Non, je ne fuis pas.
- Pourquoi ne m’aidez-vous pas à comprendre ce rêve ?
- Voilà deux fois que vous me le racontez. Peut-être aurez-vous besoin d’une troisième fois, qui sait ?
- Je suis bien d’accord avec vous : qui sait, ici ?
- Vous êtes le seul à savoir, moi je suis le gardien du temps.

Il tourna son poignet, consulta sa montre :

- D’ailleurs...
- Il est temps de se quitter, bien sûr, dit l’homme, les mâchoires serrées.

Le psychanalyste se leva lentement, déploya son grand corps, précéda son patient jusqu’au couloir, le congédia en lui tendant la main. Brun, plus petit, l’homme la lui saisit et le fixait, rageur :

- Au revoir, dit-il.
- À bientôt, Monsieur Liener, répondit le psychanalyste.

Il ferma doucement. L’homme, seul, ouvrit la porte palière. Il la claqua moins fort qu’il ne voulût vraiment.

Sur le trottoir gras d’une rue parisienne, l’homme fouilla ses poches, en sortit un téléphone cellulaire éteint. Il l’alluma. Moins de trente secondes passèrent avant qu’une sonnerie ne retentît. La voix de basse du lieutenant Duclos résonna :

- Capitaine Liener ?
- Oui, Lieutenant.
- Une patrouille du dix-huitième a levé une sale affaire.
- Quel genre ?
- Notre genre, Monsieur.
- Où ça ?
- Dans un immeuble en démolition près de Barbès.
- Je ne suis pas loin, cinq minutes à peine. J’ai besoin de prendre l’air. Je m’y rends à pied, directement.

- On se rejoint où, Capitaine ?
- Devant la bouche de métro station Barbès, lieutenant.
- Le métro est aérien à cet endroit, Monsieur.

Le capitaine Liener soupira.

- Devant l'entrée alors...
- Laquelle, Monsieur ? Il y en a quatre à cette station.
- Vous me reconnaîtrez, lieutenant ?
- Oui, Capitaine.
- Alors à tout à l'heure.

Le capitaine Liener raccrocha et leva les yeux vers une fenêtre vaguement éclairée de vert au troisième étage d'un immeuble voisin. Il serra les dents et partit en direction de la rue Lafayette.

Marcher dans les rues lumineuses de juillet lui avait rendu un sourire un peu triste. Posté au coin nord du carrefour Barbès – La Chapelle, il observait, amusé, les trafics qui s'organisaient sous le pont du métro : des montres, des ceintures, des lunettes de soleil, toutes de marques prestigieuses, toutes fausses. Il avait repoussé fermement deux gosses qui tentaient de lui vendre des cigarettes roumaines. Agressifs, ils ne l'avaient abandonné qu'au moment où il avait fait briller son insigne accroché à la ceinture. Les gamins avaient déguerpi aussi vite qu'ils le pouvaient et faisaient circuler l'information à tous les escrocs minables qui officiaient aux alentours. « Merde, belle couverture... »

Un coup de klaxon discret le héla : le lieutenant Duclos l'avait aperçu. Le capitaine Liener le rejoignit dans le véhicule banalisé.

– Ils sont tous excités, qu'est-ce qu'ils ont ? demanda Duclos.

- Ils savent que je suis flic.
- Vous leur avez dit ?

Le capitaine soupira.

- Alors, où c'est ?

Le lieutenant Duclos sortit un papier griffonné de la poche de sa chemise, le tendit à son supérieur :

- L'adresse est indiquée ici.

– Au coin de la rue Saint-Luc et Saint Mathieu, lut Liener.

– Nous y serons dans cinq minutes.

Le capitaine plongea dans de sombres pensées. Du coin de l’œil, le lieutenant comprit qu’il lui valait mieux entretenir le silence.

Désiré Duclos gara la voiture devant un immeuble en démolition, partiellement muré, haut de cinq étages. Un policier en uniforme, posté devant la porte, tournait la tête nerveusement. Le lieutenant sortit, s’adressa à l’homme en faction, fit signe au capitaine qui les rejoignit.

– Capitaine, salua le sous-officier.

– Bonjour, répondit-il. Qui est là-haut ?

– Le chef de patrouille qui vous attend.

– La Crime est là ?

– Non, Capitaine.

– Le labo non plus ?

– Non, Monsieur.

– Bien, ne laissez personne monter.

– Oui, Monsieur.

Le capitaine s’engagea dans les escaliers dont une bonne moitié manquait. Des plaques de peintures jonchaient le sol, le plâtre des murs était poreux.

– À quel étage, Duclos ?

– Au dernier, Monsieur.

– Comme toujours.

Ils montaient lentement, faisaient craquer le bois à chaque pas. Au palier du cinquième étage, un policier attendait, figé. Il était blême, une odeur de lait caillé lui collait à la peau : il puait la terreur.

– Capitaine Liener, salua-t-il.

– Lieutenant.

– Voilà, c’est là, la porte à gauche, enfin il n’y a plus de porte, mais c’est à gauche. Je dois rentrer au commissariat faire un rapport sur l’intervention donc je...

– Pas de rapport, le coupa Duclos.

– Pas de rapport ? demanda-t-il, regardant le capitaine.

– Non. Racontez-moi comment vous êtes arrivés là, ça suffira amplement, confirma Liener.

– En détail, ajouta Duclos. S'il vous plaît.

Il sortit un carnet et nota. Le chef de patrouille commença :

– Je suis arrivé au commissariat vers sept heures trente pour prendre mon service à huit heures.

– Depuis combien de temps êtes-vous dans la police, lieutenant ... ? questionna Liener.

– Le Galland, lieutenant Le Galland...

– Depuis combien de temps ?

– Depuis cinq ans, Capitaine.

– Continuez.

– Mon équipe de patrouille est formée des deux jeunes brigadiers Jamy et Monge et moi. Nous sommes partis du commissariat...

– Celui de la Goutte d'Or ?

– Oui, Monsieur. Nous en sommes partis vers huit heures trente. On a patrouillé normalement une bonne heure et puis on a reçu un appel du central, qui nous demandait de passer chez un particulier du nom de ...

Le lieutenant Le Galland sortit son propre carnet.

– Beusch, habitant rue Saint-Mathieu. Nous sommes arrivés sur place vers dix heures. L'homme occupe un atelier d'artiste au dernier étage, il est peintre. Régulièrement il travaille tard et la nuit précédente, il dit avoir été témoin de faits inhabituels : au dernier étage de l'immeuble d'en face, celui-ci donc, il a vu une lumière briller et des ombres passer devant. Il nous a dit avoir trouvé ça curieux, car l'immeuble est désaffecté depuis des mois et d'après lui, à moins de casser les murs, il n'y a pas d'accès.

– Et à quoi avez-vous pensé à ce moment-là ? demanda Duclos.

– Ben, j'ai cru qu'on allait déloger des squatteurs. C'est un exercice habituel ici, vous savez.

– Et au lieu de ça, vous avez trouvé quoi ? interrogea Liener.

– Je vous laisse découvrir, Monsieur. Moi, je ne retourne pas là-dedans.

Il fit mine de descendre les escaliers.

– Un instant, lieutenant. Où est le troisième homme de patrouille ? J'ai vu l'homme de faction en bas, vous ici, il en manque un, conclut Liener.

– Il est dans la voiture, Capitaine. Il est monté avec moi et il a pris peur. Je crois ... qu'il s'est enfermé dans notre véhicule.

– Duclos, accompagnez le lieutenant Le Galland jusqu'à ses collègues et assurez-vous de l'état de santé de ces trois hommes.

– Bien Capitaine.

Les deux hommes descendirent les escaliers lentement. Le capitaine Liener entendit s'engager la conversation entre Duclos et les deux agents de patrouille. Il avança vers l'entrée béante. Le chambranle n'avait plus de gonds, arrachés à même le bois. Les peintures étaient blanches et propres, refaites il y a peu. À droite une pièce longue et étroite, « La cuisine, je suppose ». Le capitaine Liener avançait d'un pas, entraperçut ce qui avait causé la terreur des policiers. Il grogna et recula. Il fouilla sa veste, en sortit un petit dictaphone numérique.

– Le sept juillet deux mille huit, onze heures quarante-cinq. Nous sommes dans un immeuble au coin de la rue Saint Mathieu et Saint Luc dans le dix-huitième. Cinquième étage. Vérifier l'adresse exacte de la maison. J'entre dans la pièce où les faits se sont passés. Oh, merde... Mais qu'est-ce que c'est que ça ?... Le corps d'un homme totalement épilé, cloué au mur, la tête en bas. Ses membres sont inclus dans un pentagramme inversé dessiné et ... oui c'est aussi sculpté à même le mur et peint avec ... du sang ? À confirmer. L'homme est nu, manifestement mort, ses artères carotides sont sectionnées, très proprement. Où est le sang ? Il n'y a aucune trace de sang dans la pièce. Faire venir l'équipe. Les deux yeux sont cousus par du fil médical et j'ai l'impression... oui, à la vache, sur des orbites vides. Putain, ça veut dire quoi ? Il semble avoir une espèce de tatouage sur le torse, c'est étrange... une carte, une sorte de plan pour quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Et là, sur son tibia droit, c'est un clou qui passe dans sa jambe avec un anneau du genre à enchaîner...

– Capitaine ? Capitaine ?

Le lieutenant Duclos entra dans la pièce, ses yeux s'agrandirent, il se signa, murmura une prière protectrice. Son

teint métis avait perdu en éclat, il était presque gris, les yeux humides.

– J'ai... J'ai... (il déglutit...)

Le lieutenant Duclos ne pouvait pas détacher son regard du corps.

– J'ai...

– Sortons, lieutenant.

– Oui, Capitaine.

Marchant à reculons, il sortit de la pièce à tâtons.

– Vous, quoi Lieutenant ?

– J'ai (Il déglutit et soupira) interrogé les hommes, consigné leurs noms et matricules.

– Ils parleront ?

– Je ne crois pas, Capitaine.

– Pour quelle raison selon vous ?

– Personne ne croira ce qu'ils diront.

– Ah oui ?

– Monsieur ...C'est terrifiant.

Une fois dans la rue, au grand air de juillet, le lieutenant Duclos retrouvait couleurs et esprit.

– Il faut appeler les autres, Capitaine. Nous avons besoin de faire des analyses et de leurs jugements.

– Je suis d'accord.

– Nous devons également interroger l'homme qui dit avoir vu la lumière cette nuit.

– Que pourrions-nous savoir de plus ? demanda Liener.

– Nous cherchons autre chose que des squatteurs, Monsieur. De nouvelles questions amèneront de nouvelles réponses.

– Où sommes-nous exactement ?

– Nous sommes rue Saint-Luc. Je vais vérifier les numéros précédents.

Le lieutenant s'éloigna de l'entrée de l'immeuble, remonta la rue. Le téléphone du capitaine sonna :

– Liam ? demanda une voix féminine.

– Oui, c'est moi.

– Je voulais te prévenir que je ne serai pas là ce soir.

– Ah... Tu rentres tard ?

– Non, je ne dors pas à l'appartement.

- Tu ne...
- À demain, Liam.

Comme toujours, elle raccrocha la première. Le lieutenant revenait, notait quelques indications sur son carnet.

– Nous sommes au quinze de la rue Saint-Luc. Un souci, Monsieur ?

Liam Liener tenait toujours son téléphone, perdu et triste. Il inspira une douloureuse bouffée d'air après une longue apnée.

– Bien. Je vais remonter prendre quelques photos. Pouvez-vous appeler les autres, Désiré ? Ah oui, et passez-moi les clefs de la voiture, s'il vous plaît.

– Oui, Monsieur.

Le capitaine Liener se dirigea vers le véhicule de fonction, l'ouvrit, en sortit un appareil photo reflex numérique. Il rendit les clefs au lieutenant Duclos qui téléphonait :

– ... oui, c'est du sérieux. Le capitaine vous attend au plus tôt. Je te répète l'adresse : quinze rue Saint-Luc dans le dix-huitième. -Merci, Capitaine. -Quoi ? Mais non pas à toi, et apporte les outils nécessaires et oui ...

Liener disparut dans l'immeuble.

Un instant sur le palier, il respira profondément, sortit de nouveau le dictaphone. Il entra dans la pièce et posa l'enregistreur à même le sol. Il vérifia le bon fonctionnement de l'appareil photo. Il dictait d'une voix forte et prenait des clichés.

– Deuxième visite à notre hôte. Le spectacle est toujours aussi pénible. Alors, l'homme a une cinquantaine d'années, guère plus, type caucasien. Le côté face du corps possède avant examen approfondi deux marques distinctives : ce curieux plan sur la poitrine, il y a des noms dessus, c'est écrit à l'envers, tiens donc. Où est le miroir ? Il y a des marques sur le mur en face, à vérifier et cette tige de métal transperçant l'avant-jambe droite, je parierais pour un passage dans le tibia. L'acier est lourd, avec un anneau de chaîne. Où est le reste de la chaîne ? Ah, sur le mur, il y a des traces de frottements métalliques et un trou sur le plancher. Il était attaché ici. Il n'y a pas de marques de coups ou de maltraitance sur le corps. Pouvait-il être consentant ?

Liam Liener leva les yeux, examina la pièce, s'approcha de la fenêtre. « C'est étrange, je ne vois aucun atelier d'artiste d'ici. Où vit ce type qui dit avoir vu la scène ? »

Il dicta :

– Retrouvez le nom et l'adresse du témoin oculaire.

Il sortit de la pièce, fit une dernière fois le tour de l'appartement vide. « J'ai le sentiment de louper quelque chose. Merde. »

Il reprit son dictaphone et sortit de l'immeuble. Le lieutenant Duclos attendait sur le trottoir.

– Vous fumez toujours, lieutenant ?

– Oui, Monsieur.

– Offrez-moi une cigarette.

Surpris, Duclos présenta son paquet et son briquet. Liam Liener aspira lentement la première bouffée et rendit le tout à Duclos.

– Merci, lieutenant.

Ils restèrent là, immobiles.

– Ils devraient arriver dans quinze minutes, Monsieur.

Le temps de prendre le nécessaire. Je leur ai expliqué rapidement de quoi il s'agissait.

– Hum, hum.

– Je me demande comment on va le déclouer du mur sans rien casser.

Le capitaine Liener retint un sourire.

– Et puis il faudra sécuriser l'entrée de l'immeuble. Dans le quartier, quand ils voient des flics roder, les gens posent des questions et fouinent. Ils sont d'une curiosité malade. Et bavards en plus.

– Dites-moi lieutenant, quand je vous ai recruté, vous parliez autant ? demanda Liener.

– Oui, Monsieur. Vous m'avez même dit que ça vous permettait de penser. Je parle comme ça depuis l'âge de deux ans. Ma pauvre mère était épuisée tous les jours que Dieu nous a permis de passer ensemble. Paix à son âme. Mais vous savez, je peux rester silencieux aussi.

– Je sais, Duclos. Je sais.

Liener écrasa sa cigarette. La tête lui tournait légèrement, une vague nausée lui chatouillait l'estomac. Une camionnette blanche aux vitres teintées fit des appels de phares.

– Les voilà, lança Duclos.

Le véhicule se gara à leur hauteur. Une musique sourde et caverneuse frappait l'air alentour. Le son se coupa, le moteur s'arrêta. Une jeune femme ouvrit la portière passager.

– Bonjour, Patron.

– Bonjour, Claire.

– Aussi vite qu'on a pu.

Le conducteur descendit du véhicule : un géant blond dépassant de deux têtes le toit de la camionnette.

– Salut, Chef. J'ai pris tout ce qui était utile d'après Désiré. On décharge tout et on grimpe voir ?

Son sourire brillait de joie.

– Enfin de l'action, pas vrai Kyrill ? demanda Liener au géant.

– Oui Chef ! dit-il en se tapant les mains.

– Toujours comme ça... fatigant, souffla la jeune femme.

Elle ouvrit les portes arrière et tous déchargèrent des caisses closes et neutres.

– Quel étage ? demanda Kyrill une lourde valise pendue à chaque bras.

– Le dernier comme toujours, lança Désiré.

Ils vidèrent la camionnette rapidement, Claire verrouilla les portes du véhicule.

Arrivé sur le palier, le capitaine Liener les arrêta :

– Je m'en voudrais de refroidir votre enthousiasme, mais ce qui s'est produit ici dépasse de loin tout ce que nous avons traité avec la Brigade.

– No problemo, souffla Kyrill.

– Fini les histoires de revenants à la petite semaine, les profanateurs débiles du samedi soir. Nous avons là une scène de rite, ordonnancée par des initiés sachant rester dans l'ombre.

– Combien de personnes avant nous ? demanda Claire.

– Trois agents de patrouille et moi.

– Beaucoup trop.

– Je sais. Mais, nous avons juste le choix de bien faire notre travail ou non.

– Et c'est quoi notre travail, Chef ? ironisa Kyrill.

Liener le regarda sans amusement.

– Fatigant, grommela Claire.

– Allons-y, lança Duclos en serrant les dents au souvenir de sa première visite.

Ils entrèrent dans la pièce et leurs souffles disparurent. Le poids et la dureté de la scène écrasèrent chacun de leurs gestes. Sans un mot, ils obturèrent la fenêtre d'un plastique noir, prélevèrent les quelques particules éparses sur le plancher, aspirèrent les brins de poussières de chaque recoin dans des tubes stériles. La noirceur alourdissait leurs esprits : la densité de l'horreur les accablait, mais lentement émergeant d'une lourde aphasie, ils formulèrent des hypothèses de travail :

– Faudrait un moulage complet du pentagramme pour l'étudier, dit Kyrill en examinant le cercle. Ces symboles, je les connais : runiques, alchimiques et quelques-uns astronomiques. À première vue, je parie que c'est une porte.

– Et pour passer au travers, il faut y être cloué ? demanda Duclos.

– Va savoir. J'ai pas essayé.

Claire examinait la pièce sous une lumière phosphorescente.

– Pas de sang, aucune trace.

Elle tourna la lampe vers l'autre mur :

– Là non plus.

Elle se déplaça dans l'appartement et conclut :

– Pas de sang ici. Où est-il ?

– La capacité sanguine varie selon les individus, mais lui, il est costaud. Il devait contenir cinq bons litres, estima Kyrill. Peut-être cinq et demi.

– ... qu'il faut évacuer et transporter, dit Duclos.

– Avec un bidon, ça suffit, proposa Kyrill.

– Non pas d'accord, objecta Claire. Dans un bidon, le sang sèche très vite, il s'asphyxie. À quoi servent cinq litres de sang mort ?

– À rien, lança le Capitaine Liener. À rien. Si nous ne trouvons pas de trace, c'est que ce sang a beaucoup de valeur. Ils doivent le garder précieusement. Mais pour faire quoi ?

Duclos s'approcha du corps

– Ce type-là n'a plus d'yeux...

– Oui je l'avais déjà consigné, dit Liener.

– ... et cette carte, je la connais.

– Quelle carte ? demanda Claire.

– Sur sa poitrine, elle est tatouée à l’envers pour la consulter dans un miroir ou dans l’eau d’un fleuve. Mais pas n’importe quel fleuve...

– Coupe pas les poils en quatre, Désiré, grogna Kyrill.

– C’est la carte des Enfers. Ceux de Virgil, annonça Duclos.

– Tiens donc, dit Liener.

– Faut analyser l’encre qui a servi, dit Kyrill. Pour retrouver le tatoueur.

Duclos regarda le tatouage à la loupe :

– Fais-le si tu veux, mais tu perds ton temps. Ce n’est pas de l’encre qu’il a sous la peau. Ça ressemble à du sang non coagulé pour rougeoier comme ça.

– Il faut décrocher le corps et l’emmener au labo. Qui a une idée pour l’enlever de là et garder le pentagramme intact ? questionna Liener.

Tous reculèrent d’un pas, examinèrent la situation.

– Seulement quatre clous, annonça Claire.

– Peut-être avec un aimant électromagnétique pour sortir les clous du mur et de la chair, proposa Duclos.

– Non, il faut l’examiner très vite, déclara Kyrill. Moi, j’arracherais les clous à la tenaille.

– Manière forte, comme toujours, dit Claire.

– Le risque de dégrader le mur ? demanda Liener.

– Important, annonça Duclos.

Il toucha le revêtement un peu plus loin.

– C’est une sorte de plâtre.

Il se tourna vers une valise, en sortit un petit marteau et deux sacs en plastique transparent. Il frappa sur le mur, le plâtre se détacha.

– Hum, c’est vieux et en mauvais état. Comment ont-ils pu sculpter là-dedans ?

Il glissa les débris dans le sac qu’il ferma et se rapprocha du pentagramme. Il frappa doucement. Un son minéral et clair s’éleva.

– Ça alors...

Tous s’approchèrent.

– Non, ne touchez pas ! gronda Duclos. Je ne sais pas encore ce que c’est !

Il frappa à nouveau.

– C'est de la roche...

Il examina à la loupe.

– Je ne sais pas. Il m'en faudrait un morceau pour analyse, dit-il.

– Alors que je le casse ou non, y a plus de problèmes ! tonna Kyrill.

Il tenait une curieuse tenaille inversée, permettant de travailler en force et précision. Il sortit le premier clou de la main droite sans difficulté, l'observa :

– Un acier rare, les gars. Trempé beaucoup de fois.

Il sortit celui du pied gauche tout aussi facilement.

– Bon, faut le tenir maintenant, sinon il risque de me glisser des pattes.

Six mains gantées de caoutchouc saisirent le corps. Le clou du pied droit sortit du pentagramme sans effort. Lorsque Kyrill s'approcha de la main gauche, il fanfaronnait :

– Trois clous en trois minutes et sans casse. Je vous parie qu'on boit le café à la Brigade dans un quart d'heure.

Il saisit la tête du dernier clou et tira.

– Et ben quoi.... C'est la Hache de Perun qui a enfoncé celui-là ?

Des quatre membres de la Brigade, Kyrill n'était pas seulement le plus grand, le plus blond et le plus russe. Sa force colossale dépassait l'imagination, un phénomène naturel auquel Liam Liener ne connaissait aucun équivalent. Les muscles ronds du géant russe gonflaient sous l'effort, emplissaient la très large chemise. Une fine sueur coulait à son front. Les trois autres tenaient le corps, le regardaient inquiet.

– Tchiort ! Ce clou ne bouge pas d'un cheveu.

Il cessa de tirer dessus.

– Que fait-on maintenant ? demanda Duclos.

– Kyrill, prenez ma place, ordonna Liener. Il faut trouver une solution et vite.

– Ok, Chef.

Seul, le géant retint le corps d'une seule main.

– Autre chose que la force, proposa Claire.

– Essayons de chauffer l'acier, dit Duclos.

– L'acier se dilate quand il est chaud. C'est pas ça qui va aider, objecta Kyrill.

— Si l'acier est aussi pur que tu le crois, son écart volumétrique est très faible à la chauffe, mais il aura élargi l'encoche sans rien détériorer. De retour à sa taille ordinaire, il sortira plus facilement.

Duclos ouvrit une nouvelle valise, en sortit une résistance bleutée.

— Ça va aller vite. Claire, où est ma batterie, s'il te plaît ?

La jeune femme lui indiqua une autre boîte plus petite, sans serrure. Désiré brancha le cordon électrique dans une prise sombre sur le côté de la valisette. Un reflet rouge irradiait de la résistance que Duclos appliquait directement sur la tête du clou. Moins d'une minute s'écoula avant que résonnassent de sinistres craquements.

— L'acier casse la pierre. C'est bientôt fini.

Un dernier grincement minéral puis Duclos coupa l'alimentation. Il prit la tenaille et ôta le dernier clou sans difficulté. Le géant russe saisit le corps par les deux pieds et le plaqua au mur. Duclos ramassa les particules de roche qui s'étaient effritées. Claire étendit un plastique opaque sur le sol où Kyrill posa le cadavre.

— Bien, les félicita Liener. J'appelle le labo pour qu'ils nous réservent au moins trois heures cette après-midi. Emballez le corps pour l'aveugler. Claire, faites un moulage du pentagramme en quatre sections. Prélevez un échantillon de peinture. Ah oui, je dois aussi sécuriser l'accès à l'immeuble. Il faut qu'on soit parti dans une heure maximum.

— Bien Chef !

Dans un chœur à l'unisson.

Liam Liener sortit de l'immeuble, le téléphone à la main.

— Oui c'est Liener. Tu peux me passer le labo ? Merci. Oui, ça va bien. À tout à l'heure.

— Labo, j'écoute !

— Patrick, c'est Liam.

— Salut.

— T'as pas l'air heureux de m'entendre...

— Je te connais quand tu m'appelles, c'est que tu veux l'impossible.

— Tu es devin. Tu sais que je recrute ce genre de profil à la Brigade.

– Intégrer ton équipe de fous bizarres ? Non, merci. Je n'ai aucune envie qu'on se foute de moi dans les couloirs.

– Ils sont jaloux, c'est tout.

– Si tu le dis... Que veux-tu Liam ?

– Un labo tranquille pour cette après-midi.

– Et puis quoi encore ! Tu rêves mon gars. Des enquêteurs attendent leur tour depuis des semaines et toi tu pointes, comme toujours, avec une histoire de macchabées moisis. Tu ne respectes aucune procédure. Non, mon gars pas de labo, pas cette fois.

– Tu m'obliges à être désagréable, Patrick.

– C'est ta nature, Liam, je n'ai rien à voir là-dedans.

– Dans cinq minutes, tu as le coup de fil qui va bien.

– Tu fais chier, Liener. Au moindre problème, tu fais sonner le Saint-Esprit. Je suis sûr que dans la cour de l'école, c'était déjà comme ça, pas vrai ? T'es rien qu'un petit merdeux prétentieux.

– À quelle heure mon équipe peut-elle débarquer ?

– Tu es détestable, Liener.

– À quelle heure ?

– Seize heures tapantes. Au moindre retard, je m'en fous, Saint-Esprit ou pas ...

– Merci Patrick, c'est bon d'avoir des amis.

– Connard

Liam raccrocha le premier. Il composa un nouveau numéro.

– Bonjour, Capitaine Liener à l'appareil. Oui ça va. Merci. Votre patron est là ? Oui je patiente. Ok.

Liam Liener leva les yeux sur un marchand de tabac. Il s'y dirigea d'un pas serein, entra, le téléphone à la main.

– Bonjour, Monsieur.

– Un paquet de Marlboro souple, s'il vous plaît. Et une boîte d'allumettes.

– Cinq euros cinquante.

– Merci

Il sortit, remit son téléphone à l'oreille.

– Toujours en ligne ? Ok, je rappelle dans trois minutes.

Il alluma une cigarette, rejoignit l'entrée de l'immeuble. Son téléphone sonna.

– Liam ? demanda une voix féminine.

- C’est moi.
 - Écoute, je passerai demain à l’appartement prendre quelques affaires.
 - Ah bon...
 - J’ai besoin de prendre un peu de distance.
 - Tu seras à la maison vers quelle heure ?
 - Pourquoi, tu n’y dors pas ce soir ?
 - Je ne sais pas. Une nouvelle enquête.
 - Je vois, dit la femme.
 - On pourrait prendre le petit-déjeuner ensemble. Ça te dit ?
 - Liam, je ne crois que ce soit une bonne idée, et puis...
 - Attends, j’ai un double appel. (Il changea de ligne).
- Liener, j’écoute. Oui, c’est pour sécuriser un immeuble en démolition. Au plus tôt. Non, c’est trop tard. J’en ai besoin maintenant. Si c’est important ? Vous voulez une preuve de l’importance ? ... Bien. On vous attend avant de partir. Oui au quinze rue Saint-Luc dans le dix-huitième. C’est ça. Merci. (Il reprit la première ligne). Allo, Sophie, excuse-moi, je ...
- Bip, bip, bip, bip...
- Il écrasa sa cigarette, remonta rejoindre l’équipe.

Quatorze heures sonnèrent alors que la camionnette et la voiture banalisée bifurquèrent dans une rue tranquille de la capitale. Les deux véhicules s’engouffrèrent dans une simple porte cochère donnant sur une barrière. Un policier en faction les salua, une légère ironie dans le regard et leur permit d’accéder. Les deux voitures descendirent par une rampe au sous-sol. Kyrill parqua la camionnette près du quai technique du laboratoire, Désiré stationna plus loin dans le parking. Liener et Duclos rejoignirent Claire et le Russe.

– Lui, un de ces quatre, je vais lui faire ravalier son sourire à la con, grommela Kyrill, en déchargeant les caisses.

– Hum, hum, soupira Liam.

– Pourquoi vous laissez un flic de merde se foutre de notre gueule ? siffla Kyrill entre ses dents, passant les valisettes à Claire et à Désiré.

– « Parle avec le maître, ne gronde pas avec le chien », dit Claire.

– Ta phrase la plus longue de la journée, sourit Désiré.

Deux hommes du labo aidèrent Kyrill à sortir le corps du compartiment réfrigéré de la camionnette. Ils l'emportèrent sur un chariot métallique. Les bras encombrés de valises et du moulage, Liam, Désiré, Kyrill et Claire attendaient l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent sur deux inspecteurs en civil.

– SOS exorcisme, j'écoute ? ricana l'un.

– Je vous appelle, car mon chien mort depuis trois ans me lèche les pieds toutes les nuits, imita l'autre d'une voix de fausset.

– Ne bougez plus, Madame, nous arrivons ! cria le premier.

Ils s'éloignèrent en riant grassement.

– Qu'est-ce que je disais..., souffla Kyrill

– Tous peureux, conclut Claire.

– Je suis d'accord, ponctua Liam.

Ils montèrent dans l'ascenseur, s'arrêtèrent au deuxième étage. Ils traversèrent de longs couloirs sombres. À l'extrémité du dernier : leur bureau. Une simple plaque apposée sur l'unique porte de la salle sans fenêtre annonçait la spécialité du groupe : E.A.E pour Enquêtes et Affaires Étrangées. Jusqu'ici l'étrange se résumait à des délires psychotiques de vieux farfelus et de jeunes excentriques. Punaisée sur la porte, une photo pornographique où un comédien, portant des cornes et des sabots de bouc, sodomisait une comédienne déguisée en nonne. Une curieuse fumée sortait de leurs narines.

– Kyrill a raison, Monsieur, annonça Désiré. Il faut que ça cesse.

Il décrocha la photo, la froissa, tira la clef du local de sa poche et ouvrit. La pièce sombre était vaste et haute. Elle comprenait quatre bureaux, deux grands tableaux blancs et des panneaux de lièges sur lesquels il était aisé de punaiser des documents. Désiré jeta la photographie dans une corbeille déjà bien pleine de ce genre d'œuvres.

– C'est tous les jours, maintenant. Ça va mal finir, il ne faut pas être un oracle pour le prédire.

– J'ai compris, Désiré, coupa sèchement Liam. J'en parlerai avec le Colonel.

– Il encourage ses hommes, lâcha Claire.

– J’ai dit « Ça suffit ! »

La voix du capitaine claqua dans la pièce.

– Ils me font chier avec leurs puériorités, ne vous y mettez pas.

Il s’assit à son bureau, alluma l’ordinateur. Les trois autres se turent, débâillèrent les échantillons, les rangèrent par catégories et les préparèrent pour les examens de laboratoires. Liam se leva, effaça les quelques mots écrits sur le tableau blanc.

– Bon. Voici le programme pour la fin de journée : nous avons deux heures avant de jouer au légiste au sous-sol. D’ici là, je veux les résultats des premiers tests sur tout ce que nous avons ramassé là-bas, ainsi que la peinture du pentagramme. D’ailleurs, Kyrill et Claire, vous assemblerez le moulage dans le bureau. Désiré, imprimez un exemplaire de la carte des Enfers de Virgile et affichez-la. Pour finir, que chacun écrive une question sur l’affaire. En espérant qu’elles nous sortent du brouillard. Je vais chez le colonel.

Il ramassa les images pornographiques dans la corbeille. Sur le pas-de-porte :

– Ah oui, la journée sera longue, pensez à manger.

Il sortit. Ils finirent de vider les caisses, les empilèrent dans un coin.

– Il se prend pour le Petit Père du Peuple ou quoi ? interrogea Kyrill.

– Pas eu de père, répondit Claire.

Désiré Duclos sourit.

Liam Liener se tenait devant le battant capitonné du plus grand bureau de l’immeuble. Il cherchait une respiration longue et profonde. Il frappa quatre fois. « Une fois de trop ».

– Entrez !

Il poussa la porte.

– Capitaine, c’est toujours un plaisir.

– Permettez-moi d’en douter, Colonel.

– Ah oui ? ttt, ttt, pourquoi dites-vous ça ?

Le colonel marquait l’orgueil du rang en plaquant sur sa bouche un sourire factice dès qu’il s’adressait à un subordonné.

Il était si gros qu'il en était cylindrique, mais ses yeux crépitaient d'intelligence politique.

– Je vous rends ce qui fait croire à vos agents qu'ils sont des hommes, Colonel.

Liener défroissait la dizaine d'images pornographiques et la posa sur le bureau.

– Allons, allons, ce genre de représentations est interdit sur le lieu de travail, Capitaine. Vous devriez le savoir.

– Rappelez-le à ceux qui s'amuse en placardant ça sur la porte de la Brigade, Colonel.

– Êtes-vous sûr qu'il s'agisse de mes hommes, Capitaine ?

– Qui d'autre peut accéder au bâtiment, Monsieur ?

– Dans ce cas, et à l'avenir, faites-moi appeler lors de ce type de découverte, Capitaine.

– Bien, Colonel.

Liam Liener tourna le dos, sortit en fermant la porte. Il attendit quelques instants dans le couloir, le téléphone du colonel sonna. Il décrocha :

– Oui. Il sort de mon bureau. Si ça m'amuse ? Au moins, ça ne me rend pas triste.

Il rit deux fois grassement et raccrocha.

Sur le trottoir, aveuglé par la lumière forte de juillet, Liam Liener s'éloigna du bâtiment. Il alluma une cigarette et prit son téléphone. Il hésitait. Il tira trois bouffées et composa le numéro de Sophie.

– Allô ?

– C'est moi, dit Liam.

– Écoute, Liam, je t'ai déjà demandé de ne pas m'appeler au bureau. Et puis, on s'est déjà parlé deux fois aujourd'hui...

Sa voix était triste et lasse.

– Pour demain matin, tu passes à la maison vers quelle heure ?

– Je ne passerai pas Liam. J'ai pris mes affaires ce midi.

– Toutes tes affaires ?

– Presque toutes.

Il aspira une longue bouffée, la recracha.

– Tu refumes ? demanda-t-elle.

– Mais, Sophie, tu ne peux pas ...

– Ne recommence pas cette discussion, tu sais très bien ce qui ne va pas.

– Si ce sont les horaires, depuis qu'on est quatre à la Brigade, tu l'as vu, c'est bien plus facile.

– Ce n'est pas ça, Liam.

– Mais le reste, c'est pas grave, ça reviendra. C'est pas un problème.

– Pour moi si ! Tu as consulté un médecin ? Non, toujours pas. Tu attends quoi ? Que je parte ? Je suis partie, Liam. Tu peux faire quelque chose maintenant.

– C'est temporaire, tu le sais.

Les yeux de Liam s'embruèrent.

– Ça suffit, Liam.

Elle retenait le souvenir de mots plus durs.

– Ça suffit... répéta-t-elle.

La jeune femme sanglotait.

– Je ferai des efforts, Sophie. Tu as ma promesse.

– Liam...

Sa voix était brisée et profonde.

– Ça fait deux ans que tu promets. Deux ans sans me toucher, sans me regarder, deux ans d'une vie de nonne. Merde Liam, j'en peux plus, c'est simple, j'en...

Elle raccrocha. Liam écrasa sa cigarette, inspira longuement, entra dans l'immeuble. L'agent en faction claqua un salut parfaitement réglementaire.

Lorsqu'il entra dans le bureau, la Brigade était désertée, les échantillons mis sous scellés dans une boîte transparente. Seul Désiré avait écrit une question au tableau : « Les fous sont-ils des initiés ? » Il était le dernier arrivé dans la Brigade.

Liam l'avait recruté, il y a quelques mois, car il possédait une connaissance philosophique remarquable et était empreint d'un mysticisme innocent. Il pondérait au pessimisme fataliste de l'équipe. Aux premiers jours, il était le seul à sourire, puis par contagion, l'humeur de Claire s'allégea timidement. Grâce à lui, ils avaient trouvé enfin un positionnement de groupe, car jusqu'alors, ils boitaient et souffraient des difficultés de tous. La douleur les liait jusqu'au tréfonds. Désiré éclaircissait les sentiments de pénombre qu'ils entretenaient les uns pour les autres. « Je pars avant qu'ils ne reviennent. » Il écrivit au

tableau : « Rendez-vous à 15h50 devant le labo avec les échantillons. Bon courage. » Signé LL.

Il sortit de l'immeuble et marcha d'un bon pas vers la station de métro la plus proche, s'y enfonça. Il émergea de la gare « Saint Paul », chercha un bar des yeux. Il avança de quelques rues, poussa la porte vitrée d'un établissement. Il commanda un café. Deux hommes entrèrent, le dévisagèrent puis disparurent derrière un rideau sombre à l'arrière de la salle. Liam finit sa consommation, la paya et se dirigea vers le fond de la pièce. Il entra. Un homme nu était agenouillé sur une table basse. Les deux hommes s'occupaient de lui : le premier lui présentait son sexe encore mou à sucer, l'autre lui lubrifiait l'anus avec la bouche. Le sexe du premier durcit rapidement, il passa derrière l'homme à genoux, enfila une capote et appliqua son gland contre le sphincter lubrifié. Le second mit son sexe dans la bouche de l'homme à quatre pattes qui grogna lorsque le premier le sodomisa. Ce petit jeu dura de longues minutes. Liam ôta son pantalon et son slip. Il s'approcha du trio qui se figea un instant.

– Qu'est-ce que tu proposes ? lui demanda l'homme agenouillé.

– Je viens sous toi, dit Liam.

– Ok.

Liam s'installa sur le dos, l'homme se mit de nouveau à quatre pattes, son sexe lourd sur les lèvres de Liam qui l'aspira sans attendre. L'homme le suçait en retour. Les deux hommes debout reprirent leurs activités, sodomisant l'un et préparant l'anus de Liam qui soupira lorsque l'homme le pénétra sans ménagement. D'autres hommes arrivèrent, spectateurs, se masturbaient, tout près d'eux. Les sexes des hommes grossissaient, durcissaient, à l'exception de celui de Liam. L'homme au-dessus de lui jouit dans sa bouche, contracta ses sphincters et déclencha des orgasmes en cascades. Lentement, ils se désenboîtaient les uns des autres, se rhabillaient.

Les spectateurs se dispersaient. Liam sortit du bar à quinze heures trente. Son anus le faisait souffrir, mais ici personne ne lui reprochait de ne pas bander.

« Je vois les tempêtes approcher et englober le monde que mes rêves avaient créé. Le naufrage me noie à chaque souffle, alors je cours derrière les représentations enfantines des ombres qui me terrorisaient jadis. L'eau salée et froide des illusions déchues m'ensevelit au plus profond du dernier repli du néant. J'aspire la noirceur bleutée, m'en emplis l'âme pour mieux traquer la bête, m'enivrer de son odeur, m'enduire le corps de sa graisse et recouvrer l'animalité perdue. Un homme se réduit-il à la dureté d'une si petite partie de son corps ? La violence de l'orgueil périt aux pieds de celle que j'aimais. La nuit m'a conquis, sans bruit, sans acier, sans m'enfermer dans ses cachots. Je suis un champ de bataille, la peau maculée de haine et de vengeance, un regard fiévreux en unique étendard. Où le sang de l'ennemi vaincu ruisselle-t-il ? Dans ma gorge, dans mon ventre et laisse sur ma langue le goût dangereux de la victoire. La folie s'allie à la volonté et ensemble brisent les fausses ailes, dévorent la lumière immonde. Où t'enfuis-tu ma sage jeunesse ? Il ne reste que de vieux jouets cassés, plus tristes que l'enterrement d'un enfant un jour de printemps. L'air est trop chaud, le monde trop petit. La vie parie sur la perte et le mouvement. Je me débats avec cette dernière enquête, arrache la langue du démon sur le seuil de sa tanière et reviens mourir dans une réalité distante. Un dernier mystère à percer, une dernière pensée à gauchir et j'abandonne le navire. D'accord, Liam, et l'équipage ? Plus tard, plus tard, les nuits seront décadentes. »

Liam Liener poussa la porte du labo à quinze heures cinquante-cinq. Désiré, Kyrill et Claire attendaient son retour, discutaient tranquillement :

– Tu sais Kyrill, manger comme tu le fais finira par te causer des ennuis de santé, le sermonnait Désiré.

– Tout ça pour deux kebabs ? ironisait Kyrill. Je me croyais au régime...Compte sur moi pour réclamer ma part du goûter.

Il riait de bon cœur. Désiré souriait.

– Politique de terre brûlée, souffla Claire.

« D'accord, Liam, et l'équipage ? »

– Tiens voilà le Capitaine, lança Désiré.

– Bien déjeuné, Chef ? demanda Kyrill.

– Très bien, merci. Vous avez avancé ?

– Oui, le pentagramme est prêt. Mais avant de le coller au mur, on se demandait si l'orientation était importante. Vous vous souvenez de quel côté il était accroché ? questionna le Russe.

Liam, surpris, réfléchit. Il avoua.

– Merde, je ne l'ai pas noté. Nous devons y retourner.

– Il faut y aller dans tous les cas, Capitaine, renchérit Désiré. Il faut interroger Monsieur (il tournait les pages de son calepin couvert de cuir), bah ça alors, j'étais sûr d'avoir noté son nom. Ah ! Le voilà, Monsieur Beusch.

– J'irai ce soir après le labo, conclut Liam.

– Avec, dit Claire.

– Non, ce n'est pas la peine. Je prendrai la voiture de service. Mes soirées sont plutôt disponibles ces temps-ci.

Des portes claquaient dans un couloir. Une voix rugissait :

– Où sont-ils ? Il est quinze heures cinquante-huit et je ne les vois toujours pas. Dans deux minutes, Saint-Esprit ou non, Liener et sa bande d'illuminés iront partouzer leur cadavre plus loin.

Des pas rageurs s'approchèrent, la porte battante fut propulsée contre le mur.

– Salut Patrick, dit tranquillement Liam.

– Liener, tu seras en retard à tes funérailles, lança le responsable légiste de la division.

– C'est un boulot à plein temps, sourit Liener.

– Qu'est-ce qui est un boulot à plein temps ? grinça Patrick Donahew.

– Être en retard à ses funérailles.

Les trois de la Brigade s'amusèrent de la remarque.

– Un comique mystique...Bon, vous avez trois heures. Ensuite, je reçois d'autres invités.

Donahew disparut dans l'ascenseur. Les quatre membres de la Brigade s'engagèrent dans le couloir et débouchèrent dans une salle à l'éclairage cru. Au centre, une table d'examen sur laquelle était posé le corps recouvert d'un drap.

– Patrick est un excellent comédien, remarqua Désiré. J’ai presque cru à sa colère.

Claire se préparait : elle enfila une blouse d’un violet pâle, des gants chirurgicaux, un masque. Elle était le médecin légiste de la Brigade. Elle ôta le drap, suspendit un dictaphone au-dessus de la table.

– Premier examen du corps. Sept juillet deux mille huit à seize heures cinq. Identité inconnue. Taille : (Kyrill l’aïda à mesurer) un mètre quatre-vingt-sept, envergure : un mètre quatre-vingt-quinze. Périmètre crânien : cinquante-quatre centimètres. Poids : soixante-deux kilos. Tiens, le poids est inférieur aux indices de corpulence. À vérifier la présence des organes lourds. Le corps possède (elle compta) trente-deux dents, une dentition complète en parfait état, pas de couronnes, pas de plombage. Tiens, les dents n’ont pas l’air usées. (Elle saisit un appareil photo, força la mâchoire, prit quelques clichés.) Les yeux sont absents du crâne (elle ouvrit les paupières avec un scalpel), les points sont récents, la chair n’est pas soudée. (Elle regardait dans une première orbite puis dans l’autre). Ah ... L’énucléation a été effectuée par un professionnel de la chirurgie ophtalmique. Au vu de la section du nerf optique, je parie pour un Américain ou un Canadien. (Elle prit une nouvelle photo, vérifia la prise de vue sur son écran numérique) Peut-être Australien ou Néo-zélandais...

Elle inspecta le corps.

– Le cadavre est dans un état de propreté anormal, aucune trace de sueur, aucun poil. Je dois prélever un peu de peau.

Elle prit le bras droit, retira un carré d’épiderme de la face interne. Kyrill lui présenta un tube stérile. Elle examina les mains.

– Un grand classique : ce monsieur n’a pas d’empreintes digitales. Apparemment, il s’écorchait les doigts, la peau est récente.

Elle découpa à nouveau un morceau de peau. Elle poursuivit son exploration.

– Tiens, son urètre est cousu.

Elle remonta jusqu’au cou.

– Ah oui, les deux carotides sont sectionnées par du matériel chirurgical. (Elle observa à la loupe). Oui, c’est très

précis. Dans quel but ? Dans quel but ? Reste-t-il du sang dans ce corps ? (Elle appuya son scalpel sur l'artère fémorale droite). Non c'est sec. Plus de sang donc. Je dois investiguer plus avant. Voyons cette insertion : à première vue une tige d'acier chirurgical perforant le tibia. Je dois prendre des radios. (Elle tira un coup sec sur le métal.) Tiens, ça bouge un peu ; possible que le métal enserre le tibia et touche le péroné. Étrange... Plus douloureux, peut-être. Hypothèse : mise en scène sado-masochiste ? Penser plus tard, d'abord observer. Le tatouage, le tatouage. (Elle prit plusieurs photos. Elle ouvrit la peau au scalpel, préleva un peu de couleur rouge noircie). Pas de l'encre, pas du sang. À vérifier.

Elle éteint le dictaphone.

– Kyrill, apporte mes lampes et aide-moi à le retourner.

Le Russe apporta un trépied muni de trois types de spots différents. Il le positionna en bout de table, près des pieds. Rapidement Claire et Kyrill retournèrent le corps. Elle fit pivoter le support et alluma une première lampe qui diffusait une lumière rougeâtre, prit des photos, l'éteignit, alluma la seconde qui projetait une lumière presque violette, prit des photos, l'éteignit, fit de même pour la troisième lampe qui illuminait la pièce d'une puissante blancheur teintée de bleu.

– Alors ça...

Elle vérifia les photos et coupa l'alimentation électrique du violent éclairage. Elle revint vers le corps, examina la plante des pieds.

– C'est incroyable.

Elle remonta vers la tête.

– Tiens, son anus est aussi suturé.

Elle se tourna vers Liam.

– Bon, je dois ouvrir. Kyrill reste avec moi. Vous, sortez. J'appellerai.

– À plus tard, dit Désiré.

Liener et Duclos remontèrent le couloir.

– Quelle fille étrange, soupira le lieutenant.

Liam lui jeta un coup d'œil curieux.

– Vous ne trouvez pas, Capitaine ?

Liener souffla, ce qui valait chez lui un haussement d'épaules.

– Je vous paie un café, Désiré ? proposa Liam.

– Avec plaisir.

Désiré était un compagnon idéal, avenant, joyeux et toujours de bon conseil. Plutôt que de rester dans les locaux, il avait proposé à Liam d’aller dans un bar antillais situé à quelques rues de là.

– C’est le seul établissement vraiment créole à Paris, annonça-t-il fièrement. Les autres ne sont que des contrefaçons tenues par des blancs.

– Ah bon, pourquoi il n’y en a pas plus ? demanda Liam. Les Antillais sont pourtant nombreux à vivre ici.

– C’est une affaire louche que les attributions de ce genre de commerce, lâcha-t-il d’un ton mystérieux.

Ils s’arrêtèrent devant une porte de verre usé.

– Celui-ci est tenu par un cousin germain de ma grand-tante, reprit-il. Mais il est vieux et son fils ne veut pas prendre la succession. Ça fait tout un tas des histoires dans le village.

– Dans quel village ? interrogea Liam.

– Mon village, Monsieur ! répondit Désiré.

Il entra, Liam le suivit. Il n’y avait pas grand-chose de créole dans ce bar. Quelques photos d’une anse décoraient le mur derrière le comptoir. Les bouteilles de rhum trônaient au-devant des habitués pastis et autres whiskys. Si la clientèle se composait d’une majorité d’Antillais, quelques métropolitains complétaient le tableau. Désiré salua le patron, un vieux créole aux cheveux blanchis de fatigue. Ils s’embrassèrent, parlèrent créole en regardant Liam.

– Venez pat’on ! l’appela Désiré.

Curieusement, son accent antillais ressurgissait au contact de cet homme.

– Voici le Capitaine Liener, Chef de la Brigade. Tu sais, je t’en ai déjà parlé.

Le vieil homme fit « oui » de la tête et se signa discrètement.

– Voici mon oncle Séraphin.

Le vieil homme tendit une main ferme et sèche à Liam.

– Bonjour, Monsieur.

– Appelez-le Séraphin, comme tout le monde, sourit Désiré.

Tenant toujours la main du patron de bar :

– Alors, Bonjour Séraphin, dit Liam.

– Bonjour, Capitaine. Ne restons pas ici. Venez dans la cuisine.

Le vieil Antillais les précéda. Il ouvrit une porte de bois noirci qui donnait sur une cour intérieure : un chien jaune dormait sur l’herbe rase. Au fond du jardin, il entra dans une cabane, donnant directement sur une cuisine où mijotait déjà le repas du soir. Les arômes d’épices chatouillaient les narines de Liam.

– Installez-vous, dit le vieil homme, désignant deux chaises. Je vous sers le rhum et les acras.

Liam interrogea Désiré du regard, ce dernier le rassura d’une moue impénétrable. Trois ti-punchs arrivaient déjà. Désiré l’avalait d’un trait et mordit dans le citron. Liam le buvait comme un blanc : trop sérieusement.

– Alors comme ça, vous enquêtez sur les affaires de sorcellerie ? attaqua Séraphin, en vidant son propre verre.

– Nous n’employons pas le mot sorcellerie, mais sur le fond, c’est très proche.

– Si vous ne dites pas sorcellerie, vous dites quoi à la place, Capitaine ?

Une vieille femme entra dans la pièce, posa une assiette d’acras et disparut sans un mot.

– Nous disons Affaires Étrangères, tenta de conclure Liener.

Désiré présenta l’assiette à Liam qui prit un beignet. À la première bouchée, sa langue prit feu, à la seconde, ses lèvres s’engourdirent et son nez coula. Il vida d’un trait le reste de rhum.

– Ah oui, étrange, c’est sûr, dit le vieux créole, resservant de l’alcool pour tous. Et vous avez besoin d’un Antillais pour ces choses ?

Séraphin le fixa et vida son verre. Désiré s’était levé pour couper des quartiers de citron.

– Je ne choisis pas les membres de mon équipe selon leurs origines. Ça ne change rien que Désiré soit Antillais.

Duclos leur présenta une coupelle avec les morceaux de fruit, Liam en prit un. Séraphin se servit une nouvelle fois du rhum. Il plongea un quart de citron dedans et le mangea.

– C’est ce que vous croyez ? gronda-t-il.

Liam se demandait ce qu'il faisait là. Désiré lui repassa le plat d'acras. Il était calme, ne participait pas à cette curieuse conversation.

– Savez-vous qui il est ? chuchota Séraphin.

Le rhum attaqua l'esprit de Liam avec force et vitesse : ses idées s'entrechoquaient. « Il n'y a pas que du rhum là-dedans ».

– Bien sûr que je le connais, je l'ai recruté ! s'échauffa Liener. Je travaille avec.

– Que savez-vous de lui ?

Liam avala un nouvel acra qui blanchit sa vision et but d'un trait un verre de rhum qui la rendit trouble.

– Que savez-vous de lui, Capitaine Liener ?

La voix du vieux créole murmurait à l'intérieur de son corps. La taille de la pièce s'estompa, le poêle et la marmite grandissaient, prenaient des perspectives inquiétantes.

– Que savez-vous de vous-même, Capitaine Liener ? Le monde est vaste et dans ses dimensions infinies vous avez croisé Désiré. Dans ses veines antillaises coule le vaudou le plus puissant et dans son cœur brille l'amour le plus pur, Liam Liener. Reconnaissez-vous votre chance ?

Les yeux de Liam s'embrumèrent, son coude trouva un coin de table sur lequel il posa son bras et sa tête. Il perdit aussitôt conscience.

– Qu'avais-tu besoin de lui montrer sa faiblesse ? interrogea Désiré.

– Comme ça il se méfiera de lui-même et je ne te perdrai pas trop tôt, dit sèchement Séraphin.

– Je vais devoir m'en expliquer et m'excuser de ta conduite.

– L'homme de bien ne craint pas la vérité.

Claire se penchait sur l'abdomen ouvert du corps.

– Le plus étrange, dit-elle en direction du dictaphone, c'est le vide : pas de sang, pas d'urine, pas d'excrément. Cet homme a été purgé de toutes ces matières avant de mourir. La cause de la mort reste la perte du sang. Au vu de la rigidité cadavérique, je le déclarerai mort depuis au moins deux jours.

Mais vide de sang, la rigidité s'accélère. Pas de décomposition, car pas de matière corruptible. Jamais vu avant... Tu en penses quoi, Kyrill ?

Le Russe importait les photos prises par Claire sur un ordinateur portable.

– Hum, je dirais qu'on a affaire à des malins. Ces gars-là veulent nous faire avaler qu'ils sont des touristes, genre satanistes du samedi soir qui bombent des pentagrammes sur les tombes, juste bon à secouer le bourgeois. Ils ne nous cachent rien et nous ne comprenons rien. Oh, t'as vu sous ses pieds ?

– Oui, tout à l'heure.

– C'est quoi ça ? interrogea Kyrill.

Il agrandit l'image sur l'écran de l'ordinateur : de curieuses arabesques dessinaient des formes sinueuses.

– Avec quelle lumière t'as shooté ce truc ? demanda Kyrill en relevant la tête.

– Secret, sourit Claire.

– T'as encore des secrets pour moi, petite sœur ?

– Heureusement. Va me chercher le kit radio portable s'il te plaît, le temps que je referme. Je dois faire des clichés de son tibia droit et peut-être du gauche aussi, je veux comparer.

– Ok. Dis-moi au moins quelle lampe tu utilises.

– Un magnésium un peu spécial.

Il sortit de la salle en riant.

– Tout est spécial avec toi.

– Capitaine Liener, réveillez-vous.

Désiré le secouait doucement.

– Claire a appelé, elle a fini au labo. Elle voudrait nous voir.

La voix du lieutenant perçait d'épaisses couches de réconfort alcooliques. Une forte odeur de café où flottait un autre parfum, rouge et brûlant, envahit la demi-conscience de Liam Liener. Il ouvrit péniblement un œil : une grande tasse lui faisait face. Le liquide fumait.

– Réveillez-vous, Monsieur, nous devons arriver au bureau dans dix minutes. Je vous ai préparé du café. Ça vous fera du bien.

Comme toujours Désiré souriait. Liam soulevait lentement la tête, alourdie de rhum.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? bredouilla-t-il.

– Le rhum était fort et vous n'avez pas dû manger ce midi...

Liam fit « Oui » de la tête.

– C'est normal : conjugué au piment, le rhum déconnecte le cerveau. Tenez, buvez ça.

– Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Liam.

– Du café fort et du piment doux, très efficace contre les effets du ti-punch.

Des paillettes rouges scintillaient sur la surface noire. Liam se redressa et but lentement. Une douce chaleur le réveilla. Lorsqu'il reposa la grande tasse, son estomac s'éclaircissait déjà.

– Où est Séraphin ? demanda Liam.

– Retourné au bar. Venez, Claire ne doit pas attendre.

Elle a beaucoup travaillé.

Gourd, Liam Liener se releva, des élancements piquaient le sommet de son crâne. Ils sortirent par le jardin directement dans la rue.

– Mais... il faut que je salue Séraphin, se rappela Liam.

– Ne vous inquiétez pas, lui vous a salué.

Le temps de marcher dans l'air tiède de l'été parisien, Liam recouvrait pour partie ses esprits.

– C'était un guet-apens, Désiré.

– Non, Monsieur.

– Ça y ressemble pourtant beaucoup, non ?

– Oui, Monsieur.

Un néon grésillait et clignotait dans le fond de la salle au-dessus du bureau de Liam. Cela suffisait à réveiller sa migraine rhumesque. Il se leva et se réfugia près du bureau de Claire sur lequel il s'assit. Kyrill consulta sa montre.

– Bien, il est dix-neuf heures trente. Commençons la réunion, annonça-t-il.

Désiré entra dans la salle avec quatre grandes tasses de café qu'il distribua.

– Merci, Désiré. Je vais commencer, dit Claire. D'un point de vue factuel : le corps mesure un mètre quatre-vingt-sept et possède une envergure supérieure de sept centimètres. Ce n'est pas hors norme, mais c'est à noter. Il pèse soixante-deux kilos, ce qui est peu au vu de sa corpulence. J'ai d'abord pensé qu'il lui manquait des organes, mais non, ils sont tous là. Enfin, les connus... Par contre, il est vide de sang, d'urine et de matière excrémentielle. Allégé de tous les éléments souillants, en fait. Curieusement, ses yeux sont cousus, son urètre et son anus aussi. Dans quel but, je l'ignore. Je n'ai trouvé aucune trace de lutte ou de mauvais traitement. Ce qui est arrivé semble, je souligne, être de plein gré. Ce corps est d'une propreté étrange, aucune sueur, aucune poussière, aucune pilosité non plus. J'ai demandé au labo de vérifier si ce type s'épilait intégralement ou s'il possédait une génétique particulière. Au chapitre des bizarreries, je commence par le tibia droit : à première vue, c'est un acier chirurgical très pur, parfaitement inoxydable. J'en ai découpé un morceau, non sans mal, au laser finalement, que je fais analyser. (Elle ouvrit son ordinateur portable, afficha la radiographie numérique. Tous approchèrent de l'écran.) Comme vous le voyez, le métal perfore et enserre le tibia, mais également l'os du péroné. Le squelette ne porte aucune marque de fissure liée à l'acte. Peut-être est-ce une vieille intervention, au-delà des quinze ans... Pour le moment, je ne sais pas ; nous pourrions demander une scintigraphie et vérifier d'autres marques. Quoi qu'il en soit, l'os s'est ressoudé sur le métal et du coup, cette tige est parfaitement intégrée à sa jambe. Pour en finir avec cette insertion, il est probable qu'elle servait à fixer d'autres pièces métalliques remarquablement ajustées et certainement du même métal. Les traces de frottement sont minimes, mais en macro, on les distingue. (Elle fit apparaître une nouvelle image.) Voyez ces marques comme des pas de vis. Quelqu'un a-t-il une explication ?

– Il était peut-être enchaîné, proposa Désiré. Ou bien, il faisait partie d'une machine à éléments humains...

– Note, Désiré, note, lui proposa Kyrill.

Désiré inscrivit ses hypothèses au tableau.

– Bon, concernant le tatouage sur la poitrine, les premiers tests indiquent que le colorant n'est ni encre ni sang,

mais plutôt une poudre explosive mélangée à un minerai, j'ignore encore lequel. A priori, la technique de tatouage est ordinaire. Cependant, la douleur liée à la brûlure causée par le mélange devait être très sérieuse. Un dur, le gars en question. Ah oui, j'allais oublier, pas d'empreintes, ce type s'écorchait la peau du bout des doigts.

– Charmant, marmonna Liam.

– Enfin, j'ai fait un moulage dentaire et avant de partir ce soir, je donnerai tous les éléments distinctifs à l'identification, dit Claire.

– T'es pleine d'espoir, petite sœur, ironisa Kyrill.

– C'est toute notre différence, renchérit-elle.

– Reprenons s'il vous plaît, lança Liam dont la migraine lui rongea l'arrière des yeux.

– Alors oui, le mystère s'épaissit encore, car en prenant des photos du corps, j'ai découvert ça.

Elle affichait une prise de vue de la plante des pieds du cadavre où transparaissait un dessin blanc et sinueux, marqué dans la chair.

– Oh oh, je sais ce que c'est, souffla Désiré.

– De quoi tu parles ? demanda Kyrill.

– Ce type de tatouage, j'en ai déjà entendu parler, mais pas sur la plante des pieds. C'est un « Kakushibori », un tatouage invisible, pratiqué au Japon. Je n'en avais jamais vu avant...

– Et alors ? demanda Liam.

Les yeux de Désiré brillaient, la couleur de sa peau s'assombrit.

– Les tatouages de la plante des pieds sont des talismans. Ils protègent des blessures, guérissent et purifient. Leur application reste très douloureuse et leurs charmes durent au-delà de la mort. Tous ces rites sont très anciens et secrets.

Ce disant, Désiré fixait l'écran au plus près.

– Hum, tous les signes n'apparaissent pas à l'image. Claire, tu pourrais améliorer le rendu de la photo ?

– Je pense que oui. Je la retravaillerai ce soir et te l'envverrai par mail cette nuit.

– Ok. Dans tous les cas, il faudra tremper ces pieds dans un bain chaud et reprendre des photos. A priori, dans ces conditions, tout sera visible.

– Dis-moi, petit frère, comment on les dessine ce genre de tatouages-là ? demanda Kyrill à Désiré.

– Tout n'est qu'hypothèse jusqu'ici, mais les plus courantes parlent de poudre de riz ou de poudre de blanc de plomb. Je pensais que ce n'était qu'un mythe. C'est très curieux.

– Bon, Claire, autre chose à nous raconter ? demanda Liam

Elle réfléchit un instant.

– Ah oui, l'heure de la mort est difficile à déterminer, car vidé de sang le corps refroidit plus vite, mais il se corrompt beaucoup moins. Je n'ai là-dessus aucune comparaison connue. Difficile de se prononcer. Pour autant, je propose une mort effective aux alentours de trois heures du matin ce jour.

– Bien. Quand arriveront les résultats de toutes les analyses ?

– Demain, Monsieur, répondit Claire.

Liam se massa les yeux et les tempes. Sa tête vibrait sur un rythme étrange, en décalage d'avec ses pulsations cardiaques. Les pensées flottaient devant ses yeux, mais il en était distant, séparé.

– Quelque chose d'autre à ajouter ? demanda-t-il.

Tous se regardaient, étonnés par la conclusion précoce de la réunion.

– Kyrill, hypothèse, relança Claire.

Dès qu'elle sortait d'une concentration professionnelle, Claire retourna à une aphasie partielle déroutante.

– Tchior ! fit Kyrill surpris. Ben, je dirais que tout est trop gros, trop visible. On suit un chemin pour aveugles. C'est du cousu barbare, comme on dit chez moi. Soit les gars nous prennent pour des dindes à gaver avec leurs conneries soit notre petite enquête les fait bien marrer.

– Des oies, reprit machinalement Claire.

– Quoi des oies ? demanda Le Russe.

– Résumez et notez au tableau, Kyrill, demanda Liam.

– Je pense qu'on résoudra rapidement cette affaire, lâcha Kyrill.

– Est-ce une prémonition, M. Kolenko ? coupa Liam.

– Non, Chef, une prédiction. C'est pas une enquête, ça, c'est une convocation.

Il nota le mot « Convocation » sur le tableau.

– Désiré, une dernière chose ?

– Je rejoins Kyrill. Tout est trop flagrant. Cette idée de convocation me déplaît, elle contient une idée de subordination : nous sommes inférieurs, nécessairement plus faibles. Restons sur nos gardes.

– Manipulation, oui peut-être, machination plus sûrement, dit Claire.

– Enfin de l'action et de la vraie ! déclara Kyrill, enthousiaste. On va botter le cul du grand Vilain.

Désiré hochait la tête et souriait, Claire s'assit et soupira.

– Merci pour votre entrain, Kyrill. C'est fini pour ce soir, Madame, Messieurs, conclut Liam. Désiré, je prends la voiture de service. À demain.

Liam Liener se leva, le teint grisâtre, ferma la porte derrière lui, laissant seuls Claire, Désiré et Kyrill.

– Qu'est-ce qu'il a ? demanda Kyrill à Désiré.

– On est allé voir Séraphin, tout à l'heure.

– Trouvé quelque chose ? demanda Claire.

Désiré sourit.

– Du rhum à assommer un taureau.

– Ah c'est pour ça... s'esclaffa le Russe. La prochaine fois, fais-lui boire de la vodka, il s'en remettra plus vite.

Tous rangeaient le bureau. Claire détacha une clé U.S.B de son ordinateur, la glissa dans sa poche.

– Vous prenez le métro ? demanda Désiré.

Kyrill et Claire répondirent par l'affirmative.

– Claire, tu as sécurisé le corps ? reprit Duclos.

– À double tour, répondit Kyrill. C'est quoi cette histoire d'oies ?

Ils éteignirent les néons, fermèrent la porte, plongèrent dans une ombre confuse le moulage du pentagramme reconstitué. Leur conversation s'étirait dans l'écho du couloir

Liam Liener peinait à ouvrir son appartement. Il grommela :

– Putain, c'est quoi ce truc ?

Il examina la clef de sa porte blindée : tordue vers la gauche.

– Évidemment.

La clef accrochait dans la serrure, finit par s'engager et actionner le verrou. Il tira la porte derrière lui, alluma la lumière. Un mot était posé sur la console de l'entrée :

« Liam,

J'ai pris mes affaires ce midi. Je ne reviendrai pas. Pour ce qui reste, mon frère passera un jour de la semaine prochaine. Vois avec lui.

Mes clefs sont scotchées au fond de la boîte à lettres. »

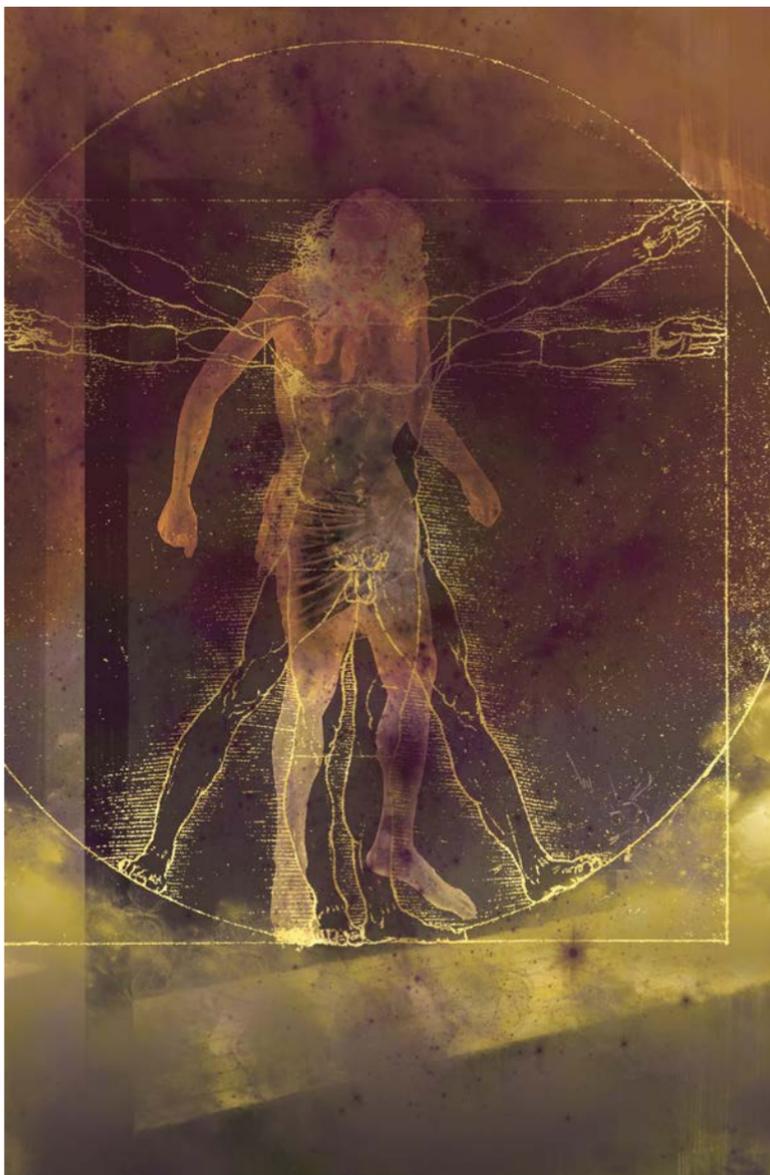
Il n'y avait aucune signature.

Il entra dans le salon, s'effondra sur le canapé, la tête calée sur l'accoudoir. Son crâne l'élançait, sourd et profond.

« C'est une belle journée, Liam. Ne tente pas le diable, mon gars, il répond toujours présent. »

Une larme se forma au coin extérieur de son œil gauche, signe de douleur et de tristesse. Le sommeil le cueillit alors qu'il expirait.

Premier mouvement :



Le jour sans nom

Les nuits d'enquêtes se ressemblaient d'insomnies et de migraines. Liam se réveilla, étouffant, le front barré d'acier brûlant. Il fixait le plafond sans le voir, ciel enfin transparent où les silhouettes des dieux flambaient dans l'infini. Il massait ses yeux et ses tempes, espérant dompter le rythme des morsures. Lent et lourd, il se leva, récupérant d'un « K.O » largement compté « dix » par un arbitre fantôme. Il se dirigea vers la cuisine où il prit trois cachets antidouleur. La grosse pendule rouge accrochée au-dessus de la porte indiquait trois heures quinze. Il prépara du café, retourna s'allonger. Les brumes de douleur se dissipèrent une à une, laissant place au doute et à l'absurde. Ses pensées s'accéléraient, il se releva. Il but une première tasse de café, prit une douche, en but une seconde. Il s'habilla.

L'horloge digitale de la voiture marquait quatre heures précises lorsqu'il démarra en direction du quinze rue Saint-Luc. Il traversait Paris à l'heure Étrange : les noctambules et les malfrats avaient fini la nuit, il ne restait que le vide des rues où brillaient les regards rouges des êtres dévorés d'insomnies. L'éclair de leurs yeux fascinait Liam : il vivait des mêmes démons, les avait juste attelés à un idéal perdu. L'appel de la nuit n'en finissait pas de le tourmenter, de durcir ses veines à briser son cœur. Il aimait ce temps interdit, l'instant des possédés dans le silence duquel sa vie ne tremblait plus ; les lumières se fanaient et le jour ne venait pas troubler ce gris parfait dans lequel les mondes s'entrecroisaient. Il se gara devant l'immeuble dont l'entrée était maintenant condamnée par une épaisse porte de métal. Il fouilla sa veste, en sortit une carte magnétique qu'il inséra dans une fente servant d'unique serrure. Dans un dé clic sec, le battant pivota. Il marcha dans l'ombre de l'escalier, s'accrocha les pieds aux marches douteuses pour accéder au cinquième étage. L'appartement était sécurisé à l'identique. Utilisant la même carte, Liam ouvrit la porte. Il traversa l'entrée et fixa longtemps le pentagramme. Dans l'obscurité, l'étoile maléfique luisait d'une légère phosphorescence bleutée. Liam approcha de la fenêtre, déchira un petit rectangle de plastique noir afin d'observer les lumières

des appartements encore ou déjà allumés. De toutes celles qu'il voyait, aucune ne figurait un atelier d'artiste. Il sourit, à peine surpris. Il cherchait le nom et l'adresse du témoin. Par un fait curieux, l'identité de cette personne échappait sa mémoire.

– Qui est ce type ?

Il prit son téléphone : quatre heures quarante-cinq. Il composa le numéro de Désiré qui décrocha à la première sonnerie.

– Je vous réveille, Désiré ?

– Non, Capitaine.

– Dites-moi, lieutenant, comment s'appelle notre témoin oculaire ? Impossible de me souvenir de son nom ...

Un bruit de papier fouillé résonna.

– C'est bizarre. Moi non plus, je ne m'en rappelle jamais.

– Tiens donc.

Nouveau bruit de papier manipulé.

– Beusch, rue Saint Mathieu. Je n'ai pas noté autre chose.

Attendez, je me connecte au serveur.

Le bruit d'un léger pianotage cliquetait dans le téléphone.

– Inconnu au bataillon, Capitaine. Selon nous, cet homme n'existe pas : pas de délit ni de crime, pas d'impôts, pas de téléphone, pas de carte bleue.

– C'est plutôt une bonne nouvelle au fond...

Désiré Duclos attendait patiemment la fin de la phrase.

– ... en cas de bavure, nous n'aurons de compte à rendre à personne. Bon à tout à l'heure, Désiré. Neuf heures au bureau.

– Oui Monsieur.

Il raccrocha, sortit son dictaphone numérique : « Phosphorescence bleu du pentagramme, voir avec Claire ; orientation : sur le mur nord, je dirais même plein nord ». Il referma avec soin les portes de l'appartement et de l'immeuble. La lumière triste d'un jour ordinaire se déployait du bas du ciel. Sur le trottoir gras, il tentait de s'orienter et levait la tête. « Bon, les fenêtres donnent de ce côté-ci. La rue Saint Mathieu se situe juste en face. Où y a-t-il un atelier d'artiste ici ? » Il marchait, serein. « Le mensonge est le plus court chemin vers la vérité. » Il sifflotait un air de sa composition, examinait une à une les façades des maisons. Le reflet du jour léchait les fenêtres. Au détour du premier rayon solaire, une vaste baie vitrée, haute jusqu'au toit, réfléchissait. Il sourit et poussa la lourde porte du

12 rue Saint Mathieu. Liam monta l'escalier grinçant. Au cinquième étage, une porte sans nom, ni sonnette. Une odeur de café frais planait sur le palier. Il frappa quatre fois sur le bois épais. Des pas traînants manifestaient une présence. Un premier verrou se libéra, un second, puis une serrure métallique. La porte s'entrebâilla : un vieil homme hirsute, le cheveu et le poil blancs, examinait sans crainte Liam Liener. Il conclut :

– Vous n'êtes pas le voisin du dessous.

Le capitaine Liener hocha la tête.

– Vous n'êtes même pas de l'immeuble, remarqua-t-il.

– C'est exact.

Le vieil homme ferma sa porte sans brusquerie.

– Je suis policier. Mon nom est Liam Liener.

Le vieux rouvrit un peu.

– J'enquête sur ce que vous avez vu la nuit dernière.

Le regard de l'homme se fit soupçonneux.

– Ils sont déjà venus, et à un horaire légal eux, grogna-t-il. Je n'ai rien à vous dire de plus.

La porte se poussa à nouveau.

– Je suis sûr que vous pourrez m'expliquer comment vous avez témoigné de ce que vous n'avez pas vu, annonça Liener.

Un éclair amusé enflamma les yeux délavés du vieil homme. Il ouvrit la porte totalement et disparut derrière un rideau de cuisine tissé de perles colorées et transparentes.

– Fermez la porte, mais ne la claquez pas. Je ne tiens pas à voir débarquer le voisin du dessous.

Liam Liener entra dans une vaste pièce où tout s'entrechoquait : des tableaux, des toiles vierges, des chevalets, des cadres, une multitude de brosses et de pinceaux, des matériaux colorés dont Liam ignorait le nom, un réchaud à gaz et des livres posés à même le sol jusqu'à hauteur d'homme.

– Café, Monsieur Liener ?

– S'il vous plaît.

– Asseyez-vous où vous pourrez.

Liam se posa sur un tabouret haut devant une table de travail. Le tintement des perles l'avertit de l'arrivée de l'homme. Deux grandes tasses fumantes posées sur un plateau. Il présenta l'une à Liam, puis se ravisa, lui proposa l'autre, changea encore d'avis et permuta une nouvelle fois.

Ce petit jeu lui plaisait beaucoup : il affichait un large sourire amusé. Liam le regardait, curieux.

– Que faites-vous ? demanda-t-il.

– J’hésite.

Il poussait les tasses, les ramenait alternativement de lui à Liam.

– Laquelle vous offrir sans paraître suspect ?

Liener sourit à son tour.

– Cela a-t-il une importance ?

– L’histoire le dira, affirma le vieil homme.

– Alors, laissons-lui la décision.

Liam regarda l’homme, saisit une tasse au hasard. Il huma le parfum suave d’une torréfaction parfaite. Il trempa ses lèvres.

– Un café colombien.

– Vous êtes connaisseur, Monsieur Liener ?

– Non, simple amateur, sachant reconnaître un grain de très haute tenue.

Ils burent en silence. La chaleur envahit le corps de Liam. Il regardait simplement les toiles posées en vrac : des formes abstraites et organiques, saisies dans un mouvement constant. Toutes les représentations vibraient d’une tension parfaite, gardant l’être captif. Le vieil homme examinait Liam par-dessus sa tasse. Il la posa.

– Que disiez-vous me valoir le plaisir de votre visite, Monsieur Liener ?

Liam tourna la tête, sourit, posa sa tasse à côté de celle de l’homme.

– Et bien, je vous disais que ce qui m’amène est la blague que vous avez faite à mon collègue venu vous interroger hier.

– Une blague ? Quelle blague ?

– Celle de prétendre voir d’ici ce qui s’est passé au quinze rue Saint-Luc.

Liam se leva, marcha jusqu’à l’immense baie vitrée. Il ajouta :

– Il est impossible de voir de chez vous une quelconque lumière au cinquième étage de l’immeuble d’en face.

– Ah bon ?

– Je crains que vous vous soyez trompé ou alors que tout ça soit une farce bizarre aux dépens de je ne sais qui.

Le vieux écoutait attentivement. Liam reprit :

– Peut-être suis-je le dindon en question ? Qui sait ?

L'homme le rejoignit près de la fenêtre. Il cherchait vainement la façade de l'immeuble du quinze rue Saint-Luc. Il soupira.

– Ma foi, vous avez raison, Monsieur Liener, et moi tort. D'ici, je ne vois pas le devant de cet immeuble.

Il plongeait dans ses pensées.

– Pourtant, je suis sûr d'avoir vu cette lumière et d'être resté chez moi cette nuit-là.

Ils se faisaient face, Liam le dominait d'une tête.

– Je peignais. Oui ! J'ai travaillé toute la nuit sur ce tableau-là.

Il se fraya un chemin jusqu'à un chevalet aveuglé par un tissu vert sombre. Il dévoila une toile de taille moyenne où une femme couronnée d'étoiles portait dans son ventre transparent le globe terrestre. Elle se tenait de profil, la tête tournée et fixait Liam jusqu'au cœur. Il avança, le visage de la femme l'hypnotisait, familier. À moins d'un mètre, Liam se statufia. Cette somptueuse divinité portait les traits de Sophie.

« Sophie, Sophie que fais-tu-là ? Quelle porte as-tu poussée pour apparaître ici ? » Le regard de Liam s'arrêta sur la hanche droite de la déesse. Il pâlit lorsqu'il reconnut la marque en forme d'étoile à quatre branches qui ornait la peau parfaite.

– Un problème, Monsieur Liener ?

Liam cherchait la réalité du regard.

– C'est un de vos modèles habituels ? questionna-t-il.

– Malheureusement, Monsieur Liener, il y a bien longtemps que je n'ai plus les moyens de payer des modèles. Non, ce corps appartient à ma mémoire et à l'inspiration.

Liener battit en retraite.

– Je dois vous quitter, mais j'aimerais éclaircir la curiosité de votre témoignage.

– Bien sûr, Monsieur Liener.

– Je repasserais.

– Et bien, à demain matin, Monsieur Liener.

– Au revoir.

– À la même heure, ce serait parfait.

Liam sortit de l'appartement, se retrouva dans la rue. Les fenêtres de l'atelier étaient déjà obscurcies de toiles noires. Il démarra la voiture, alluma machinalement l'autoradio. Le

présentateur annonçait les informations de huit heures. « Huit heures ? Je suis resté trois heures chez Beusch ? Non, ce n'est pas possible, je suis là-haut depuis une demi-heure, pas plus ... » Il se noya dans la circulation du boulevard Barbès, aveuglé par la blancheur du jour.

La lumière chétive du bureau de Liener éclairait la pièce d'un gris sombre. Un sachet de viennoiseries attendait l'arrivée de Claire, Désiré et Kyrill. Liam réfléchissait debout devant le moulage du pentagramme. « Kyrill a raison, c'est une convocation savamment orchestrée. Suis-je le seul à être appelé ? » Il fronça les sourcils, le corps tendu et parfaitement immobile. « Je dois parler du tableau avec le reste de l'équipe. Je ne peux pas taire un indice si puissant. » Il se rassit, alluma son ordinateur, consulta ses mails distraitement. Il éteignit l'écran et la lumière de son bureau. Le noir l'enveloppait, il flottait parmi les hypothèses, les idées s'animaient, lui parlaient :

— Je vous sers un café, Monsieur Liener ? N'oubliez pas de lire le marc.

Le rire de Beusch disparut. Le pentagramme bleuté tournait, roue du destin, contenait une myriade d'étoiles constellées, inconnues. Le chant du vide sifflait dans l'esprit de Liam.

— Que savez-vous de lui, Capitaine Liener ? Que savez-vous de vous-même ?

La voix de Séraphin emplissait son esprit. Liam eut un haut-le-cœur, reste de la cuite au rhum de la veille. « Rien ne s'emboîte. Les indices existent sur des plans différents. Je dois trouver le lien. »

Une tresse dorée et transparente dansait devant ses yeux, passait et repassait autour de chaque image, autour de chaque idée. Elle s'étirait et plongeait dans l'abîme contenu par le pentagramme. Une attraction puissante la maintenait dans l'ombre entre les étoiles du symbole noir. Tendue à rompre, le métal idéal dont elle était faite chantait : « Tout est faux, jusqu'à la fausseté elle-même. Tout est vrai, là où la vérité naît. » Le lien parfait se brisa, fut aspiré par l'image du pentagramme qui

disparut. Un à un les éléments se fondirent dans le noir. Liam se frotta les yeux, s'étira. Sa montre indiquait neuf heures vingt-cinq lorsque la porte du bureau s'ouvrit sur le reste de l'équipe. Tous portaient une chemise cartonnée sous le bras, tous avaient l'air soucieux. Avant même d'avoir allumé la lumière, Désiré lança :

– Bonjour, Chef !

Et les deux autres de reprendre :

– Bonjour, Chef !

Désiré alluma les néons.

– Bonjour à tous. Des résultats ?

Découvrant les viennoiseries, Désiré sourit :

– Je vais chercher du café.

Il prit les quatre grandes tasses posées sur un bureau et sortit. Kyrill et Claire s'assirent à leurs bureaux et ouvrirent les dossiers.

– Laisse-moi démarrer, Claire, dit le Russe.

La jeune femme hocha la tête, ses yeux sombres étaient cernés de mauvais présages.

– Rapport à l'acier planté dans le tibia du cadavre, les gars du labo n'en reviennent toujours pas. Écoutez ça.

Kyrill lut lentement le commentaire technique :

– « Acier d'une qualité inconnue à ce jour. Les propriétés physiques le rapprochent d'un alliage titane – carbone. Nous avons besoin d'analyses complémentaires, de type atomique, pour valider les hypothèses. Bien que de nature très similaire, ce métal n'est pas d'origine terrestre. De toutes nos théories, l'hypothèse d'un minerai météorite serait la plus plausible. Délai supplémentaire d'examen : trois jours. »

– Trois jours !? Non, mais, c'est pas possible ! tempêta Liam.

Il saisit le téléphone posé sur son bureau, chercha le numéro du laboratoire.

– Inutile, Chef. Trois jours, c'est déjà un délai de pistonné, annonça le Russe. Ils nous ont mis en tête de la liste d'urgence.

Liam se leva, marcha en rond dans le bureau.

– Nous avons besoin d'informations beaucoup plus rapidement !

– Vous voulez le plus bizarre ? questionna Kyrill.

Liam leva les yeux vers lui, s'arrêta.

– Un pote ukrainien qui bosse là-bas m'a affirmé, l'air super sérieux, que les seules forges capables d'usiner ce genre métal étaient celle de Svarog. Notre « Vulcain » à nous.

Liam soupira, reprit sa marche.

– Nous voilà bien, les scientifiques convoquent les dieux pour justifier leurs incompétences.

– C'est ce que je lui ai dit, Chef.

Liam s'arrêta de nouveau :

– Et alors ?

– Le gars s'est pas démonté. Il m'a répondu : « La chaleur nécessaire pour fusionner ce métal est celle d'un cœur d'étoiles. » Il a ajouté que nous n'avions qu'un feu de cette température : le nucléaire. Conclusion, ceux qui ont fondu cet acier sont beaucoup plus fort que nous.

– Et bien, c'est dit. Après qui nous courons : des extraterrestres, un dieu ? Rien que ça. Putain de bordel...

Il marcha de nouveau.

– Autre chose Kyrill ?

– De nouveaux murs où cogner nos têtes, Chef.

Désiré entra avec les quatre tasses de café fumant. Il les posa sur son bureau, ouvrit le sac de viennoiserie, se servit d'un pain aux raisins et passa le reste à Claire.

– Je vous écoute.

– Je me suis renseigné sur le transport de sang en quantité. Eh ben, c'est très simple : il faut des moyens hospitaliers pour séparer le plasma des globules et congeler le tout. Mais selon mes sources, il est possible de conserver le sang en pochettes dans une armoire à température pendant plusieurs heures.

– Ils ont une idée du but recherché ? questionna Liam.

– Niet. Ils m'ont servi des slogans de propagande transfusionniste, rien d'autre.

– J'ai lu quelque chose là-dessus, intervint Désiré. Selon les légendes nordiques et amérindiennes, le sang contient ce qu'ils appellent l'étincelle éternelle. Certains vieux livres relatent des tentatives de transfusion totale du sang de l'initié dans un corps plus jeune.

– Immortalité ? lança Claire.

– Plus que ça. L’initié profite de l’état de mort pour visiter les lieux interdits aux vivants puis revient avec de nouvelles connaissances.

– Ça explique la carte, compléta Kyrill.

– Peut-être, répondit Désiré.

Le silence se déploya. Ils mangeaient les viennoiseries, buvaient leurs cafés et rumaient les nouvelles informations. Claire leva la tête la première.

– Trop facile.

– Tout à fait d’accord, petite sœur, accorda Kyrill. Le cousu barbare ne mène nulle part.

– Rien de ce que j’ai lu là-dessus ne mentionne la réussite, affirma Désiré. Tous les mystiques en ont rêvé, l’ont annoncé, mais aucun n’a communiqué sur un quelconque succès.

– La théorie du grand complot, dit Liam, secouant la tête. Car rien n’est dit, le silence apporte la preuve du mystère à cacher. Conneries, conneries ! « Tout est faux, tout est vrai. »

– Vous disiez quoi, Capitaine ? sursauta Désiré.

– Rien, un refrain de rêve.

– Redites pour voir.

– « Tout est faux, jusqu’à la fausseté elle-même. Tout est vrai, là où la vérité naît. »

Désiré haussa les sourcils, posa sa tasse de café.

– Où avez-vous entendu ça ?

– Dans un rêve éveillé.

– Étrange ! rumina-t-il. C’est la dernière phrase d’un manuscrit nordique traitant des opérations nécessaires à la métempsychose volontaire. Le titre est en Inuit, mais on peut le traduire par « Nager dans le Temps. »

– De mieux en mieux, soupira Liam. Tout est grotesque. Le prochain indice vous sera fourni par ... le squelette dans le placard. Merde, c’est quoi cette enquête ?

– Factuel, souffla Claire.

– Alors, je vous écoute, soutint Liam.

Elle inspira, se redressa, chassant sa fatigue.

– Les dents sont récentes. Au vu des photos, un collègue annonçait des dents de moins de trois ans, très peu usées par la mastication et quasiment pas d’impacts. Des dents d’enfant de neuf ans dans la bouche d’un homme. Comment est-ce

possible ? Je ne sais pas. L'énucléation, pas de pistes sérieuses : techniques mondialement connues, je reste en faveur d'un praticien anglo-saxon, mais je n'exclus pas le maquillage du travail d'un slave. L'identification n'a trouvé aucune concordance avec son fichier. Par contre, ils proposent un âge : entre cinquante et soixante ans.

– Bon, je prends, dit Liam.

Il écrivit « cinquante - soixante ans » au tableau.

– Peut-être faut-il élargir nos recherches à Interpol ? pensa Liam à haute voix. Quel délai ?

– Je ne sais pas, répondit Claire.

– Renseignez-vous, si inférieur à trois jours, je prends.

Sinon... je passerais par ailleurs. Autre chose ?

– Oui, la peau a été lavée très soigneusement, mais les analyses ont décelé des traces d'argiles ou de limon et d'huile.

– Provenance ?

– L'hypothèse la plus forte est l'Égypte.

– L'Égypte ?

– Égypte ancienne plus exactement.

– Le corps n'est pas éviscéré ?

– Non.

– Vu des processus de momification ?

– Ils y ont pensé, moi aussi, mais non. Le cerveau est en place, les viscères et organes aussi. Bien que vidé de sang et de matière, l'humidité ordinaire est encore présente dans le corps.

– Est-il possible de trouver les produits en question de nos jours ?

– Je dois finir ma recherche, répondit Claire. Mais pour le moment, je n'ai rien trouvé.

Liam s'écroula à son bureau.

– Ne mettons pas la charrue avant les bœufs, Monsieur, intervint Désiré. Trop d'ombres partout. Nous ne pouvons pas tisser de liens avant d'avoir tout vu. Je propose une méthode de travail.

Il se leva, se posta devant le tableau et prit un marqueur.

– Nous risquons de sombrer dans le pessimisme avant la fin de la matinée, dit-il en souriant.

Kyrill, Claire et Liam étaient voûtés sur leurs bureaux, les traits du visage aspirés par la gravité.

– Soyons rationnels ! reprit-il. Classifions avant de juger les indices. Voilà ce que je sais utile.

Il traça un trait vertical et un trait horizontal formant un tableau simple.

– Alors, à gauche, les informations ésotériques et mystiques, et à droite celles d'un genre rationnel et scientifique. Ça vous convient ?

– Ok pour moi, annonça Kyrill.

– Ok, souffla Claire.

– Allez-y, poursuivez Désiré, dit Liam.

– Les dents : factuel ou mystique ?

– Factuel, conclut Claire.

– Les yeux ?

– Factuel, répéta-t-elle.

Désiré écrivait les mots au fur à mesure de leur qualification.

– Peau ?

– Factuel, encore une fois.

– Identification et âge ?

– Factuel toujours !

– Acier ?

– Les deux, ironisa Kyrill.

– Ça ne marche pas, il faut choisir.

Liam réfléchit.

– Ésotérique, pour le moment, lança-t-il.

– Sang ?

– Ésotérique.

– Qu'avons-nous d'autre à classifier ? demanda Liam.

– Le tatouage sur le torse, annonça Kyrill.

– Ésotérique, répondit Désiré.

– Et le tatouage sous les pieds ? questionna le Russe.

– Pareil.

Désiré reboucha le feutre, retourna s'asseoir.

– Laissons faire nos esprits, ayons confiance.

Il souriait.

– Désiré, parlez-nous des tatouages, dit Liam.

– Bon, pour le torse, je suis définitif, c'est bien la carte des enfers de Virgil tatoué à l'envers. J'ai recherché des cas similaires, voilà ce que j'ai trouvé.

Il sortit une feuille de son dossier.

– C'est du déjà-vu. Récemment, il y a moins de trois ans dans un cas et moins de sept pour l'autre, les polices écossaises et italiennes ont trouvé des corps avec le même tatouage. Apparemment des affaires classées sans suite.

– Il faut les contacter.

– C'est prévu, Monsieur. Je n'ai rien trouvé de plus, mais mon programme de recherche creuse encore. Pour le tatouage des plantes de pieds, Claire m'a envoyé une photo plus nette, plus dense, mais les signes ne sont pas suffisamment apparents. Je devine une calligraphie arabe, mais rien de solide. Il faut tester plusieurs méthodes pour que le tatouage soit bien visible. Je verrais avec Claire.

– Quand avez-vous prévu de le faire ?

– Cet après-midi. Nous avons un petit labo disponible.

– Parfait.

Liam marqua une pause.

– De mon côté, je suis allé interroger le soi-disant témoin oculaire, le sieur Beusch. Mais avant je suis repassé à l'appartement. Trois choses : le pentagramme émettait une lueur bleue, d'un genre phosphorescent stellaire. A-t-on des nouvelles du labo pour les prélèvements ?

– Fin de matinée, répondit Claire.

– Deuxième chose : l'étoile est orientée plein Nord rue Saint-Luc. Donc nous devons la positionner de la même façon ici.

– Bien Chef, dit Kyrill.

– Troisièmement : aucun atelier ne donne sur la fenêtre de l'appartement. Beusch a menti. J'ai trouvé où il habite et je suis allé lui poser des questions.

Il leur raconta l'entrevue, l'épisode de la tasse à café, le tableau et la durée de l'entretien. Ils se taisaient, assemblaient les nouvelles pièces dans le paysage complexe.

– Méfiance, Chef. Ce type est bien plus fort que ses muscles en kissel, conclut Kyrill.

– Mauvais et sorcier, souffla Claire.

– Je suis d'accord, il ne faut pas y retourner seul, Capitaine, annonça Désiré. C'est dangereux.

– Je sais, dit Liam. Pourtant, j'ai rendez-vous demain matin avant le lever du jour.

– Je déconseille, dit Claire fermement.

– J’irai pourtant.

Liam se leva et inscrivit « Beusch » sous la colonne ésotérique.

– Même sans rien voir, Beusch savait ce qui se passait là-bas, dit Kyrill en secouant la tête.

– C’est tout le problème, soupira Claire.

Désiré et Liam fumaient une cigarette sur le trottoir. La chaleur de juillet miroitait sur le goudron et sur les capots des voitures. La réalité tremblait sous l’effort unitaire. Perdu dans ses pensées, Liam soupira.

– C’est l’enquête, Monsieur ? demanda Désiré.

– L’enquête quoi, Duclos ?

– Qui vous pèse ?

Pour toute réponse, Liener soupira à nouveau. Les lourdeurs accumulées comprimaient un souffle qui l’abandonnait, vertigineux. De minuscules soleils noirs crépitaient dans l’air brûlant.

– Que pensez-vous de cette affaire, Désiré ?

– Mes pensées sont peu importantes, Capitaine. Ce que je sais l’est beaucoup plus.

– Pour quelles raisons jouez-vous sur les mots ?

– Je ne joue pas, Capitaine. Je leur accorde un sens précis, délimité, presque exclusif. Les habitudes de parole sont très différentes les unes des autres, mais...

– D’accord, Duclos. Que savez-vous ? le coupa Liam.

Désiré plissa le front, ses yeux cherchaient sans cesse un gibier invisible.

– Hum. La Brigade est en péril dans cette affaire. Je veux dire les hommes et l’entité. Nous avons beaucoup en jeu et perdrons beaucoup.

– L’équipe sera dissoute ? demanda Liam.

– Je ne sais pas.

– L’un de nous sera tué ?

– Je le crois.

– Alors l’équipe sera dissoute.

Ils gardèrent le silence, appuyés sur le mur, des condamnés en attente. Liam proposa une nouvelle cigarette à Désiré qui refusa. Liener en alluma une.

– Résoudrons-nous cette affaire ? s’interrogea-t-il.

Désiré sourit.

– Bien sûr que non. Toute cette histoire est une mise en scène, Monsieur. Kyrill a raison, nous sommes convoqués. Il ne sert à rien de masquer notre faiblesse devant ce qui nous attend. Jouons le jeu le mieux possible, les dés roulent encore.

La conversation se tarit. Désiré entra dans le bâtiment, laissant Liam seul qui finissait de fumer. Il sortit son téléphone, rédigea un texto à Sophie : « As-tu jamais posé pour un peintre du nom de Beusch ? Liam. » Il l'envoya, écrasa sa cigarette. Une limousine aux vitres teintées pénétra, anonyme, dans la cour de l'immeuble.

Lorsque Liam entra dans le bureau de la Brigade, Désiré et Claire travaillaient sur leurs ordinateurs, sans un bruit. Il s'assit à son bureau, un mot était posé sur le clavier. « Le colonel veut vous voir très vite. » Signé Kyrill.

– De quand date le message ? demanda Liam.

– Cinq, lâcha Claire.

Liener rassembla quelques éléments du dossier de l'affaire en cours, les glissa dans une pochette et attendit. Son téléphone sonna.

– Le patron vous demande.

– J'arrive.

Il se leva et quitta la pièce.

Dans le couloir qui menait jusqu'au bureau du colonel, deux hommes debout, en costume sombre, patientaient, un masque neutre accroché au visage. « Que font ces barbouzes ici ? » Les regards se croisèrent, sans animosité, froidement calculateurs.

« Moi non plus, je ne t'oublierais pas, mon pote. » Il se positionna devant la porte, sous les visions croisées des deux costards noirs. Il frappa trois fois.

– Entrez, Liener !

La voix du colonel transperça le capitonnage des portes du bureau. Il entra. Un homme assis sur la chaise de gauche, un autre type en noir lui servait d'ombre.

– Asseyez-vous.

Liam mesura la tension à l'enfoncement des yeux de son supérieur, fauves, profonds et brillants. Quelque chose le contrariait.

– Nous recevons la visite discrète d’un collaborateur de l’archevêque Éralien, détaché du Vatican pour ses grandes compétences dans le domaine...

Le colonel cherchait le mot juste. « Encore un signe de grande tension. » Le collaborateur en question se racla la gorge.

– ... dans le domaine paranormal. L’archevêque connaît l’existence de votre Brigade, Capitaine Liener. Et dans le cadre d’une de leurs affaires internes, ils souhaitent avoir recours à vos services.

« La voilà la convocation par l’instance supérieure. Misère, nous allons nous faire dévorer tout cru par ces types. » Liam compta jusqu’à trois :

– Je serais ravi de collaborer avec Monsieur...

Il se tourna vers l’homme à sa gauche : le visage austère, un ensemble gris anthracite, une croix d’argent ornait son col.

– Je n’ai pas retenu votre nom.

Liener souriait. L’homme lui fit face, le regard bleu et vide.

– Je ne vous l’ai pas encore dit.

Liam entendit les ongles courts du colonel racler la croûte de cuir de son sous-main.

– Vous pouvez m’appeler Frère Jean-François.

– En quoi puis-je vous être utile, frère Jean-François ?

– Nous cherchons un homme.

Il tendit la main. L’homme derrière lui sortit une photo d’une mallette et la plaça entre les doigts immaculés d’un blanc de craie. Frère Jean-François présenta un cliché très sombre où un immense visage livide flottait.

– Avez-vous déjà vu cet homme ?

Liam s’approcha, tenta de saisir la photo que l’ecclésiastique ne lâchât pas. L’homme de l’image ressemblait comme un jumeau à celui qu’il gardait en chambre froide. Avec des yeux, inquiétants, fous et sans fond. Liam se recula lentement, fit mine de réfléchir.

– Non, je ne crois pas. Vous le cherchez depuis longtemps ?

– Deux jours.

– Voilà des semaines que nous n’avons pas d’affaires relatives à des personnes disparues. Nous ne traitons que du banal : des combustions spontanées, des messages écrits dans

des langues inconnues. Des brouilles en fait. Nous sommes très loin d'enquêtes aussi importantes.

Le frère Jean-François tendit la photo dans les airs. Elle disparut dans une pochette noire. Liam jeta un coup d'œil au colonel qui transpirait.

— Si jamais, Capitaine Liener, vous aviez la moindre piste concernant cet homme, contactez-moi sans délai à ce numéro. De jour comme de nuit.

Il avança une carte anonyme avec des coordonnées téléphoniques très ordinaires. « Mais qu'est-ce qu'il me fait le frère Tape dur ? Le grand spectacle de la menace à peine voilée ? » Liam prit la carte, la glissa dans le dossier qu'il tenait sur les genoux.

— Je n'y manquerais pas.

« Combien de fois ai-je entendu cette réponse ? Mille fois, pour mille mensonges. » Le frère Jean-François fixait avec intensité le dossier de Liam. Il cherchait à transpercer l'opacité du papier. Il planta son regard dans les yeux du capitaine et se leva.

— Merci de m'avoir reçu, Colonel. Capitaine.

Il fit deux pas, s'arrêta et se retourna pour observer Liam de dos.

— Capitaine Liener, est-il vrai que vous comptez un orthodoxe, une femelle et un nègre parmi votre équipe ?

Sans se retourner, regardant le colonel dont le visage oscillait entre le blême et le rouge :

— C'est exact.

L'éclésiastique reprit sa marche vers la porte.

— Pardonnez-moi, Frère Jean-François ! dit Liam d'un ton détaché.

L'émissaire de l'archevêque se figea.

— Craignez-vous pour la vie de cet homme ? reprit le capitaine.

La tête de Frère Jean-François pivota, son regard se durcit.

— Seulement celle de son corps.

— L'affaire n'est donc pas si grave, ironisa Liener. Je vous croyais à la recherche d'une âme égarée.

L'éclésiastique reprit sa marche suivi d'une ombre humaine et sortit. Une fine sueur luisait sur la lèvre supérieure

du colonel. Il se leva, regarda par la fenêtre, attendit de longues minutes que la limousine noire quittât le bâtiment.

– Vous nous avez foutu dans un merdier dont vous ne mesurez pas l'étendue, Liener.

Il se retourna et s'assit.

– Pour ne rien arranger, vous mentez plus mal que ma femme, lorsqu'elle dit passer des soirées Tupperware avec ses amies.

Il s'emporta.

– Pourquoi l'avez-vous provoqué ? Ce type a des moyens dont vous ne pouvez même pas rêver. Je vais avoir le ministre sur le dos et la sacro-sainte séparation des pouvoirs ne pèsera pas lourd devant les intérêts de l'Église.

Il fulminait. Ses muscles maxillaires se crispaient, sans discontinuer.

– Ils cherchent un des leurs, lâcha Liener.

– Mais bien évidemment, vous me prenez pour un imbécile ou quoi ? Je parie que ce Frère Jean-François est un de leurs francs-tireurs, un de ces déments prêts à tout au nom de l'Église.

Le colonel se leva, marcha dans le bureau.

– Le type de la photo ressemble-t-il à celui que vous avez mis au frigo hier ?

Surpris, Liam regarda son supérieur.

– Je veux vous l'entendre dire, reprit-il.

– Oui, Monsieur. C'est le même homme.

– Bien, racontez-moi tout en détail.

Le colonel s'assit devant Liam. Sans rien omettre, Liener fit un rapport complet.

Le colonel se leva, la tête penchée vers le sol. L'âge l'avait rattrapé d'un coup. Il s'assit et réfléchit.

– Nous n'avons pas de choix, Liener. Nous devons les appeler et leur rendre ce corps au plus vite.

– Monsieur, au nom de quoi ? Ce type sort de l'ombre, nous jette au visage des informations confidentielles, il nous menace ouvertement et réclame un cadavre. Et la seule chose que vous préconisez c'est de ramper la queue basse ?

Le colonel ricana.

– Je ne le préconise pas, Capitaine. Je l'ordonne.

— Monsieur, j’attends des résultats d’analyse aujourd’hui et demain. Accordez-moi ce temps.

— Vous êtes d’une inconscience pathologique, Liener. Vous ne voyez même pas que ce n’est plus de ma compétence. Vos coups d’éclat nous coûteront cher : vos galons et ma retraite, pour le moins. Merde !

L’amertume le vieillissait, ses yeux se perdaient dans un futur flou, les mains croisées sous le menton. Liam s’agitait.

— Monsieur, laissez-moi jusqu’à midi.

Le colonel regarda sa montre : elle indiquait onze heures et quart.

— Accordé, souffla-t-il, las.

Liam sortit du bureau son dossier sous le bras. Il courut jusqu’à la Brigade déserte, posa la chemise cartonnée dans un tiroir et ressortit aussitôt. Il quitta le bâtiment, marcha jusqu’à une cabine téléphonique située à quelques rues de l’immeuble. « Comment ont-ils su si vite ? Vingt-quatre heures pour remonter la piste de la Brigade et nous tomber sur le dos... Quelqu’un les a avertis. Allez Liam, réfléchis. Qui détient ces informations ? Les membres de la Brigade. Tous les autres n’ont que des renseignements parcellaires d’adresses, de date et d’analyses. La fuite vient-elle de la Brigade ? Lequel aurait des accointances avec L’Église catholique ? Kyrill est orthodoxe, peut-être même paganiste. Désiré pratique le vaudou. Claire ? Claire dans le contre-espionnage du Vatican ? Liam, tu délirés. Ne panique pas ! À qui profite cette histoire ? Au colonel. Il veut se débarrasser de nous. Alors, Claire ou le colonel ? Claire et le colonel ? Laisse tomber la parano, Liam. Reste prudent, c’est la clé. » Il entra dans la cabine et composa un numéro à seize chiffres, laissa sonner deux fois, raccrocha, puis composa un numéro ordinaire.

— Bonjour.

— Bonjour, c’est Liam.

— Bonjour, Capitaine.

— J’ai un problème. Il est là ?

— Dans trois minutes.

— Merci.

Il raccrocha, resta dans la cabine, repoussa un petit vieux qui prétendait vouloir téléphoner. Trois minutes s’écoulèrent, le téléphone sonna.

– Bonjour, Liam.
– Bonjour, Paul.
– Que se passe-t-il ?
– Nous avons levé un dossier très sensible avec la Brigade et l'Église catholique est déjà sur nos traces. En moins de vingt-quatre heures.

– Qui dans l'Église ?
– Un chargé de mission pour l'archevêque Éralien, un certain Frère Jean-François.

– Connais pas. Par contre l'archevêque est un ultra-orthodoxe, chargé de traquer les manifestations diaboliques au sein de l'Église.

– Une sorte d'I.G.S ?

– Non, plutôt un héritier de la Sainte Inquisition. Qu'avez-vous trouvé pour qu'ils débarquent aussi vite ?

– Un des leurs, crucifié à un pentagramme inversé.

– Misère.

– Mon supérieur craint pour sa retraite s'il ne cède pas.

– C'est un minimum. Méfie-toi, Liam.

– J'ai besoin de deux jours.

– Pour faire quoi ?

– Éclaircir quelques points et trouver une monnaie d'échange.

– Hum, hum. Je ne peux garantir que l'aval du colonel par couverture ministérielle. Le reste est hors de portée. Rien ne te protégera d'eux s'ils te trouvent gênant.

– J'ai compris.

– Te connaissant, j'en doute. Quoi qu'il en soit, j'appelle le conseiller du ministre.

– D'accord.

– Et je me renseigne sur le frère Jean-François.

– Merci.

– Garde tes remerciements pour plus tard. Tu en auras besoin.

– Au revoir.

Il raccrocha et sortit de la cabine téléphonique. Il alluma une cigarette, marcha en direction du bureau.

Le local de la Brigade restait vide. Un post-it collé sur son écran disait : « Délai accordé par le colonel. » Un sourire triste

marquait sa victoire sans joie. Il s'assit à son bureau, consulta ses mails. Sophie répondait à son texto : « Liam, tes bizarreries n'ont donc aucune limite. Je n'ai plus posé depuis que tu me l'as demandé, au nom d'une pseudo morale qui servait ta jalousie malade. Cesse de me contacter pour de telles inepties. Cesse de me contacter. » Le courriel n'était pas signé. « Pourquoi ne signe-t-elle pas ce mail, ni la lettre trouvée à la maison ? Beusch fait-il partie de cette machination ? »

Des bruits de pas dans le couloir l'avertirent du retour des autres membres de la Brigade. Tous rentraient au bureau des feuilles imprimées à la main. La discussion animée se poursuivait :

– ... tu avoueras, Kyrill, que notre problème n'est pas dans la possibilité, mais dans la nécessité. Je me vois mal inculper un pauvre type sous le simple chef d'accusation « Possibilité de culpabilité », argumentait Désiré.

– Suis d'accord, dit Claire.

– Abandonne la possibilité, et t'as que du vent dans les poches objecta le Russe. Alors ton nécessaire, tu le gardes pour plus tard, petit frère.

Kyrill ferma la porte derrière lui.

– Beaucoup plus tard, ajouta-t-il.

Ils s'assirent à leurs bureaux respectifs, conclurent la discussion au regard de Liam. Il annonça :

– Les choses se compliquent, mais j'ai une bonne nouvelle. Laissez tomber l'identification via Interpol, je saurai bientôt qui est l'homme dans le frigo. C'est un membre de l'Église catholique.

– Oh... pâlit Désiré.

– Ça, c'était la bonne nouvelle. Les complications se résument de cette manière : un émissaire de leurs affaires internes était dans le bureau du colonel, il y a trente minutes. Ils savent que nous avons le corps qu'ils recherchent.

– En plus, ils le recherchent... souffla Désiré.

Liam les observait du coin de l'œil : seul Duclos paraissait affecté par ces informations. Les autres présentaient une parfaite indifférence.

– Je leur ai menti, en leur disant que nous ne savions rien. Le colonel les appellera demain soir pour leur demander de venir prendre le corps.

Liam se leva, marcha au centre de la pièce.

– Voilà, vous savez tout.

Les trois membres de la Brigade gardèrent le silence. Liam se rassit, examinant chacun des visages : Désiré se composait avec difficulté un masque de sérénité, Kyrill arborait ce sourire narquois qui caractérisait chez lui une intense réflexion, Claire semblait dormir les yeux et la bouche ouverts. « Si tu voulais les confronter à je ne sais quelle mise en scène, c'est raté. » Kyrill parla le premier. « Est-ce un signe ? »

– Faut sortir la tête du sac, les gars. Quand on a une réaction aussi rapide de l'ennemi, y a deux solutions : soit on vit avec une taupe dans la maison...

Le Russe balaya d'un regard les visages défaits des membres de la Brigade.

– ... soit c'est un complot. Ça fait des mois que j'entends dire dans la rue que nous intéressons beaucoup les cathos. Je vote pour le piège.

Désiré s'agitait sur son siège, Claire restait immobile. Seul le mouvement de sa poitrine témoignait de sa vie.

– C'est quoi leur but dans cette affaire ? demanda Liam à Kyrill.

– Leur but ?

Le géant rit de longs instants à une blague que lui seul comprit. Lorsque son immense corps eut fini d'être secoué, il planta ses yeux clairs dans ceux de Liam :

– Ils veulent nous trouer la peau, Patron. Rien d'autre.

La voix ferme de Claire s'éleva.

– Je suis d'accord avec la conclusion.

– Et toi, petit frère, t'en penses quoi ? demanda le Russe à Désiré.

Liam s'attendait à l'habituel refrain sur la pensée et le savoir, mais ...

– Je pense que nous sommes dans de très sales draps. La puissance du Vatican, pour ce genre de dossier, est quasi sans limites. Ils étaient dans le bureau du colonel, ce n'est même plus une question de temps. Nous devons considérer cette affaire close, sinon...

– Sinon quoi ? interrogea Liam.

– J’ai contacté la police italienne. Les deux détectives qui avaient découvert le corps avec la carte des enfers tatouée à l’envers sur le torse...

Il déglutit péniblement.

– Eh, bien, on a retrouvé leurs têtes plantées sur une grille de parc. Leur enquête avait duré trois jours.

– Oh, merde, souffla Liam.

Désiré poursuivit :

– Le dossier a disparu, le supérieur hiérarchique a pris une retraite anticipée en Argentine.

– Et les flics écossais ? questionna Kyrill.

– Ils ne veulent même pas répondre à mes questions, prétextant la fausseté de mes informations.

– La viande colle au fond de la marmite. C’est trop cuit, petit frère, conclut le Russe.

Les secondes flottèrent lentement. Le temps épaissi pesait lourd dans les poitrines.

– Nous devons décider, dit Liam.

– De quoi, Chef ? demanda Kyrill.

– De poursuivre ou non, cette enquête, au moins jusqu’à demain soir. Après, tout nous échappe.

– Évaluation des risques ? sourit Kyrill.

– Maximum, annonça Claire. Nos vies, peut-être plus...

– Pour quel bénéfice ? questionna Liam.

– La vérité, lança Désiré.

– La gloire, renchérit Kyrill.

– Bien, les enjeux sont limpides, conclut Liener. La procédure sera la suivante : bulletin secret et unanimité requise.

Liam prit une feuille vierge qu’il plia en quatre, la découpa, remit à chacun un morceau de papier blanc. Il s’assit à son bureau.

– Allons-y.

Les quatre cherchèrent un stylo, apposèrent leurs votes, replièrent la feuille. Claire se leva, récolta les bulletins. Elle se planta devant le bureau de Liam et déplia le premier morceau de papier. Elle lut :

– Oui.

Le second bulletin :

– Oui.

Le troisième :

– Oui.

Désiré, la tête penchée en avant, remuait les lèvres, priait en silence. Le quatrième :

– Oui.

Kyrill se leva d'un bond, renversant sa chaise qui retomba bruyamment sur le sol.

– Bien sûr, cria-t-il. À fond !

Son énorme poing frappa le bureau dans un bruit sourd. Claire avait les yeux gonflés de larmes retenues. Kyrill s'approcha, elle se réfugia dans ses bras.

– Il faut que vous portiez vos armes en permanence, annonça Liam. Je ferai sécuriser le bureau en début d'après-midi. D'ici là, j'instaure un tour de garde.

Kyrill et Claire se séparèrent. Désiré fouilla dans son tiroir, en sortit son revolver de service.

– J'espérais ne plus porter ça en venant ici, dit-il tristement.

– T'es un idéaliste, mon frère, lui lança le Russe, écartant le pan de la veste légère qu'il ne quittait jamais et découvrant la crosse d'un Taurus 454 Raging Bull noir mat dans son étui. Moi, je dors avec.

Il riait. Claire enfila son holster de cuir souple, planta son pistolet dedans. Kyrill se tenait au centre de la pièce.

– Venez avec moi !

Les trois s'avancèrent. Le Russe saisit les mains de Claire et de Désiré qui attrapèrent à leur tour les mains de Liam. Kyrill récita les yeux fermés, la tête basse :

« Au revoir, mon cher ! Au revoir !
Ami, je t'ai dans ma poitrine !
Nous nous quittons ; de nous revoir
Un espoir déjà se devine...
Sans mots, sans main serrée, en route !
Ton front, pourquoi le rembrunir ?
Pas plus que de vivre, sans doute,
Il n'est pas nouveau de mourir. »¹

¹ Sergueï Essénine

Il ouvrit les yeux, sourit simplement et conclut :

– Nous ne les craignons pas. Nous percerons leurs petits secrets.

Ils regagnèrent leurs bureaux respectifs, vacillant au poids de l'engagement pris. Liam observa Kyrill de longs instants puis décrocha son téléphone et composa un numéro :

– Bonjour, c'est Liener. Oui, comme toujours. Non, pas cette fois, c'est chez nous. Oui, c'est l'adresse. Je vous attends à partir de treize heures. Oui, il y aura toujours quelqu'un de présent. Bien sûr, vous facturez, cette question ! Oui, à l'attention du colonel Deveaux.

Il raccrocha.

– Bien, le bureau sera rapidement sécurisé.

– J'ai trouvé des fournisseurs vendant des argiles du Nil et des huiles égyptiennes, a priori identiques à celles trouvées sur le corps, annonça Claire.

– Où sont-ils ? demanda Liam.

– Au Caire.

– Bien évidemment. Vous les avez appelés ?

– Je suis tombée sur le répondeur. Je rappelle dans un quart d'heure.

– Capitaine, j'ai les analyses de la pierre du pentagramme, dit Désiré.

– Et ?

– C'est sans surprise un marbre d'Italie. J'attends des informations supplémentaires pour en certifier l'origine et remonter la filière d'approvisionnement.

– Quelle densité a ce matériau ?

– Très importante. Le pentagramme doit peser pas loin de trois cent cinquante kilos.

– Et la phosphorescence bleutée ?

– Un produit technique qui pénètre la roche sur quelques microns et n'est plus visible à l'œil. Rien de bien magique là-dedans.

– Qui fournit cette substance ? demanda Liam.

– Le labo m'a donné une courte liste des entreprises commercialisant officiellement ce produit. Trois adresses en province, une à Paris. Sans compter le marché noir.

– Quel genre de marché noir ?

– Je dirais, au vu des clients, genre sectes.

– Je me charge de l’entreprise parisienne, dit Liam. Désiré, donnez-moi l’adresse.

– Je viens avec vous, Chef, dit Kyrill en se levant.

– Certainement pas, vous êtes de garde, objecta Liener en souriant. Claire et Désiré étant au labo, il n’y a que moi de disponible.

Le lieutenant Duclos lui tendit un morceau de papier. Liam copia l’adresse sur un post-it et rangea la feuille dans son dossier. Il ouvrit un tiroir, prit son arme, enfila son holster. Liener sortit du bureau, revint sur ses pas.

– À tout à l’heure.

Il ferma la porte derrière lui.

Liam roulait en silence, dans la direction d’un des ports fluviaux de la banlieue de Paris. Ses paupières palpitaient sous la tension et dans l’effort de la contenir. Il franchit le périphérique vers Saint-Ouen, direction Gennevilliers. Il relut l’adresse avec soin : « Flood import-export, route du bassin numéro Un, Gennevilliers. Même pas de numéro... Avec un peu de chance, la route en question s’étire sur un kilomètre. » Il secouait la tête, tentait de se libérer de l’étai qui comprimait ses tempes. Un curieux bourdonnement l’envahit, son champ de perception se réduisit brutalement : les sons s’agglomérèrent les uns aux autres, les couleurs brutalisèrent ses rétines. Il s’arrêta et gara sa voiture dans une rue passante. Il étouffait, mais saisi de panique à l’idée de sortir. Des larmes gonflèrent ses yeux, il se prit la tête à deux mains et s’effondra, hoquetant, sur le volant. Le klaxon de l’auto sonna, il sursauta. Il se releva, le visage décomposé, tordu par une souffrance invisible. Il chercha frénétiquement son téléphone portable, composa le numéro du cabinet de son psychanalyste. Une, deux, trois, quatre, cinq sonneries. Liam Liener gémissait.

– Oui, allo ?

La voix calme pondérait les terreurs.

– Bonjour, c’est Liam Liener.

– Ah bonjour, Monsieur Liener.

Liam retrouvait lentement son souffle.

– Je vous appelle parce que je ne sais pas ce qui m’arrive.

– Que se passe-t-il ?
– Je me sens très mal et je ne sais pas pourquoi. J'étouffe dans ma voiture et j'ai peur de sortir.

– Votre corps produit une simple crise d'angoisse, Monsieur Liener.

– Une crise d'angoisse ? Mais pourquoi ?

– N'anticipons pas la prochaine séance. Allez chez un pharmacien que vous connaissez et achetez-lui un anxiolytique. Je vous ferais une ordonnance lors de notre prochain rendez-vous qui a lieu...

Le psychanalyste tournait les pages de son agenda.

– Oui, c'est ça, après-demain dix juillet à huit heures quarante-cinq. Voilà, Monsieur Liener. Si le pharmacien vous créait des difficultés, appelez-moi.

– D'accord.

– Bonne journée et à bientôt.

– Au revoir.

Le psychanalyste avait déjà raccroché. Liam Liener sentait son corps vibrer sur une longue fréquence. Il alluma une cigarette. Les muscles de ses bras ne lui obéissaient que lentement. « Va prendre l'air de cette belle journée. » Il ouvrit la portière, la chaleur étouffante de l'été parisien lui brûla la peau. Son dos se macula de sueur en quelques instants. Il verrouilla la voiture et marcha d'un pas rigide. « Allez, détends-toi, Liam, tout va bien. ». Et sans pouvoir l'empêcher, il tremblait. Il écrasa sa cigarette, remonta dans sa voiture, fit demi-tour et s'engouffra sur le périphérique.

Cinq cents mètres derrière lui, dans une automobile gris foncé, un téléphone vibra.

– Oui, Monsieur.

Le passager écoutait attentivement les paroles de son interlocuteur.

– Oui, un manège curieux. Il s'est arrêté pour téléphoner. Il est sorti fumer une cigarette puis il est remonté dans sa voiture et a fait demi-tour.

Nouveau silence attentif.

– Bien sûr. Nous n'y manquerons pas.

Il raccrocha.

– Alors ? demanda le conducteur.

– On continue.

La voiture grise suivait le trafic dense du périphérique parisien, le véhicule de Liener en point de mire.

Liam parqua sa voiture le long du trottoir d'une des grandes allées du bois de Boulogne. Il claqua la portière et s'enfonça dans les sous-bois luxuriants de l'été. Il s'éloignait, consommait ses angoisses à chaque pas. Il croisa un homme, puis un autre, puis un autre. Liam trouva un bosquet dans lequel il pénétra. Les hommes le suivirent sans échanger un mot ni un regard. Liener s'accroupit et les trois inconnus se déboutonnèrent, jetant des regards craintifs alentour. Il les suçait et masturbait alternativement. L'un des hommes lui prit la tête dans les mains pour imprimer un profond et brutal va-et-vient, son sexe en bouche. Liener manquait de s'étouffer : de grosses larmes perlèrent de ses yeux, des haut-le-cœur le rejetaient en arrière. L'autre soufflait de plaisir et se cambra.

Liam reçut le sperme en plein visage et sans avoir le temps de s'essuyer, le second lui imposa le même mouvement. Son sexe plus court entra sans difficulté dans la bouche de Liener. Il jouit rapidement, mélangeant son sperme chaud à celui déjà tiédi du premier homme. Le troisième approcha et, plus tendre, présenta un sexe long et épais devant la bouche de Liam. Il ouvrit les lèvres en grand, tirant la langue et l'homme s'enfonça lentement. Butant dans la gorge, il se pencha et murmura :

– Avale doucement, comme si tu buvais.

Liam déglutit et accepta le sexe jusqu'à la garde, le nez frottant dans les poils pubiens.

– Respire par le nez.

L'homme bougeait avec lenteur et lui jouit au fond de la gorge. Les deux premiers, reboutonnés, fuyaient déjà. Le dernier lui caressa la tête en lui tendant un paquet de mouchoirs.

– Bonne journée, beau gosse.

Il partit à son tour. Moins de dix minutes séparaient l'arrivée de Liam dans les sous-bois et la honte solitaire qu'il éprouvait. À quoi les mouchoirs seraient-ils le plus efficaces :

essuyer la souillure ou effacer le dégoût de soi ? Sa peau collait, des traces de sperme luisaient sur sa joue droite. Le goût ammoniacé envahissait toutes les senteurs du monde. Après le troisième mouchoir, il se sentit présentable et déguerpit du bosquet autour duquel rôdaient déjà d'autres hommes. Tous le regardaient avec une concupiscence d'affamés. Un flot de bile remonta le long de la gorge de Liam. Il se pencha derrière un gros tronc d'arbre et vomit la haine hors de son corps. À ce spectacle, les amants vautours s'écartèrent, écœurés, retournèrent chasser des silhouettes déjà connues. La tension avait disparu. Un vertige d'épuisement le saisit lorsqu'il entra dans la voiture. Il démarra et roula jusqu'à une fontaine où il rinça longuement son visage, sa bouche et sa gorge à l'eau claire. Il but, se désaltéra, inondant l'incendie qui embrasait son cœur. « Je suis en marche vers la folie parfaite. Je m'enfonce dans la terre noire et bientôt personne ne se souviendra que j'ai respiré l'air fleuri de juillet. Je hurle dans l'obscurité de mon esprit. J'aimerais noyer cette vie déchiquetée dans le premier fleuve que mes pas rencontreront. »

Le soleil d'été éclairait le monde de toute sa cruauté de midi, d'ombres trop courtes, de chaleurs trop collantes. Liam leva la tête, ébloui. « Rien en toi ne peut me sauver. Je porte la nuit au cœur, en étendard, sans illusion ni désespoir. Cesse donc de briller pour ton fils le plus ingrat. »

Il remonta en voiture, le rétroviseur intérieur lui renvoyait le regard d'un enfant perdu en forêt : les yeux écarquillés, rougis, la pupille dilatée par la peur. « Ce n'est pas avec cette gueule-là qu'on mène une enquête ! »

Il frotta son visage dans ses mains avec vigueur, sans résultat. Il s'examina encore une fois, chercha les traces de spermes sur sa face : rien d'autre que l'angoisse. « Bon, je ferai avec. Voilà tout. » Il reprit la route, longeant la Seine vers un port où il espérait entrevoir la première piste de cette enquête.

La voiture grise attendit une minute et démarra à son tour. Le passager, en costume sombre, composa un numéro de téléphone.

– Oui, Monsieur. Nous avons trouvé quelque chose qui nous servira. Oui, avec certitude. Je vous le transmets tout de suite afin que vous jugiez de la tactique à suivre. Nous continuons de le filer. Merci, Monsieur.

Il raccrocha. L'homme saisit un ordinateur portable posé à ses pieds. Il y connecta l'appareil photo numérique à l'aide d'un câble. Les images apparurent sur l'écran. Il tria les quelque vingt-cinq photos qu'ils avaient faites lors du passage de Liam dans le bosquet. Il choisit celle où Liam, le visage couvert de sperme, suçait le second homme et masturbait le troisième. Il se connecta à l'Internet et envoya par mail le cliché avec le commentaire suivant : « Nous avons vingt-quatre photos de même nature. » Il s'écoula trois minutes avant que son téléphone ne sonnât. La voix du Frère Jean-François dégoulinait d'une joie perverse.

– Je tenais à vous féliciter, Messieurs. C'est une contribution remarquablement utile que vous m'offrez là. Aussi, je vous saurais gré d'envoyer au plus tôt les autres épreuves de l'escapade de notre meilleur ami.

– Bien, Monsieur. Je fais le nécessaire dès notre conversation terminée.

– Alors, je l'écourte.

Il raccrocha. L'homme répéta l'opération et envoya un à un les clichés pris dans la forêt. Le conducteur, en costume noir, souriait. Tout à sa joie, il sifflotait un air triste d'enterrement militaire.

Liam avait garé sa voiture au milieu de la route du bassin numéro Un. Cette voie se révéla plus longue et plus déserte qu'escomptée. Il tourna la tête et se dirigea vers un immense hangar. Il frappa à la porte métallique. Aucune réponse. Il renouvela.

– Voilà ! J'arrive !

Des pas traînants approchaient. Un homme d'une cinquantaine d'années lui ouvrit :

– C'est pourquoi ?

– Bonjour, je cherche la société Flood Import Export.

– Connais pas.

– Savez-vous où je peux trouver... ?

L'homme lui claqua la porte au nez.

– Eh ben, ça, c'est un bon début ...

Il marcha deux cents mètres, frappa à la porte d'un autre hangar. Un homme fatigué ouvrit rapidement :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je cherche la société Flood Import Export, savez-vous où je ...

Sans en écouter davantage, l'homme referma brutalement. Liam recula d'un pas. Les prémisses de la colère hérissaient les cheveux de sa nuque. Quelques camions le dépassèrent, soulevant la poussière sablonneuse de l'été.

– Merde, où je suis tombé ?

Il reprit sa route vers un petit bâtiment de bureaux. Il passa devant, ne vit aucun nom. Liener soupira. Il sortit son téléphone, composa le numéro de la Brigade. Claire répondit.

– Oui, Capitaine.

– L'adresse que j'ai n'indique aucun numéro de voie pour la société Flood à Gennevilliers. Vous pouvez faire une recherche ?

– Bien sûr.

Liam se plaça dans l'ombre d'un arbre. Le goudron alentour miroitait de chaleur.

– Aïe, il n'y a pas de numéro, Chef.

– Bien entendu.

– Par contre, j'ai une photo. C'est un hangar avec un symbole, une sorte d'idéogramme affiché au sommet : trois espèces de vaguelettes superposées.

– « Flood »... Qu'est ce que ça veut dire ?

– Inondation en anglais, Capitaine.

Liam leva la tête et sourit.

– C'est bon, je viens de le trouver. Merci, Claire.

– À plus tard, Capitaine.

Liener rebroussa chemin et se planta devant le deuxième hangar à la porte duquel il avait déjà frappé. Un immense logo représentant l'inondation ornait le sommet droit du bâtiment. Il dégrafa son étui, prit son insigne dans la main gauche. Il lança trois grands coups de pied dans la porte qui bougea sur ses gonds. Au loin, un semi-remorque en doublait un autre dans une tempête de poussière et un tonnerre de klaxons. Une voix s'approchait, jurant :

– Putain, si c'est encore l'aut'e connard, y va comprend'sa douleur. J'te jure !

À l'ouverture de la porte, Liam brandissait déjà son insigne sous le nez de l'homme.

– Police Nationale, Capitaine Liener. Je veux des réponses à mes questions, annonça-t-il.

L'homme recula d'un pas, tourna la tête à droite et à gauche.

– Mais, mais...il vous faut un mandat pour entrer ici, réagit-il.

Liam s'avança de trois pas à l'intérieur du hangar, tenta d'identifier ce qui s'y trouvait.

– Vous regardez beaucoup trop la télévision, Monsieur. Je n'ai besoin que de ma plaque pour entrer et poser mes questions.

L'homme recula encore de quelques pas. « Putain, jusqu'où il va celui-là ? »

– Je n'ai rien à dire.

Curieusement, il manquait d'air, souffrait d'un asthme déclenché par la visite de Liam. Sa respiration sifflait, son front se couvrait de sueur.

– Écoutez, dit Liam, s'il faut revenir avec l'autorisation du procureur pour fouiller ce hangar, vous ne serez pas déçu du résultat, croyez-moi. Mes hommes ne sont pas très soigneux et il arrive souvent que pendant la fouille, les objets chutent et cassent. Ils sont vraiment maladroits. Je vous conseille de vous approcher et de répondre tranquillement à mes questions. C'est clair ?

L'homme se retenait de fuir vers des problèmes plus grands encore que ceux que Liam lui prédisait. Il avança vers le policier de quelques pas.

– Si ils savent que je vous ai laissé entrer, ils me vireront vite fait bien fait.

– De qui parlez-vous ? demanda Liam.

– Des patrons.

– Vous connaissez leurs noms ?

L'homme ricana :

– Bien sûr que je connais les noms qu'ils disent avoir.

Après, je ne sais pas si ils sont vrais.

– Pour quelles raisons seraient-ils faux ?

– Quoi ?

– Selon vous, ils sont faux ?

– Ben, je crois. J’ai jamais rencontré personne qui s’appelle « Frère », « Père » et « Monseigneur ». Une sacrée famille de bizarre, pour sûr.

– Vous dites « Frère », « Père » et « Monseigneur » ? répéta Liam, incrédule.

– C’est ce que je dis !

– Vous avez entendu des prénoms ou des noms ?

– Non. Quand ils sont ici, voilà comment ils s’appellent.

C’est tout.

– Et vous, comment vous appelez-vous ?

– Hein ?

– Votre nom, c’est quoi ?

– Ferdinand. Ferdinand Porché.

L’homme observait Liam d’un regard en dessous. Liener mémorisait les informations.

– Vous ne riez pas ? reprit l’homme.

– Pardon ? Rire de quoi ? demanda Liam.

– De mon nom, répondit l’autre dépité.

Liam ne comprit pas le drôle de la chose.

– Non, je ne vois vraiment pas.

– Ah ! s’exclama Ferdinand, soulagé. J’suis pas le seul à rien comprendre à c’tte blague. Eux, ils trouvent ça très marrant.

– Monsieur Porché, vous travaillez seul ici ?

– Oui.

– Vous connaissez les produits que vous entreposez ?

– À force de les trimballer des camions aux rayonnages et des rayonnages aux camions, j’en connais pas mal, ouais.

– Je cherche une sorte de peinture, liquide ou en poudre, qui soit phosphorescente.

Ferdinand plissa le front, se concentra, les yeux mobiles. Finalement, il demanda :

– Phosphorescent, ça veut dire quoi ?

– Qui brille la nuit, répondit simplement Liam.

Un large sourire illumina le visage rustre.

– Ah ça ... Oui, bien sûr que je l’ai en stock. Je l’appelle le faiseur de fantômes.

– Expliquez-moi ça, dit Liam intéressé.

Dans la voiture gris anthracite, l'homme au costume sombre, une paire de jumelles militaire posée sur les genoux, bataillait avec la nouvelle standardiste.

– Oui, je sais quelle heure il est, Mademoiselle. Passez-moi le bureau du Frère Jean-François, c'est urgent et important.

– Je suis navrée, Monsieur, Frère Jean-François a été très clair : « Je ne veux être dérangé sous aucun prétexte entre douze et quatorze heures. » Je ne peux rien faire pour vous aider.

– Mais, c'est pas vrai, tempêta l'homme.

Le conducteur lui demanda :

– Tu as essayé le bureau des Légionnaires ?

– Tu crois qu'ils pourraient... ?

– Il n'y a qu'eux pour outrepasser ce genre de consigne.

– Allo, allo ? fit la voix flûtée de la jeune femme.

La standardiste tentait de poursuivre la conversation inutile et sans fin. L'homme au costume sombre raccrocha et composa un nouveau numéro. À la première sonnerie, un homme décrocha :

– Je vous écoute.

Une voix simple et sèche qui savait de quoi elle parlait.

– Frère Claude à l'appareil. Je dois contacter Frère Jean-François, sans délai.

Un long silence ponctua la fin de phrase. L'homme au bout du fil toussa doucement.

– Dans quel but ?

– Nous suivons Liener, il a trouvé l'entrepôt. Il est entré depuis quinze bonnes minutes maintenant. Avec ce crétin de Porché, nous pouvons craindre le pire.

– Un instant.

Le bruit d'un téléphone que l'on posât sur une table, des pas, une porte qui se fermât.

– Alors ? demanda le chauffeur.

Frère Claude lui fit signe « Oui » de la tête. Une porte s'ouvrit, le bruit de deux hommes.

– Allo !

La voix de Frère Jean-François vibrat, tendue et irritée.

– Monseigneur, Liener est chez Flood depuis bientôt vingt minutes, résuma l'homme au costume sombre.

– Que fait-il là-bas ? réfléchit Frère Jean-François.

– Devons-nous intervenir ? demanda Frère Claude.

– Non ! Sûrement pas ! Je m’en charge ! Que l’un de vous interroge le manutentionnaire et l’autre poursuive la filature de Liener. N’empirez pas la situation !

– Bien, Monseigneur.

Frère Jean-François raccrocha.

Dans le hangar, Ferdinand n’en finissait pas de présenter les produits que contenait son stock.

– Et là, je garde au frais les encens qui viennent du monde entier. Leur place est surélevée afin de ne pas craindre la moindre inondation, récitait-il. C’est qu’on est proche de la Seine, ici.

– Vous recevez de la pierre pour des sculptures, genre marbre ? demanda Liam.

– Depuis que je suis là, ça fait presque dix ans, c’est arrivé trois fois. La dernière fois, c’était y a deux semaines, un énorme bloc, haut comme un homme. Même que des spécialistes sont venus l’étudier. Là-bas, ils étaient.

Il désignait du doigt une plate-forme en béton au-dessus de laquelle des projecteurs étaient suspendus.

– Et ils ont fait quoi ces spécialistes ?

– Et ben, en fait, j’ai pas vu ce qu’ils faisaient parce qu’ils...

Avant que Ferdinand ne finît sa phrase, plusieurs gyrophares se déclenchèrent et tournèrent sans bruit, baignaient d’orange l’atmosphère de l’atelier. Ferdinand se précipita dans un local en préfabriqué plaqué contre un des murs du hangar. Il entra et dans l’embrasure de l’unique fenêtre, décrocha le téléphone. Ses traits se figèrent, puis se décomposèrent. Il reposa le combiné et revint, traînant les pieds. Liam tenta de poser une dernière question :

– Et vous savez ce qu’ils ont fait du bloc ?

– Je ne dois plus rien vous dire.

– Ah... Pourquoi ça ?

– J’en ai reçu l’ordre.

– Là, à l’instant, par téléphone ?

– Je ne dois plus rien vous dire. Je dois aussi vous demander de quitter nos locaux.

– Bien. Merci d’avoir répondu à mes questions. Je suis ravi de vous avoir rencontré, Monsieur Porché.

– Pour moi, c’est pas si sûr.

Il accompagna Liam jusqu’à la porte, qui cherchait la forme de caméras de surveillance sans les trouver. Ferdinand claqua le battant métallique derrière lui et le verrouilla.

Dehors sous le soleil, Liam réfléchissait, perplexe : « Comment m’ont-ils vu entrer ? Il n’y a pas de caméra ici. Ces gens-là cultivent une trop grande confiance en eux pour avoir besoin de ce genre d’installation. Pourtant, ils savent que je suis là. Ils ont paniqué et ont décidé d’appeler dans l’urgence. Ils doivent être dehors, à m’attendre. Où sont les barbouzes de service ? » Liam prit son téléphone et filma à trois cent soixante degrés le paysage. « Même si mes yeux ne vous voient pas, mon ordinateur vous trouvera, les p’tits gars ! » Liener souriait.

– Putain, qu’est-ce qu’il fait ? demanda le chauffeur.

– Il filme avec son téléphone pour nous repérer, lâcha calmement son collègue qui observait Liam à travers des jumelles.

– Merde !

L’homme au costume sombre démarra pour entamer une marche arrière.

– Arrête ! C’est trop tard. Soit il nous a numérisés, soit non. Ne lui facilite pas la tâche en bougeant. Il nous repérerait à coup sûr. Bon, on se sépare : toi tu le suis, moi j’interroge ce crétin de Porché.

Liam marcha jusqu’à son véhicule, s’éloignant de dos. Frère Claude descendit de la voiture, se confondit avec le paysage triste du port désert.

– Claire ? C’est encore Liener

– Oui, Capitaine.

– J’ai trouvé le hangar, la peinture phosphorescente et même le lieu où ils entreposent le marbre pour tailler le pentagramme.

– Oh ! Beau travail, Monsieur.

– Pas tant que ça : ils m’ont repéré. À coup sûr, je suis suivi par leurs barbouzes. J’ai fait une vidéo panoramique du coin. Ils sont là, quelque part dans le paysage. Je vous envoie le

fichier, travaillez dessus immédiatement. Je veux voir un véhicule, une plaque minéralogique, peut-être même des visages.

– D'accord, Capitaine.

– À part ça, du nouveau ?

– Me concernant, oui. J'ai enfin contacté le fabricant d'huile et d'argile. Ils ont un importateur à Saint-Ouen, tout près du port de Gennevilliers.

– Ah, très bien. Envoyez-moi le nom et l'adresse par texto, j'y vais tout de suite.

– Oui, Monsieur.

Liam raccrocha. Il marcha jusqu'à sa voiture, envoya le fichier vidéo à Claire et attendit son texto. Le téléphone vibra : « Société Cresta, 2 rue Ardouin. Saint-Ouen. » Liam Liener démarra, attendit qu'une colonne de camions semi-remorque surgie de nulle part passât à sa hauteur, balayant les trottoirs de poussière. Il s'engagea sur la voie et roula lentement, les yeux rivés sur ses rétroviseurs. « Je sais que tu existes, mon gars. Il va falloir être invisible maintenant. »

Liam se gara dans une rue calme d'une petite zone industrielle. Il marcha jusqu'au numéro deux où un panneau indiquait les bureaux de la société Cresta au premier étage. Il monta, poussa une porte ouvrant sur une pièce comprenant deux bureaux.

– Bonjour, dit-il souriant. J'ai trouvé votre adresse sur Internet et je souhaite vous acheter de l'huile égyptienne et de l'argile du Nil.

Une femme brune à la peau cuivrée leva la tête de son écran d'ordinateur.

– Bonjour, Monsieur, répondit-elle, aimablement. Je serais ravi de vous aider, mais malheureusement, ici nous ne vendons pas au détail. Pour acheter nos produits, il faut vous rendre dans les boutiques qui les distribuent. Si vous le souhaitez, je peux vous donner une liste qui regroupe nos adresses parisiennes afin de ...

Liam prit une mine déconfite.

– Ah, c'est dommage. Je suis provincial, juste de passage à Paris. Je dois repartir tout à l'heure et j'avais promis à ma mère de lui rapporter vos produits. Elle souffre beaucoup

d'arthrose, vous savez, et elle avait lu un article vantant les bienfaits des produits égyptiens.

Un sourire compatissant illumina le visage parfait de cette femme.

– Je comprends. Pourtant, j'ai un problème comptable. Je ne peux pas justifier d'une sortie de stock sans facture et ici je n'ai pas de caisse.

– Ce n'est pas un souci, Madame. Je tiens à payer tout de suite les produits que vous aurez la gentillesse de me vendre. En chèque ou en liquide.

Un homme grand et gros sortit d'un bureau vitré, jeta un œil suspicieux à Liam. La femme se retourna, interrogea l'homme du regard. Un léger signe de tête et il retourna s'enfermer. Le sourire de la femme s'élargit encore.

– Quelle quantité voulez-vous ? demanda-t-elle.

Les angoisses de Liam disparurent dans son regard noir et tendre. Il s'assit tout près d'elle, et le temps de rédiger et d'imprimer la facture, il respirait son odeur suave et charnelle. Il paya par chèque et prit une carte de l'entreprise. Le sachet contenant l'huile et l'argile à la main, il salua et remercia encore. Son visage affichait un large sourire lorsqu'il entra dans la voiture. Sa joie retomba lentement, sous les coups froids du regret de ne pas avoir osé lui demander son nom.

Alors que Liener arrivait devant le bureau de la Brigade, deux techniciens du service de sécurisation finissaient de programmer les cartes d'accès.

– Messieurs, les salua Liam.

– Bonjour.

Il entra. Seul Kyrill était présent et perdu dans ses réflexions. La vue du capitaine le raccrocha à la réalité. Il bâilla et s'étira. Il attendait un coup d'œil de Liam pour lui adresser la parole.

– Oui, lieutenant ?

– Et ben, voilà Chef : je me demandais pourquoi ils avaient retiré les yeux du cadavre, comme ça. Avec autant de boulot, je veux dire. Claire dit que c'est un travail de chirurgien. On ne fait pas ça pour rien, non ?

– Soit. Et quelle est votre hypothèse ? demanda Liam.

– Au début, j’ai pensé qu’ils allégeaient le corps au maximum, comme quand on fait ses valises pour partir loin, vous voyez ?

– Oui.

– Et là où il va, on n’a pas besoin de voir. Ça explique l’ablation des organes inutiles. Et puis, je me suis dit que ce type a des dents neuves et pas d’empreintes digitales. Sans ses yeux, c’est l’anonymat complet. Après, j’en étais là quand vous êtes arrivé, j’imaginai que le gars souhaiterait retrouver ses petites affaires à son retour.

– Ses petites affaires ?

– Oui, le sang et les yeux, ce qui serait du genre personnel.

– Vous croyez que ce type ne ressuscitera pas dans le cadavre qu’on a dans la chambre froide ?

– C’est ça.

– Alors, vous êtes d’accord avec la thèse de Désiré ?

– Tout est possible.

– Et quand ?

Le Russe réfléchit, embarrassé. Un des techniciens, la caisse à outils à la main, appela :

– Capitaine Liener ?

Liam le rejoignit un instant.

– Voici vos trois cartes supplémentaires, Capitaine.

Liam les prit, les rangea dans sa poche de chemise.

– Merci, bonne journée.

– Au revoir.

Les deux techniciens s’enfoncèrent dans le couloir sombre. Liam revint dans le bureau, ferma la porte derrière lui.

– Alors lieutenant, dans combien de temps ?

– Comme l’original, Chef.

– C’est-à-dire ?

– Eh bien, trois jours après la mort du corps.

– Soit dans moins de deux jours.

– En fait, dans trente-six heures maximum.

– Il y a un problème, Monsieur Kolenko.

– Je sais, Patron. Si ce dingue ressuscite dans un autre corps, pourquoi récupérer l’ancien ?

Les deux hommes gardèrent le silence.

- Claire vous a dit que j'étais suivi ? demanda Liam.
- Notre cote s'envole, répondit Kyrill, l'air sombre. Pas de doute, ils veulent vraiment nous le reprendre.

Désiré et Claire travaillaient dans le laboratoire depuis une demi-heure sans obtenir le moindre résultat :

- Misère, lâcha Désiré. Les modalités traditionnelles de révélations par le bain chaud ne permettent pas d'y voir quoi que ce soit.

- Le cadavre est réfrigéré, analysa Claire, donc beaucoup trop froid. Les chairs et la peau ont perdu leurs élasticités, leurs réactivités aux stimulants naturels. La faute à l'absence de sang, en plus de la température trop basse.

- Les autres méthodes consistent en l'absorption d'une bonne quantité d'alcool ou des réactions aux émotions fortes, d'un genre grivois, dit Désiré. Je ne vois pas comment on pourrait réaliser l'une ou l'autre.

Il souffla et s'assit pour réfléchir. Claire sortit une solution alcoolisée du placard et frotta la peau de l'avant-bras droit. En quelques instants, la peau rougit un peu.

- Je tente la modalité alcoolique, mais en externe, décida Claire.

Désiré prit l'appareil photo numérique posé sur une table dans un coin du petit laboratoire. Il le connecta au trépied équipé du flash au magnésium. Claire tamponna une compresse de liquide et frotta la plante du pied gauche : la peau réagit rapidement, laissant apparaître des sinuosités blanchâtres. Désiré prit un premier cliché, puis un second, enfin un troisième.

- Alors ? demanda Claire.

Désiré contrôlait le rendu des photos sur l'écran de l'appareil.

- C'est mieux, mais je ne vois aucun signe dans sa totalité. Essaie l'autre pied, proposa-t-il.

Claire répéta l'opération, Désiré enregistra trois nouveaux clichés. Il s'assit devant l'ordinateur portable, introduisit la carte mémoire. Les photos apparurent sur l'écran. Claire s'approcha.

– Oui, c’est mieux, conclut-elle.

La moitié externe du pied gauche montra une calligraphie interrompue. La photographie du pied droit se révéla de moins bonne qualité : de simples points blancs émergeaient de l’écran.

– Compare avec les premières photos, conseilla Claire. Celles que je t’ai envoyées la nuit dernière.

Désiré afficha les images : curieusement, l’image du pied droit sans traitement alcoolique restait de meilleure qualité. Pour le gauche, le contraire se produisait.

– Encore une bizarrerie, soupira-t-il.

L’écran affichait les deux plantes de pieds où les tatouages étaient le plus visibles.

– Bien, reprit Désiré, que faut-il lire ?

Il posa la question au vide autour d’eux, à l’air contenu dans le laboratoire, sans en attendre une réponse formelle. Le son de leurs respirations emplissait le silence mécanique de la pièce.

Un tableau d’occupation des équipements posé contre un mur tomba. Le bruit sec du plastique claqua.

– C’est déjà ça, affirma Désiré en hochant la tête.

– Ça quoi ? demanda Claire.

– Il y a quelque chose à lire. Pour le reste, mystère.

Des pas approchèrent dans le couloir. Une main ferme frappa trois coups. Claire se leva, déverrouilla la porte. Liam entra.

– Alors, comment avancent les analyses ? demanda le capitaine plein d’allant.

– Je me dirais satisfait pour un quart, guère plus, déclara Désiré.

– Expliquez.

– Seul le pied gauche réagit, et encore pas totalement. La lisibilité reste partielle. Pour le pied droit, les essais effectués détériorent le rendu du tatouage.

– Ah...

Liam paraissait déçu.

– Quoi qu’il en soit, reprit-il, j’apporte de quoi travailler en labo. J’ai l’huile et l’argile de l’importateur que Claire a trouvé. Il faut les tester afin de savoir si elles correspondent à celles du cadavre. Si c’est le cas, et bien...

Claire et Désiré le regardaient. Il reprit :

– ... au fond, je ne sais pas. Nous travaillons à l’aveugle, c’est le moins qu’on puisse dire.

Désiré sourit et tendit la main. Liam lui donna le sac contenant l’huile et l’argile.

– Bien, Monsieur. On effectue les comparaisons et on remonte au bureau. Après avoir reconduit notre hôte dans sa chambre climatisée, bien sûr. Nous serons de retour dans une heure, maximum.

Claire acquiesça. Liam consulta sa montre :

– Vers seize heures trente ?

– Oui, je pense.

– Parfait. Au fait, je vous donne vos cartes d’accès au bureau. Elles sont magnétiques et ouvrent également les portes de l’immeuble rue Saint-Luc.

Claire prit les deux.

– Merci, Capitaine. À toute à l’heure, dit-elle.

– À plus tard.

Il ouvrit la porte, sortit. Ses pas disparurent dans le silence. Désiré examinait tranquillement les étiquettes des deux produits. Claire alluma à demi les néons du plafond de la pièce, tira une chaise et s’assit à côté de Désiré.

– Selon toi ? demanda-t-elle.

– Supercherie.

– Je te parlais de l’huile et de l’argile.

– Je te réponds sur ça aussi.

– Tout est supercherie ?

– Presque tout. Ce type est actuellement mort. Pour le reste, nous assistons à une représentation de Grand Guignol. L’Église Catholique nous a tendu un piège grossier.

– Que veulent-ils ? Je veux dire vraiment.

– Ce qu’ils veulent ? Allons, Claire, que veut-on quand on tend un piège à quelqu’un ? Quand celui-ci nécessite la mort d’un homme ?

– Un piège mortel.

Les yeux de Claire s’enfoncèrent un peu plus.

– De qui veulent-ils la mort ? reprit-elle.

– J’hésite. Ces types sont si radicaux que ça peut être chacun de nous ou les quatre à la fois.

Il s’arrêta un instant.

– Peut-être le colonel est aussi concerné par cette menace... pensa-t-il à voix haute.

– Mais, mais, bredouilla-t-elle, pourquoi nous ?

– Allons toute petite sœur, murmura Désiré en se tournant vers elle. Pour toutes les raisons du monde, parce que je suis créole et qu'ils me jugent nègre, parce que tu es une femme bien trop libre, parce que Kyrill les maudit dix fois par jour, parce que nous faisons le même boulot qu'eux, mais dans la lumière de la loi plutôt que l'ombre du secret.

Une larme perlait au coin de l'œil de la jeune femme. Le sourire de Désiré s'étira :

– Tout va bien, Claire. Nous suivons la bonne route.

– Et Liam, que lui reprochent-ils ?

– De ne pas être des leurs. Ils ne peuvent pas le rallier à leur cause, alors, ils préfèrent...

– Misère, souffla-t-elle entre ses dents.

– Il n'y a pas d'autre mot, confirma-t-il. Allez, petite sœur, remettons-nous au travail, vérifions que cette huile et cette argile correspondent à celles qu'ils ont employées pour préparer le corps. Il n'y a rien de mieux à faire pour le moment.

Claire le fixa avec intensité.

– Pourquoi tu ne lui dis rien ? lui reprocha-t-elle.

– À qui ? Au Capitaine ? Aucun intérêt. S'il savait, il ne pourrait pas ouvrir les bonnes portes, celles par lesquelles nous fuirons tous sains et saufs.

– Tu y crois ? demanda-t-elle.

– C'est possible.

– Tu y crois ?

– C'est possible, répéta-t-il en souriant.

Liam Liener s'arrêta à la machine à café. Le souvenir des yeux noirs de cette femme lui chauffait les reins et picotait la nuque. « Allons, Liam. Tu l'as vu à peine cinq minutes, ça ne suffit pas à s'amouracher comme tu le fais ! Ah non ? Et pourquoi pas ? Qui l'interdit, Liam, dis-moi ? Le père la morale qui ne s'offusque pas de mes escapades au bois ? Certainement pas toi, bite molle ! Quand je vois le sourire de cette fille, j'ai le goût de bander. Ce n'est pas si souvent ! » Il sortit la carte de

visite de sa poche, attendant que le liquide noirâtre emplît son gobelet. « Allez, appelle-la ! Mais sous quel prétexte, fils à sa maman reparti en avion lui rapporter ses médicaments ? Le colonel a raison : je suis un menteur pathétique, guère plus convaincant qu'un prêtre lors de l'extrême-onction.

– Bonjour, je suis venu vous acheter des produits cette après-midi et je...

– Non, je ne me rappelle pas.

– Mais si voyons, de l'huile et de l'argile pour ma vieille maman, vous vous souvenez ?

– Attendez voir, un client cet après-midi ... Ah non, désolée, ça ne me dit rien.

Magnifique Liam, une bonne projection négative. Rien de tel pour cimenter l'échec. »

La machine à café bipa, lui intima l'ordre de saisir le gobelet. Il obtempéra et sortit sur le trottoir allumer une cigarette. Il but deux gorgées infectes qu'il recracha dans le caniveau. « Comment Désiré se débrouille-t-il pour toujours ramener de l'excellent café ? » Il vida le gobelet, le chiffonna et le propulsa dans une poubelle.

« Du courage, mon garçon. Au fond, si jamais elle ne se souvient pas de toi, et bien tant pis : tu as un physique banal et autant de charisme qu'un réverbère. Ou peut-être pas ! » Il tira deux dernières bouffées sur sa cigarette, l'écrasa. « Et Sophie dans tout ça ? Hein, dis-moi. Que fais-tu de Sophie ? Mais rien mon gars, je n'en fais rien. Elle est partie chevaucher d'autres bites qu'elle amollira en un rien de temps : « Pas ici ! Pas cela ! Pas ce soir ! Pas par là ! ».

Et aussi vite qu'il faut pour le comprendre, après l'euphorie des premières nuits, elle redeviendra Sophie « L'Iceberg », Sophie « La Castratrice ». Tu es aigri, mon petit bonhomme ! Oui et alors, elle a fini de me couper les couilles, il y a bien longtemps. J'ai le désir d'une femme vivante, est-ce un tort ? »

Il saisit son téléphone et composa le numéro imprimé sur la carte.

– Cresta Import Export, bonjour.

« C'est elle ! Lance-toi ! »

– Bonjour, je m'appelle Liam Liener et je suis venu vous acheter de l'huile et de l'argile tout à l'heure.

– Pour votre mère, oui je me souviens.

Un sourire radieux réchauffa le cœur de Liam. « Le numéro du fils attentionné l’a touché. »

– Je suis désolé de vous appeler ainsi, c’est tellement impersonnel, mais j’ai loupé mon avion et je ne repars que demain dans la journée.

– Oui ?

– Voilà, je ne sais pas comment vous le dire...Je souhaiterais vous inviter à dîner, ce soir, dans Paris.

Un long silence vida l’enthousiasme de la poitrine de Liam. Il entendait respirer profondément.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, finit-elle par dire. Je ne vous connais pas, Monsieur. Je ne suis pas le genre de femme à accepter de dîner avec un inconnu, fût-il charmant. Et menteur.

Liam encaissa péniblement, vacillant sur le trottoir. Il cherchait un souffle court pour clore la conversation au plus vite.

– Je suis navré de vous avoir dérangée, Madame. Je vous souhaite une excellente soirée et une bonne continuation.

– Et c’est tout ? demanda-t-elle. Vous pensez vous en tirer aussi facilement, en me raccrochant presque au nez ?

– Pardon ?

– Cette histoire de dîner n’est pas aussi importante que ça...

– Oh si, je vous assure. Mais je ne sais pas insister, surtout avec les femmes.

– Cessez de mentir, dit-elle, et invitez-moi galamment à prendre un verre, ce soir après le travail, alors je réfléchirais à votre proposition.

Un éblouissement obligea Liam à s’approcher du mur pour garder son équilibre. Il bataillait pied à pied avec son esprit pour garder le fil de la conversation. Exténué, il demanda :

– Dans ce cas, puis-je, Madame, vous offrir un verre, en début de soirée ?

Elle laissa deux secondes s’éterniser.

– J’en serais ravie. Que me proposez-vous ?

– Un café à Bastille ? Que pensez-vous du Bastille ?

– Ce serait parfait.

- À quelle heure pourrais-je vous y retrouver ?
- À dix-neuf heures, le temps de venir de Saint-Ouen, dit-elle.
- À dix-neuf heures, au Bastille.
- À tout à l’heure Liam, lui dit-elle un sourire dans la voix.
- À tout à l’heure, conclut-il.

Il raccrocha, brûlant comme un lycéen lors d’un premier rendez-vous amoureux. Son cœur battait si fort, jusqu’au bout des doigts. Il sourit au ciel, alluma une cigarette et fuma. Les lourds dangers de l’enquête avançaient vers lui hargneux et sournois, visaient la tête et le cœur, à le laisser pour mort. Liam, le pas léger, regagnait le bureau de la Brigade.

– Pas de doute, dit Claire. Ce sont bien l’huile et l’argile utilisées pour préparer ce corps. Rien de mystérieux là-dedans.

– Nous devons revoir notre tactique, affirma Désiré. Nous ne découvrirons rien avec les indices qu’ils nous jettent en pâture. Ils nous contraignent à voir là où nous ne comprenons pas. Regardons ailleurs.

– D’accord, mais dans quelle direction ? l’interrogea Claire.

Désiré plongea dans ses pensées. Il éteignit l’ordinateur, reboucha les différents flacons. Claire recouvrit le corps d’un drap stérile. Désiré ouvrit la porte du laboratoire, la bloqua en marmonnant.

– Qu’est-ce que tu dis ? demanda Claire.

– Ce n’est pas un problème de regard.

– Alors quoi d’autre ?

Elle prit l’ordinateur sous le bras ainsi que le sachet contenant l’huile et l’argile. Désiré débloqua les roues du chariot sur lequel reposait le corps et le poussa hors du laboratoire. Claire verrouilla la porte. Ils marchèrent dans de longs couloirs vers la chambre froide. Ils poussèrent une double porte battante. Un homme assis devant un bureau lisait une revue médicale.

– Salut Désiré, bonjour Claire, les salua-t-il.

– Bonjour, Denis, répondit Claire. Nous te ramenons notre nouvel ami.

– Emplacement huit.

Désiré attendit que Claire ouvre le lourd cadenas qui sécurisait le compartiment long et étroit. Il y rangea le corps et rendit le chariot à Denis. Claire en verrouilla la porte.

– Tu es de faction ce soir, Denis ? demanda Désiré.

– Oui, jusqu'à demain midi.

– Prends-en bien soin, sourit Claire.

– Tu peux en être sûr.

Ils quittèrent la chambre froide et remontèrent à l'étage du bureau de la Brigade.

– Où chercher ? Où chercher ? répétait inlassablement Désiré. Peut-être n'est-ce pas même « où »...

– Si ce n'est pas « où », alors c'est « quand » ou « comment », proposa Claire.

– Possible, conclut Désiré. Lequel des deux nous éclairerait vraiment ?

Liam et Kyrill attendaient que l'ordinateur eût fini de calculer les améliorations du petit film vidéo. L'image s'afficha enfin sur la totalité de l'écran.

– Bien, voyons voir la sale tête de mes nouveaux amis, lança Liam. Même si j'ai en déjà une vague idée.

– Quoi ? Vous les connaissez ? demanda Kyrill.

– Logiquement, je les ai croisées ce matin devant le bureau du colonel : deux espèces de barbouzes mal dégrossies, pas plus à l'aise ici que des oranges-outans à un bal de débutantes.

– Chef, pourquoi n'avoir rien dit ? s'étonna Kyrill. Je les aurais filmés, pris en photo et recherchés sur la base de données.

– À ce moment-là, je n'étais pas sûr d'avoir affaire à eux. Enfin, pas de cette façon, s'expliqua Liam.

– Si vous le dites, grogna le Russe.

Ils s'assirent devant l'écran. Liam fit défiler le film à vitesse réelle : des hangars, une route large et déserte s'étirant dans le miroitement de la chaleur, des bureaux désaffectés, la silhouette d'un camion au loin.

- C'est tranquille ici, remarqua Kyrill.
- Pour ce qu'ils y font, le calme est recommandé.
- Tu m'étonnes !

Les images défilaient en boucle.

- On cherche quoi au juste, Chef ? reprit le Russe.
- Une voiture, quelque part dans le paysage, avec deux gaillards dedans.

– De quelle couleur ? réfléchit Kyrill à haute voix. Un billet de vingt que c'est du gris foncé.

- C'est bien possible, confirma Liam.

Ils scrutaient avec attention le film qui se répétait. Le Russe augmenta l'agrandissement des images, les formes défilaient.

- Là, il y a quelque chose, dans les arbres.

Il arrêta le défilement, manœuvra jusqu'à la séquence qu'il avait repérée.

- Regardez, Chef, là sous cet arbre, un truc de la même couleur que le goudron.

Le Russe pointait du doigt l'ombre elle-même.

- Non, je ne vois rien, avoua Liam.

Kyrill s'enthousiasma.

- Si si, c'est là, c'est sûr. Je suis trop fort.

Il prit le clavier, délimita le début et la fin de la séquence, demanda un agrandissement maximum et l'amélioration la plus haute pour la qualité de l'image.

- Bon, la machine va calculer les rendus, nous avons le temps, annonça Kyrill.

Un léger déclic, la porte s'ouvrit sur Désiré et Claire. Liam regarda sa montre et interrogea le Russe.

- Combien de temps avant de visionner les images ?

La durée de calculs s'afficha sur l'écran.

- Le logiciel prévoit une bonne demi-heure. Faut toujours compter un peu plus, conclut Kyrill.

– Très bien, profitons-en pour faire le point sur cette journée. Enfin, jusque-là.

Tous s'assirent à leur bureau respectif.

- Commençons par le labo, proposa Liam.

Claire prit la parole.

- Tout d'abord, les tatouages sur la plante des pieds. Bon, nos tentatives pour améliorer la visibilité des signes ne

sont pas concluantes et on ne sait plus trop comment procéder. Donc pour le moment, c'est à l'arrêt. Concernant l'huile et l'argile que vous avez rapportées, elles correspondent en tous points à celles identifiées sur le corps. Mais je ne sais pas trop quoi faire de cette conclusion, dit-elle.

Le doute résonna.

– Voilà une autre bûche, petite sœur, sourit Kyrill.

Claire acquiesça d'un hochement de tête.

– Bon, commença Liam, servons-nous du tableau proposé par Désiré. Nous avons décidé que ces deux éléments étaient du genre « factuel ». Les résultats nous donnent raison : pas d'huile vieille de deux mille ans ni de boue préhistorique.

– Nous sommes donc devant une énigme, dit Désiré. Cet indice nous propose une vérité particulièrement simple, nous mène à une toute petite entreprise de banlieue. Pas d'étrangeté là-dedans, au contraire de toutes les autres pièces du puzzle, bizarre et sans issue.

– De quoi vous parlez, Désiré ? demanda Liam.

– Ces deux éléments sont les intrus parmi tous les autres : concrets et actuels.

– Et alors ? s'impatienta Kyrill.

– Raison de plus, pour ne pas les négliger. Je propose que l'on enquête sur cette entreprise, ses dirigeants, ses fournisseurs, ses clients, son propriétaire ou actionnaire principal.

– Dans quel but ? questionna Liam.

– Trouver l'identité de ceux qui nous courent après, les identifier là où ils se croient anonymes, en sécurité, répondit Désiré.

– Mais nous savons déjà qui tire les cordes, remarqua le Russe.

– Les ficelles, Kyrill, soupira Désiré. Et non, nous savons uniquement ce qu'ils veulent nous montrer. Nous perdons notre temps en suivant leurs fausses pistes ésotériques. Je dis que jusqu'ici, nous jouons ce jeu sans leur poser le moindre problème. Si nous ne changeons pas notre point de vue, cette enquête aura tôt-fait de nous engloutir.

Tous se regardaient, sortaient d'une pénombre que le spectacle du crucifié avait créée. Ils mesuraient la portée des paroles de Désiré et digéraient la conclusion.

– Claire, qu'en pensez-vous ? demanda Liam.

Les yeux de la jeune femme brillèrent de colère enfin comprise.

– Je partage.

– Et vous, Kyrill ?

D'un geste brusque, le Russe se leva et marcha dans le bureau. Son corps immense exhalait le parfum d'une sauvagerie domestiquée difficilement. Il se rassit, posa les mains à plat, les yeux transperçant le plafond.

– Reprenons du début, dit-il. On n'a pas de choix. On nage dans les ténèbres, perdus par les lueurs des naufrageurs de l'Église catholique.

Il se tut, baissa la tête, continuant de réfléchir. Liam se leva à son tour, effaça entièrement le tableau blanc.

– OK, oublions cette histoire de rituel : nous avons un meurtre sur les bras. Voilà la direction à suivre. Oubliée la Brigade des Affaires Étranges, retournons à notre métier de base : la police criminelle. Des objections ?

Le Capitaine Liener chercha le regard de chacun : tous le fixèrent sans faillir, ni remords.

– Bien, commençons par le portrait de la victime.

Il inscrit au tableau :

– Homme caucasien, entre cinquante et soixante ans. Identité inconnue. Appartenance au clergé.

– Pas d'accord avec ça, remarqua Kyrill. Parce que le seul gars qui le dit est aussi notre principal suspect.

Liam corrigea et écrivit : « appartenance au clergé déclarée sans preuve. »

– Comment peut-on s'assurer de ce genre d'informations ? s'enquit Désiré.

Liam réfléchit.

– C'est délicat. L'Église ne tient pas une revue d'effectif publique. Pour trouver une preuve fiable, j'ai besoin d'une photo du corps, un portrait élargi, très neutre, pour y faire des retouches.

– Je m'en charge, dit Claire. Je descends maintenant.

Elle saisit l'appareil photo numérique et sortit.

– Vous ferez quoi avec la photo du mort ? interrogea Kyrill.

– Un faux, à faire circuler pour provoquer des réactions. En piratant les moteurs de recherches de l'Internet, nous ferons apparaître l'image de ce type en première page de chaque requête, avec le numéro de téléphone de la Brigade.

– Un appel à témoin sur la toile ? sourit Désiré.

– Correct, lieutenant Duclos. Revenons à notre affaire. Le clergé est venu signaler la disparition de cet homme. Quel est notre suspect numéro un ?

– Celui qui signale la disparition, ricana Kyrill. Comme d'habitude. Mais le mobile ?

– Là, ça se complique un peu, annonça Liam. Si cet homme était dangereux pour l'Église, il l'aurait tué sans laisser la moindre trace. Et si cet homme travaillait pour eux à des recherches tordues, nous n'aurions jamais mis la main dessus. Les moyens mis en œuvre sont trop importants pour qu'un simple lampiste puisse les réunir. Le clergé est impliqué jusqu'à la tiare.

– Faut-il toujours un mobile pour tuer un homme ? questionna Désiré.

– Avec un spectacle pareil, pas de doute, répondit Kyrill, c'est le mobile du siècle.

– Désiré, dites-moi, lors des deux découvertes précédentes avec le même genre de cadavre, il y avait une Brigade comme la nôtre dans le coup ?

– Je ne sais pas, Monsieur. Les autorités concernées refusent d'en parler.

– Comment trouver ce genre d'informations ? demanda Liam.

– Les journaux papier, Chef, ceux qui passent loin de la hache de la censure, répondit Kyrill.

Désiré ouvrit les fichiers relatifs à l'affaire, chercha les dates exactes des deux enquêtes similaires : mars deux mille cinq pour l'Écosse et novembre deux mille un pour l'Italie. Il entra ces données dans le moteur de recherche de la Brigade, confirma sa requête.

– Je descends aux archives, peut-être ont-ils quelque chose là-dessus, dit Désiré.

– Regarde bien la presse jaune, petit frère, lui proposa Kyrill.

– La presse « jaune » ?

– Tu sais, qui parle des scandales, de sexe, de tous les trucs bizarres.

– On l’appelle « presse à sensations ».

– Ouais, c’est pareil. Ils disent souvent des trucs plus vrais que les autres

Désiré sourit, cligna de l’œil droit et sortit. Seuls dans le bureau, Kyrill et Liam restaient silencieux. Le Russe se leva, prit le moulage en plâtre du pentagramme à pleine main et le cala contre le mur Nord de la pièce, derrière son propre bureau. Il l’examina, recula, l’examina encore.

– Un mobile... réfléchit le Russe à voix haute.

– Je crois que nous sommes la cause de toute cette affaire, dit Liener.

Il se leva, écrivit au tableau : « Mobile : destruction de la B.A.E »

Le Russe hocha la tête, grave.

– Pourtant, le problème reste entier, continua Liam : le manque flagrant de pourquoi. On les a peut-être gênés pendant une enquête et ils veulent se venger.

– On les a jamais croisés, dit Kyrill.

– Peut-être qu’eux seuls nous ont vus. D’une manière ou d’une autre, on est sur le même territoire.

– Impossible à savoir. Et franchement, je vois pas l’intérêt des questions sans réponse. Mais si on leur avait déjà posé problème, ils auraient essayé de nous crever bien plus tôt.

– Je vous accorde les deux. Alors, est-ce que nous les gênons maintenant ?

– Pour ça, faudrait qu’on comprenne quelque chose. Non, Chef, c’est eux qui viennent vers nous. Pas le contraire.

– Alors quoi ?

Les deux hommes réfléchissaient.

– Ils ont un intérêt à nous buter, dit Kyrill, mais la vengeance j’y crois pas. Ce qui est sûr, c’est que maintenant, on les piste et ils nous pistent. En tout cas, sans nous, ils sont plus tranquilles. Vivants, on doit les empêcher de faire quelque chose et ça ils le savent bien. Mais quoi ?

– Un peu d’humilité, Monsieur le Russe, rétorqua Liam. Nous n’existons quasiment pas face à eux : une équipe de quatre personnes contre la force du Vatican. Soyons sérieux.

La porte s’ouvrit sur Claire, l’appareil photo à la main.

– J’ai la photo, Capitaine, dit-elle.

Liam se tourna vers elle.

– Voilà ce que j’ai en tête : vous retouchez le visage afin de lui donner l’apparence d’être encore vivant, yeux ouverts, bouche ouverte et en arrière plan un paysage urbain quelconque. Bref, vous rendez ce cadavre présentable, ensuite, vous insérez un texte en français, anglais, espagnol et italien, du genre : « Si vous connaissez cet homme, contactez-nous », avec le numéro de téléphone de la Brigade. Débrouillez-vous pour qu’il apparaisse en photo, pas en texte, en première page sur tous les moteurs de recherche de l’Internet, quelle que soit la requête.

– Bien, Monsieur.

Elle s’assit devant l’ordinateur.

– Au fait, de quelle couleur ? demanda-t-elle.

– De quelle couleur quoi ? l’interrogea Liam.

– Les yeux, Chef.

– Noire.

– Pas de problème.

Liam se tourna vers Kyrill.

– Vous souffrez d’un complexe de supériorité, jeune homme.

Le géant russe devint blanc.

– Monsieur, personne réclame les clés d’une maison brûlée, dit-il sèchement. Pas même les fous.

– Je vous l’accorde.

– Alors, sauf votre respect, peut-être que c’est vous qui avez un problème avec l’Église, poursuivit-il. Et que ça vous empêche de penser droit.

Le Russe le fixa sans ciller.

– Je ne manquerais pas d’y penser, lieutenant Kolenko, répliqua Liam.

– Tardez pas, Monsieur. Le temps court vite.

« Ne l’affronte pas, Liam. Tu l’as cherché en terrain sensible. Il est aussi malin que toi et beaucoup plus fort. Laisse tomber. »

– Je sors fumer, déclara Liam.

Il quitta la pièce. Claire leva la tête de son écran, l’air désapprobateur.

– Qu’est-ce qu’il y a, petite sœur ? demanda Kyrill.

– Trop de testostérone..., souffla-t-elle.

Elle s'absorba dans sa retouche photo. L'ordinateur de Kyrill l'avertit de la fin du rendu vidéo. De l'ombre d'un arbre surgissait une voiture gris anthracite, deux hommes assis à l'intérieur. Le passager l'observait à travers des jumelles, le conducteur et lui conversaient. Le Russe visionna en boucle les deux secondes où la voiture était visible. Lors des dernières images, le passager baissait les mains : les deux visages étaient parfaitement reconnaissables.

– Dans le mille, les curetons ! Fini le cache-cache, on connaît vos gueules, s'enthousiasma le Russe.

Il commença de détourner les deux silhouettes.

Dans le silence ouaté de la salle d'archives, Désiré éteignit le poste de lecture de microfilms. Sa peau se grisait au fur et à mesure de la compréhension des documents qu'il avait trouvés et du rapprochement qu'il faisait avec leur situation. Il demanda l'impression d'une quinzaine de pages à l'agent de service, patienta quelques minutes au comptoir d'un des nombreux sous-sols du bâtiment. L'homme lui remit les feuilles dans une chemise. Ses mains poissaient le papier épais du dossier. La peur le tenaillait au plus près : ses intestins se tordaient, sa nuque se raidissait, ses testicules rétrécissaient.

« Allons, allons, mon ami, tu risques l'arrêt cardiaque, pour le moins. Détends-toi » Ses épaules se relâchèrent un peu. Il appela l'ascenseur, sa chemise collait froidement à son dos.

Adossé à l'ombre d'un mur, Liam regardait les enfants se rendre dans un square situé à quelques rues de là. Il fumait une deuxième cigarette sans se presser, profitant de l'air tiède de l'après-midi. Il prit son téléphone portable, composa le numéro d'Olivier, le frère de Sophie :

– Salut, Liam, décrocha-t-il, d'une voix enjouée. Comment vas-tu ?

« Ou ce type m'avait caché ses talents de comédien ou il se fout généreusement de moi. »

– Bonjour, Olivier. Je t’appelle, car Sophie m’a demandé de voir avec toi quel jour tu pouvais passer à la maison.

– Ah bon ? Pourquoi faire ? questionna-t-il surpris.

« Putain de connard ! À quoi crois-tu jouer ? »

– Pour prendre le reste de ses vêtements, Olivier, annonça Liam froidement.

Le silence s’installa une dizaine de secondes.

– Je...

Olivier cherchait ses mots, bégayait vaguement.

– ne ... savais... pas... Liam.

– Elle ne t’a rien dit ? Pourtant, elle a écrit une lettre disant qu’il fallait que je t’appelle pour ça.

– Ses ... affaires... mais... pourquoi ?

– Je t’ai connu plus vif, Olivier, répliqua Liam. Elle est partie. Enfin, je veux dire, elle m’a quitté, tu comprends ?

« Ce type ne sait vraiment rien. D’habitude, il est le premier informé des décisions de sa sœur... »

– Mais... que... s’est...il...passé ? ànonnait-il.

Olivier bégayait de plus en plus, il perdait pied dans le courant froid de la conversation.

– Quand lui as-tu parlé pour la dernière fois ? demanda Liam.

– Il ...y...a...deux...jours.

Liam l’entendit renifler. Pleurait-il ?

– Bon, ne t’inquiète pas. Elle a pris l’air pour quelque temps, ce genre de chose arrive parfois. Je lui demanderai de te rappeler.

– O...K

– C’est rien, Olivier. C’est une grande fille, tu la connais.

– ...Je...sais.

Liam raccrocha et composa le numéro de portable de Sophie : « Le numéro que vous avez demandé n’est plus attribué. Le numéro que vous avez demandé n’est plus attribué. Le numéro... » « C’est impossible, je lui ai envoyé un texto ce matin ! ». Il composa le numéro de la ligne directe de son bureau. À la dixième sonnerie, une voix masculine décrocha :

– Poste de Sophie Florès, David Blaise, j’écoute.

– Bonjour, je souhaite parler à Sophie. S’il vous plaît.

– De la part de qui ?

– Liam Liener.

– Ah...Sophie n'est pas venue aujourd'hui, finit-il par dire, embarrassé.

– C'est vrai, lança Liam, gêné à son tour. J'avais oublié. Pardon de vous avoir dérangé.

– Au revoir.

Liam raccrocha, toujours le premier. « Mais où est-elle ? À l'aube, je la découvre en déesse et cet après-midi, elle disparaît de la surface du monde. Très curieux... À moins que ce plouc de Blaise ne soit son amant et qu'il filtre mes appels. Possible, possible. Je dois vérifier son absence. Comment s'appelle sa copine à la création ? Je ne me rappelle jamais ce genre de détail inutile. Béatrice comment déjà ? Béatrice, Béatrice. Merde, je ne me souviens pas. Bon, je fais sans. »

– Bonjour, pourrais-je parler à Béatrice s'il vous plaît ? demanda-t-il au standard de l'entreprise.

– Nous avons plusieurs Béatrice, Monsieur.

« Bien évidemment ! »

– Béatrice de la création.

– Bien sûr, Monsieur. Je vous la passe. Vous êtes Monsieur ?

– Liener.

– Au revoir, Monsieur Liener.

L'hôtesse transféra l'appel. « Décroche, bon sang ! »
Cinquième sonnerie.

– Béatrice Pommier, j'écoute.

« Pommier ! Liam, retiens son nom ! »

– Bonjour, Béatrice. Liam à l'appareil.

– Bonjour.

L'accueil était franc et glacial.

– Je cherche Sophie, dit-il.

– Moi aussi, répliqua-t-elle sèchement.

– Ah... L'abonnement de son téléphone cellulaire est résilié.

– Je sais.

– Apparemment, elle n'est pas venue au bureau aujourd'hui.

– Ça aussi, je le sais. Qu'as-tu à m'apprendre Liam ?

« Tu n'as aucune marge de manœuvre, lâche le morceau. »

– Hier, Sophie m'annonçait qu'elle me quittait.

– Tant mieux pour elle.

Liam ne releva pas.

– J’ai retrouvé un mot dans l’appartement, qui disait qu’elle avait repris ses affaires et que son frère viendrait prendre le reste. J’ai contacté Olivier, il n’est au courant de rien. Je ne suis même pas sûr que ce soit son écriture...

Béatrice soupira.

– Je ne t’aime pas Liam. Selon mes critères, tu représentes le parfait connard de fils à papa. Et pour couronner le tout, ma copine Sophie n’est pas heureuse avec toi. Qu’elle choisisse de partir est plutôt une bonne nouvelle pour elle et peut-être pour toi, même si tu ne le sais pas encore. Par contre...

Elle hésita.

– je suis inquiète, car je ne sais pas où elle est. Nous devons déjeuner ensemble et il est rare qu’elle oublie nos rendez-vous. Et quand elle a un empêchement, parce ce qu’elle..., enfin tu vois, elle trouve toujours le moyen de me contacter. Ce midi, elle n’est pas venue, ne m’a pas prévenu. Il ne sait pas non plus où est Sophie.

Liam reprenait son souffle. Son estomac le brûlait, dévoré par l’acide de la vérité.

– Je te remercie pour ta franchise, Béatrice.

– Il n’y a vraiment pas de quoi, dit-elle mordante.

– Que sais-tu d’autre que j’ignore ? lui demanda-t-il.

– Hier, elle est partie tôt du bureau. Elle avait le regard de celle qui se retient de pleurer. Elle m’a fait un signe du genre « Je t’appelle » et elle est partie. Depuis, pas de nouvelles.

– À quelle heure est-elle partie ?

– Je ne sais pas, Monsieur le flicailon, je ne suis pas du genre à regarder ma montre quand mes amis s’en vont.

– C’est bien dommage, nous aurions un début de piste. Tant pis. Si tu as des nouvelles, contacte-moi.

– Je n’y manquerais pas. Je ne voudrais surtout pas entretenir l’illusion d’un retour de Sophie dans ton lit. Enfin quand je dis « lit »...

Liam raccrocha. Il leva la tête, s’attendait à voir paraître une comète de feu traversant le ciel, consumant les nuages, frappant le soleil d’un poing gigantesque de haine et de

destruction. Rien que le bleu écœurant de l'été, parfait et suicidaire, plus lourd que l'acier d'un canon.

– Merde ! cria-t-il. Merde ! Merde ! Merde !

Il gesticulait, frappait l'air de ses bras et de ses jambes.

– Putain de merde !

L'agent de faction le regardait, inquiet et amusé. Liam l'aperçut du coin de l'œil, s'approcha de lui à le toucher.

– C'est quoi ton problème, connard ? l'insulta-t-il. Hein, c'est quoi ?

– Je n'ai pas de problèmes, Capitaine, répondit l'agent.

– Alors, regarde ailleurs et profite-en pour jeter un coup d'œil dans ton cul, histoire de voir si ton cerveau n'y est pas, crétin bas du front.

– Mais, enfin, Capitaine, vous ne pouvez pas...

– Ferme ta gueule, ferme ta putain de gueule ! hurla

Liam au visage de l'agent. T'iras pleurer dans les jupes du colonel après ton service.

Le policier devint blême et se tut. Liam entra dans l'immeuble. L'agent se retourna, lui fit un doigt d'honneur. Liam claqua la grande porte rageusement : la vitre supérieure se brisa sous l'impact.

Devant la porte du bureau de la Brigade, Liam tentait de chasser la tension qui broyait ses pensées.

Il glissa nerveusement la carte magnétique dans la serrure sécurisée. Il repoussa la porte. Désiré punaisait les photocopies de journaux qu'il avait remontées des archives, Kyrill affichait le portrait des deux barbouzes à côté de l'avis de recherche que Claire venait d'imprimer. Liam, sans un mot, s'assit à son bureau. Il les observait prenant connaissance du travail des autres. « Combien de temps avons-nous encore ? Deux jours, peut-être moins. La réalité que nous avons construite s'effondre jusqu'à l'horizon. Je les ai entraînés dans une affaire qui ne les concernait pas. Serons-nous assez vivants pour arracher le piège de notre peau ? »

– Voilà ce que j'ai trouvé, dit Désiré se tournant vers Liam.

Il l'invita à s'approcher et à lire. D'un mouvement d'épaules, Liam refusa.

– Je vous écoute, Désiré.

– J’ai deux types d’informations : celle des journaux traditionnels et celle des journaux à sensation. J’ai retrouvé quelques entrefilets dans la presse locale italienne qui parle de la mort des deux agents. Je cite : « Les deux policiers, dont les têtes furent retrouvées ce matin piquées sur la grille du parc Garibaldi, enquêtaient sur la découverte suspecte d’un corps étrangement mutilé. Ils appartenaient tous deux à la nouvelle section sobrement intitulée « Recherche occulte » de la brigade criminelle. Moins de six mois, après sa création, cette section fut dissoute par arrêté ministériel. »

– Nous ne sommes même pas les premiers, maugréa Kyrill. Au moins, on vivra plus longtemps qu’eux.

– Attends la suite ! Un tabloïd anglais retrace la curieuse disparition de trois agents lors d’une enquête dite sensible, touchant à des phénomènes paranormaux. Je lis : « Trois représentants de la police écossaise, âgés de vingt-sept à quarante-trois ans, ont mystérieusement disparu lors de la même nuit d’enquête. Malgré le déploiement général des forces d’investigation, et sans avoir trouvé la moindre trace des deux agents et de l’inspectrice, le commissaire MacNamy décide de boucler l’affaire. »

Désiré cessa de lire les coupures de presse et se retourna :

– Et voilà le meilleur pour la fin ! Dans les deux cas, moins de quinze jours plus tard, des villes aux alentours ont connu des profanations de sépultures, taxées de sataniques par l’Église : des pentagrammes peints un peu partout, des stèles renversées, des tombes détruites, des ossements répandus dans les cimetières. Bien évidemment, quelques néo-nazis de service ont été écroués pour ces dégradations. Et enfin, clou du spectacle, certains journaux à scandale ont relaté des incidents curieux dans les quartiers les plus profonds des villes, dans les soubassements les plus glauques. Les nuits suivant les profanations, certains témoins affirment avoir entendu des bruits mécaniques mêlés à des cris de douleur, d’autres jurent avoir vu des lueurs bleues et rouges émanant de bâtiments désaffectés.

Le lieutenant Duclos se tut, chercha le regard de ses collègues. Il reprit :

– Voilà, le tableau est brossé, et je n’hésite pas à le dire : il est horrifique.

– Où avons-nous mis les pieds, Capitaine ? demanda Claire.

Liam se taisait. « Nos armes ne suffiront pas à nous protéger de ces gens-là. Nous sommes des enfants sans défense sur un champ de bataille éternel. » Les regards étaient tournés vers lui.

– Dans le pire des endroits, au pire des moments, répondit-il. Nous sommes dans la ligne de feu du Vatican parce que nous bloquons les rouages de leur machinerie infernale. Je vous présente mes excuses, Kyrill, votre analyse était juste : nos vies entre le marteau et l'enclume. Beau travail Désiré.

Il se leva, regarda la photographie retouchée par Claire.

– Diffusez Claire. Au plus tôt. Chaque minute compte maintenant.

Liam tourna son regard sur les deux visages détournés par Kyrill.

– Bien sûr, ce sont les deux gaillards qui accompagnaient l'ecclésiastique chez le colonel ce matin. Kyrill, tachez de les identifier et récupérez aussi la plaque minéralogique du véhicule, même si je ne suis pas optimiste sur ce point. Je veux savoir qui sont ces hommes.

– Dans quel but ? demanda Désiré.

– Les menacer.

Liener sortit réfléchir et fumer.

La mine grise et la tête basse, Frère Claude et son collègue Frère Daniel patientaient dans le couloir qui menait au bureau de Frère Jean-François. Ils se tenaient prêts, depuis plus d'une heure, à rendre leur rapport peu glorieux sur les opérations de la journée. Pas un mot, pas un signe, seule l'atmosphère feutrée du couloir pour compagnie. Ils avaient pour habitude d'attendre dans cette curieuse antichambre, mais au vu des événements, cela durait et n'augurait rien de bon. Frère Daniel tapota sa montre en direction de Frère Claude, qui d'un coup d'œil lui rappela la caméra vidéo nichée dans un coin sombre de la longue pièce. Les deux hommes soupirèrent lorsque la porte s'ouvrit sur un prêtre maigre aux yeux gris fous. Le jeune homme les foudroya du regard, ils entrèrent. Frère Jean-

François visionnait les images de l'arrivée de Liam Liener chez « Flood ». Il en arrêta le déroulement sans regarder les deux hommes, restés debout derrière les sièges. Il se leva, la démarche assombrie de colère contenue.

– J'ai commis le péché d'impatience, aujourd'hui, commença-t-il. Véniel selon vous, mortel me concernant. À cause de votre passivité lors de cette filature, nous compromettons grandement les opérations ultérieures. Sans la plateforme logistique de Flood, où entreposerons-nous le matériel dont nous aurons besoin bientôt ?

Il se tenait immobile derrière les deux agents qui n'osaient pas tourner la tête.

– Messieurs ! Je vous le demande ! hurla-t-il.

Les deux anciens commandos se raidirent, dans l'attente d'une sanction qui ne viendrait pas.

– Ce dément de Porché, qu'a-t-il dit ? reprit-il sur le même ton. Lequel de vous deux l'a interrogé ?

Frère Claude prit la parole.

– Cet imbécile lui a fait le tour du propriétaire, lui racontant deux trois histoires. Rien de plus.

– Savez-vous quelles histoires il a racontées ? demanda Frère Jean-François, glacial.

– Oui, Monseigneur.

Frère Claude se redressa, présenta un front haut, un regard clair.

– Porché a parlé du bloc de granit et de la peinture phosphorescente, essentiellement.

Frère Jean-François pâlit davantage, une curieuse barre rouge apparut au-dessus de ses sourcils. Il se laissa tomber sur son siège.

– Pensez-vous aux conséquences d'un tel problème ? susurra-t-il.

– Oui, Monseigneur.

– Et quelles sont-elles ?

– Le capitaine Liener peut ainsi lier la société Flood et le rite.

– Et...

– Je ne sais pas, Monseigneur.

– Voilà pourquoi je déteste les gens de votre espèce ! s'emporta-t-il. Vous ne vivez que de courtes vues, dans les

problèmes présents, sans jamais vous soucier du déroulement des actes futurs.

Ses poings se crispèrent sur le bureau de bois clairs.

– Où est Porché ? demanda Frère Jean-François.

– Nous l’avons ramené avec nous, Monseigneur, répondit Frère Daniel.

Le regard de l’ecclésiastique s’éclaira un instant, il appuya sur le bouton de l’interphone :

– Quand ces deux messieurs seront sortis d’ici, amenez-moi donc Monsieur Porché.

– Oui, Monseigneur, acquiesça une voix nasillarde.

Frère Jean-François se tourna vers les deux hommes, un demi-sourire aux lèvres.

– Oui, messieurs, je vous ai félicité trop vite d’avoir pris ces magnifiques photos de notre ami Liam Liener.

Il ouvrit un tiroir, sortit une enveloppe kraft qui contenait une vingtaine de clichés. Il les étala sur la table.

– Soit, continua-t-il, ce n’est pas d’un art classique. Mais... dans le cas présent, je les considère comme parfaites. J’ai personnellement un faible pour celle-ci.

Il prit l’image où Liam, le visage déjà couvert de sperme, suçait un sexe, en masturbait un autre.

– Elle représente ce que je tiens absolument à montrer de notre ami.

Il tendit la photo.

– Vous savez ce que vous avez à faire, dit-il sèchement.

Frère Daniel s’en saisit.

– Oui, Monseigneur.

– Pour le reste, vous suivez la procédure d’extraction habituelle ; je ne veux pas de casse, ni de remous. Nous devons faire face à suffisamment de changement ces temps-ci.

– Bien, Monseigneur, confirma Frère Claude. Poursuivons-nous la filature de Liener, Monseigneur ?

Frère Jean-François réfléchit, se mordant les lèvres. Il hésita sur la meilleure cible à leur fournir.

– Hum, voyons. Non. Concentrez-vous sur la récupération du corps et sur notre campagne d’affichage. Ne nous détournons pas de notre objectif principal. Concernant Liener, confiez-en la surveillance à l’équipe deux. Leurs compétences suffiront largement.

Il réfléchissait toujours.

– Oui, bien mieux. Sans conteste.

– Bien, Monseigneur, conclut Frère Daniel.

Les deux hommes se retournèrent, sortirent par une autre porte que celle qu'ils avaient empruntée pour entrer. Le Frère Jean-François appuya à nouveau sur le bouton de l'interphone.

– Oui, Monseigneur ?

– La vidéo est-elle finalisée ?

– Oui, Monseigneur.

– Venez me la montrer.

– Bien, Monseigneur.

L'instant suivant, le jeune prêtre maigre entra, un compact disque à la main. Frère Jean-François se leva, lui libéra l'accès à l'ordinateur.

Le jeune homme inséra le disque et lança la vidéo : une jeune femme blonde assise sur une chaise en bois, ligotée et bâillonnée. La caméra tournait autour d'elle, son menton reposait sur sa poitrine, elle paraissait inconsciente. Une main gantée lui tira les cheveux en arrière, ses yeux s'ouvrirent, terrorisés. Ses cris étaient amoindris par le bâillon. La main gantée le lui ôta :

– Liam ! Liam ! Viens me chercher ! S'il te plaît ! hurlait-elle.

Fin du film.

– Oui, dit Frère Jean-François d'une voix suave. Beau travail, Frère Pascal, beau travail. Envoyez maintenant votre petite œuvre à notre ami Liener. Qu'il réagisse un peu.

Le jeune prêtre reprit le compact disque, sortit, sans un mot. Frère Jean-François se rassit, rassembla les photos de Liam, les rangea dans son tiroir. À travers la haute fenêtre, Frère Jean-François se perdit quelques instants dans la contemplation des arbres dans l'or du soir. Le téléphone grésilla.

– Son excellence, Monseigneur, annonça Frère Pascal.

– Passez-le-moi.

– Frère Jean-François.

– Excellence.

– Comment se passe la préparation de notre rassemblement ?

– Malgré quelques soucis de détails, nous respecterons le calendrier.

– Parfait, parfait. Et ce Liener, sera-t-il prêt lui aussi ?
– Oui, Excellence. Sans le moindre doute.
– Très bien. Oui, très bien. Bon courage, Frère Jean-François.

– Excellence.

Il avait raccroché. L’interphone vibra.

– Porché est là, Monseigneur.

– Faites-le entrer, ordonna Frère Jean-François d’une voix sans colère.

Quelques pas dans le couloir, la porte s’ouvrit sur la silhouette tassée et tordue de Ferdinand Porché.

– Monsieur Porché, dit Frère Jean-François.

– Monseigneur, répondit l’autre, craintif.

– Approchez-vous et asseyez-vous.

– Oui, Monseigneur.

Ferdinand s’assit, l’écclesiastique le regarda de longs instants.

– Vous nous causez bien du souci, Ferdinand, dit-il d’un ton paternaliste.

L’homme sursauta, sous l’effet d’un coup invisible. Frère Jean-François se leva, posa sa main droite sur l’épaule de l’homme et s’assit face à lui.

– Bon, racontez-moi la curieuse visite que vous avez reçue aujourd’hui, mon ami.

– Alors, Désiré, d’où vient cette voiture ? demanda Liam, refermant la porte du bureau.

– C’est un véhicule de location longue durée attribué à une entreprise de services en tout genre : voitures, appartement, maisons, avions. Bref, je les ai appelés. Je me suis fait passer pour un agent de la préfecture de police de Paris, signalant plusieurs infractions reconnues pour ce véhicule. Ils m’ont dit qu’ils contacteraient le client.

– Avez-vous le nom du conducteur en question ? demanda Liam.

– Non, Monsieur, avoua-t-il. Par contre, le plus intéressant se trouve sur leur site Internet. Ils annoncent une liste de référence, et devinez quoi ? Ils ne travaillent qu’avec des

organismes affiliés à l'Église : des archevêchés, des diocèses, des paroisses, j'en passe une liste longue comme tous les péchés du monde.

– Une société-écran ? questionna Kyrill.

– Je dirais oui, répondit Désiré. De cette façon, ils gèrent en toute opacité le patrimoine immobilier et mobilier. Sans compter les divers mouvements comptables pour transférer des fonds d'une instance à l'autre. Par contre, d'après le vocabulaire qu'ils utilisent, les employés de la société sonnent laïques. Engagés pour la cause soit, mais laïques quand même.

– Kyrill, du nouveau pour les deux gorilles de la voiture ? interrogea Liam.

– J'en ai retrouvé un, en photo sur le Net. Regardez comme il est beau avec son béret vert sur la tête, avec ses copains dans un sale coin de Cote d'Ivoire. C'est le chauffeur du tandem.

Il fit passer la photo imprimée.

– L'autre, je cherche toujours, ajouta-t-il.

– Hum, hum, un dur à cuire, dit Liam en redonnant le cliché. Autant dire que nous ne trouverons pas la trace de son identité.

– Il a encore dix minutes de ça, j'étais d'accord. Mais j'ai envoyé la photo à quelques bonnes connaissances et un de mes potes l'a reconnu : il s'appelle Steve Mood.

– Drôle de nom, lâcha Claire.

– Drôle d'oiseau aussi, sourit Kyrill. Ce qui est sûr, c'est qu'il est écossais. Après, des rumeurs, en clair nada. Il se présente vierge comme le Pape à la Légion étrangère fin quatre-vingt-huit. De retour d'Afghanistan à ce qu'on dit. Pendant dix ans, il se tient à carreau, mais en quatre-vingt-dix-neuf, il est arrêté pour trafic d'armes et de dope. Il écope de vingt mois dans les prisons de la Légion.

– Oh là ! s'exclama Désiré.

– Il en ressort gai comme un pinson. Il finit tranquillement son engagement et disparaît dans la nature, termina le Russe.

– Steve Mood... De quel genre d'humeur parle-t-on ? s'intéressa Désiré.

– Raciste, ultraviolent. En prison, il aurait tué deux noirs à mains nues. Mais je crois que c’est une légende, ajouta Kyrill en souriant. C’est tout ce que je sais.

– Et bien, l’Église recrute les plus gros bras avec les mains les plus sales, conclut Liam. Je renouvelle : sortez avec vos armes chargées. Ce genre de type vous casse les deux bras avant la première question. Méfiance, donc.

Liam regarda sa montre : elle marquait dix-huit heures vingt.

– Bon, reprit-il, je teste notre appel à témoin puis je pars interroger un employé de la société Cresta.

– Si tard ? s’étonna Kyrill.

– Oui, après le boulot, histoire de ne pas lui créer d’ennui.

Les trois s’échangèrent des regards complices, lourds de sous-entendus. Liam s’installa devant son ordinateur, tapa une requête sur le moteur de recherche Internet : recette de cake aux lardons. La page de résultats s’ouvrit, avec en troisième ligne la photo retouchée du corps presque vivant et un bandeau où Liam pouvait lire : « Connaissez-vous cet homme ? ».

– Parfait, félicita Liam. Combien de temps pouvez-vous maintenir notre piraterie avant que les administrateurs réseau interviennent ?

– Trois heures au plus, dit Claire. Quoi qu’il en soit, j’ai une autre porte d’entrée lorsqu’ils auront détruit celle-là. En tout, je pense créer une visibilité de quatre heures. Ensuite, je ne peux plus rien faire.

– C’est largement suffisant pour les affoler, dit Liam.

– C’est l’unique but de la manœuvre ? demanda Désiré.

– Non. S’il y avait des informations à récolter, ce serait une opération parfaite, répondit Liener. Kyrill, poursuivez le travail d’identification du deuxième homme et voyez où loge ce Steve Mood. Parfois les opérations banales réservent une pluie de surprise.

– Vous repassez au bureau, Chef ? demanda Kyrill.

– J’en sais rien. Appelez-moi dans une heure, je vous répondrai. À plus tard.

– À plus, Chef.

Liam quitta la pièce. Claire se remit au travail, détournant, des photos prises au labo, les arabesques sous les pieds du cadavre. Kyrill prit sa chaise, se planta devant le bureau de Désiré.

– Dis-moi petit frère, la rue dit quoi de tout ça ? lui demanda le Russe.

– La rue se tait. Personne ne sait rien : ni les Créoles, ni les Africains, ni les Maghrébins. Même les mafias italiennes, chinoises et japonaises ne comprennent pas ce qui se passe.

– Quel genre de signe : bon ou mauvais ? questionna Claire.

– Quand tous retiennent leurs souffles, il faut être prudent. Je vous conseille d’être très vigilants ce soir, cette nuit s’annonce mauvaise et méchante.

– Pour qui ?

– Pour nous, Kyrill. Nous sommes au cœur de la cible, en pleine lumière, totalement exposés. S’il reste une chose de vulnérable ce soir, c’est bien nous.

– Alors tu sais... dit Claire. Qui ?

– Nous sommes tous traqués par la même Bête.

– Restons ensemble cette nuit, nous nous défendrons mieux, proposa Kyrill.

– Pas question, déclara Désiré. Ils n’attendent que ça. L’instinct grégaire ne nous sauvera pas des griffes de l’ennemi.

– Que vas-tu faire ? l’interrogea Claire.

– J’irais voir Séraphin. Ce genre de nuit ne l’effraie pas, répondit Désiré.

Liam Liener suivait le flux automobile, plongé dans une étrange rêverie schizoïde : il lui tardait d’être en présence de cette femme à l’odeur suave, recouvrer dans ses parfums une virilité longtemps disparue et il redoutait la conclusion de cette enquête qu’il préjugait sinistre : « L’équipe sera dissoute ? Je ne le sais pas. L’un de nous sera tué ? Je le crois. Alors l’équipe sera dissoute. » Arrêté au feu tricolore d’un grand boulevard, Liam tâta la crosse de son arme, s’assura d’une réalité unique. Quelques coups de klaxon l’avertirent de reprendre sa route. Il démarra alors que son téléphone portable sonnait.

- Capitaine Liener ? demanda une voix familière.
- C'est moi, répondit-il.
- Un appel pour vous dans trois minutes, déclara la voix.
- Très bien.

Le correspondant raccrocha. Liam chercha une place où arrêter son véhicule. Il se rangea au coin d'une petite rue. Trois minutes s'écoulèrent, le téléphone sonna de nouveau.

- Bonjour, Liam.
- Bonjour, Paul.
- J'ai travaillé pour toi aujourd'hui. J'ai récolté des informations.
- De quel genre ?

– Inquiétantes, Liam. Très inquiétantes. Le Frère Jean-François dont tu m'as parlé s'appelle en fait Philippe Mullia. Il apparaît dans toutes les opérations sales que mène l'Église en Europe. On sait qu'il est mêlé aux meurtres de deux policiers italiens ainsi qu'à la disparition d'une brigade écossaise, très similaire à la tienne, soit dit en passant. Les preuves de tous ces actes existent, factuellement, mais elles disparaissent, volées ou détruites lors de missions nocturnes très brutales. Il est accompagné de deux anciens militaires.

– Nous en avons identifié un : Steve Mood, ancien de la Légion étrangère.

– Exact. L'autre est Français : Jean-Marc Borré, ancien hussard, spécialiste de l'infiltration derrière les lignes ennemies. La poitrine de ce type brille de toutes les décorations militaires possibles. Les deux sbires de Mullia ont trempé dans de sombres histoires de drogues et de meurtres. Ils n'ont peur de rien, et surtout pas de la police.

- Tu sais où les trouver ?
- Hélas, non. Depuis qu'ils sont au service de Mullia, ils se déguisent en courant d'air. Nous avons récupéré des photos rares où ils accompagnent Mullia. Nous les avons identifiés avec ces clichés.

- Récents les photos ?
- Oui, quelques semaines, tout au plus. Prises à Rome.
- Au Vatican, tu veux dire ?
- Je n'ai pas de preuve, mais c'est probable.
- Merde alors.

– Comme tu dis, Liam. Quoi qu’il en soit, ils sont particulièrement efficaces. Ils réussissent toutes les missions qui leur sont confiées et plongent dans la nuit cléricale, ayant bien soin de ne laisser aucune trace. Ta Brigade et toi courrez un danger de mort imminent. Je te conseille une protection sans faille.

– La vôtre par exemple ?

– Je n’en connais pas d’autres. Le reste ne suffira pas à stopper ces gens-là.

Liam réfléchissait.

– Non, je ne peux pas faire ça. Nous sommes l’unique appât digne de les rendre visibles. Nous avons aussi retrouvé les rapports très succincts sur l’Italie et l’Écosse : ils tuent des flics afin d’avoir les mains libres pour des opérations de sorcellerie de grande envergure. Si nous continuons de les gêner, ils prendront des risques supplémentaires. J’ai besoin des services de ton département pour les arrêter, pas pour nous protéger.

– Tout à ton honneur, Liam. Mais l’urgence est ailleurs. Tout l’Internet parle de votre coup de force sur les moteurs de recherche. Selon nos estimations, la photo que ton groupe a placée s’est déjà affichée vingt-cinq millions de fois en moins de deux heures. Combien de temps pensez-vous la maintenir en première page des résultats ?

– Encore deux heures selon notre spécialiste.

– La rumeur enfle. Les connexions s’accroissent. On peut penser que cent millions de personnes verront cette image, sans compter les diffusions pirates. Dans quel but as-tu organisé une telle opération publique ?

– Notre seul chef d’inculpation se résume au meurtre de ce type. Nous devons retrouver son identité afin de justifier notre accusation.

Paul rit ouvertement.

– Qu’est-ce qu’il y a de drôle ? demanda Liam, vexé.

– Un de nos agents m’a averti de votre manipulation. Nous effectuons en ce moment des recherches d’identifications à partir de votre photo. Elles ne sont pas closes, mais j’en connais déjà le résultat essentiel.

– Je t’écoute.

– L'homme que ton équipe garde au frais est mort depuis plus de dix ans.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

– C'est un leurre, Liam, la plus remarquable des fausses pistes. Un minuscule journal local écossais avait réussi, je ne sais pas comment, à se procurer une photo du cadavre à l'origine de l'enquête et de la disparition des trois policiers.

– C'est le même homme ?

– Exact.

– Comment ont-ils fait pour le récupérer ?

– L'histoire ne le dit pas.

– Ils n'oseraient pas.

– N'oseraient pas quoi ?

– Venir nous voler le corps à la Brigade. Le service de sécurité est très sérieux, déclaré dans tout Paris. Au moindre problème, les issues se bloquent. Non, ils ne pourront pas.

– J'aimerais partager ta confiance et ton optimisme. Mais ne laisse pas tes hommes en travers de leur route : ils les élimineront sans hésiter.

– Misère. Nous avons déjà perdu la partie alors ?

– Je n'en sais rien. J'ignore à quel jeu ils jouent. J'ai dépêché deux agents à la surveillance de « Frère » Mullia. Peut-être participera-t-il de quelques façons aux opérations en cours. Nous aurions quelques clichés supplémentaires à fournir au ministre.

– Tu l'as informé de tout ça ?

– Je le vois dans une demi-heure pour notre réunion quotidienne. J'aborderais le problème avec lui.

– Merci, Paul.

– Nous en reparlerons plus tard.

– Bonsoir, grand.

– Bonne nuit, petit. À demain.

Paul Liener raccrocha le premier. Liam se massa les yeux avec les paumes de mains, un sanglot avorta en soupir. « Merde, je n'ai pas abordé le problème de la disparition de Sophie. Tu pourrais pas te débrouiller tout seul, pour une fois, merdeux ? Si tu le dis... » Il démarra la voiture, la pendule intérieure indiquait dix-neuf heures quinze. Il fut tenté de plaquer le gyrophare sur le toit, mais s'abstint. « Si elle m'attend, alors que je suis en retard au premier rendez-vous... »

Tu n'es qu'une pomme, un imbécile romantique. Tais-toi ! Quand je la pénétrerai, dur comme de l'acier, tu constateras la vérité de mes intuitions. Tu me fais bien marrer ! ». Il s'inscrivit dans le flot continu de voitures, se dirigea sans se presser vers la place de la Bastille.

Depuis presque une heure, les téléphones de la Brigade ne cessaient pas de sonner. La plupart des appels émanaient de jeunes hackers curieux de connaître le procédé utilisé pour placer ainsi une photo en première page de toutes les requêtes possibles. Quelques farfelus prétendaient avoir croisé l'homme de la photo dans le métro, certains encore assuraient habiter le même immeuble et tant d'autres fantaisies. Rien de sérieux, rien de consistant. Désiré, Kyrill et Claire se relayaient au poste standard. La jeune femme répondit à un nouvel appel.

– Brigade de police, j'écoute ! décrocha-t-elle.

– Je sais à qui appartient ce corps.

Elle fronça les sourcils, enclencha le haut-parleur.

– Vous voulez dire que vous connaissez l'homme.

– J'ai dit : je sais à qui appartient ce corps.

– Quel est votre nom, Monsieur ?

– Mon nom ne vous sera d'aucune utilité, Madame. Je ne suis pas de ces mythomanes habitués à se manifester à la moindre occasion. Si vous n'êtes pas en mesure de le comprendre, alors je raccrocherais.

– Très bien. Puisque vous le savez, dites-moi à qui appartient ce corps.

Kyrill avait déclenché le traqueur sur son ordinateur afin de localiser l'appel : les possibilités défilèrent et s'effaçèrent de l'écran.

– Sachez que ce corps est la propriété d'une branche très particulière de l'Église catholique.

– Je ne comprends pas le sens que vous donnez au mot « propriété », Monsieur.

– Ne vous faites pas plus sotte que vous ne l'êtes, Madame. Cet homme est mort depuis longtemps, donc son corps ne lui appartient plus. Ceux qui le conservent le

maintiennent en parfait état, car il est pour eux un réceptacle, un catalyseur parfait pour d'incroyables expériences.

– Comment savez-vous tout ça, Monsieur ?

– Je suis un des leurs, Madame, retranché au plus profond des rites. Je vis par leurs esprits.

Kyrill grogna : aucun numéro de téléphone ne correspondait à l'appel.

– Économisez vos ressources, reprit-il. Vous ne pouvez pas me trouver. Aussi, je vous donne un conseil, Madame, à vous et aux autres clowns : déguerpissez au plus tôt, car nous ne craignons rien de votre force, ni de vos lois. Fuyez avant notre arrivée, nous n'épargnerons rien.

– Dans quel but appelez-vous, Monsieur ?

Il raccrocha. Claire se tourna vers Kyrill qui secoua la tête, dépité. Elle posa doucement le combiné.

– Ils veulent nous effrayer, déclara-t-elle.

– Ont-ils réussi ? demanda Désiré.

Kyrill lança l'enregistrement numérique de la conversation : « Fuyez avant notre arrivée, nous n'épargnerons rien. »

– Ce n'est pas un illuminé. Nous ferions bien de croire à sa mise en garde, conclut Claire.

L'horloge indiquait dix-neuf heures trente.

– Je suis d'avis de sécuriser les données de l'enquête, proposa Désiré. J'en fais une copie que j'emporte sur un disque dur et j'en cache un double sur l'Internet. Après ça, je rejoins Séraphin, il m'attend.

– Multiplions les sauvegardes, dit Kyrill. On partira, nous aussi, avec une copie numérique des dossiers.

Désiré acquiesça d'un mouvement de tête. Le Russe sortit de sa poche un Ipod qu'il connecta à son ordinateur. Désiré numérisa les quelques papiers relatifs à l'affaire. Ils transfèrent les images, les dossiers, sur leur disque dur respectif. Claire rangea les éléments physiques de l'enquête dans l'armoire forte du bureau. Elle effaça soigneusement le tableau de travail. Elle consulta sa boîte mail : aucun nouveau message. Le téléphone commença de sonner à nouveau.

– Décroche pas, conseilla Kyrill. Le type va se fatiguer.

– Il faut informer le Capitaine, dit Claire.

Elle composa le numéro.

- Bonsoir, Capitaine, je vous dérange ?
- Bonsoir, Claire. Non, non, je me rends à pied à mon rendez-vous. Je vous écoute.
- Deux choses, Monsieur. Nous avons reçu un appel très sérieux concernant l’identité du cadavre.
- Sérieux comment ?
- Remarquablement inquiétant, Monsieur.
- Qui disait quoi ?
- Que le cadavre en était un depuis longtemps. Plusieurs années à l’entendre.
- Merde, jura-t-il.
- Pardon, Monsieur ?
- Cette information m’a été donnée par une autre source très fiable, il y a un quart d’heure.
- Ah...
- Quelle est la deuxième chose ?
- Notre interlocuteur nous conseillait vivement de fuir, car ils n’auraient aucune pitié.
- Liam soupira.
- Bon, faites des copies de sauvegarde des documents.
- C’est en cours.
- Bien et envoyez-moi par mail le fichier de la conversation.
- Oui, Monsieur. Ensuite ?
- Ensuite ? Vous partez du bureau... Nous n’attendons plus d’appel après celui-ci. Il est inutile de rester là où l’ennemi nous attend.
- Mais Monsieur ! En nous avertissant, il nous provoque !
- Et nous ne répondrons pas, Lieutenant ! Nous ne sommes pas de taille à les affronter de cette façon-là. Ne tardez pas. Je vous appelle cette nuit.
- À plus tard, Capitaine.
- Il raccrocha.
- Alors ? demanda Kyrill.
- Partons au plus tôt. Il possédait déjà l’information de la date de mort du cadavre.
- Ah...

– Je lui envoie par mail le fichier de la communication téléphonique. On éteint tout, on verrouille et on part. Le capitaine nous appellera cette nuit.

Les deux hommes hochèrent la tête, débranchèrent disques durs et Ipod et éteignirent les ordinateurs. Claire coupa la lumière du bureau, Kyrill sortit le dernier et ferma la porte derrière lui.

Quand Liam arriva au Bastille avec quarante minutes de retard, la jeune femme brune buvait un jus de fruit en terrasse, fumant tranquillement une cigarette. « Les dieux me seraient-ils favorables ce soir ? »

Elle le vit, sourit, puis se ravisa, se rappelant la douce douleur de l'attente. Il s'assit, elle le gourmanda :

– Quel galant êtes-vous : faire patienter une dame lors d'un premier rendez-vous ?

– Je suis confus, dit-il penaud.

– Prouvez-le, jeune homme ! dit-elle en riant.

Une heure durant, ils partagèrent des sujets badins. Liam, convaincu d'avoir gâché la soirée, se préparait à essuyer un refus pour sa deuxième invitation à dîner. Un voile gris masqua ses yeux. La conversation, alors simple et joyeuse, s'épuisa lentement. Le silence planait au-dessus d'eux.

– Que se passe-t-il, Liam ? demanda-t-elle. Où est passé l'homme plein de culot et d'allant, un brin menteur qui m'a invité à boire un verre ce soir ?

Liam la dévisagea, peu habitué à une telle invite.

– Où êtes-vous donc ? reprit-elle.

Elle l'effleura des doigts, trouva ses yeux. D'un sourire, elle l'encouragea. Liam lui prit la main droite, y déposa un léger baiser.

– J'aimerais me faire pardonner mon inexcusable retard, avoua-t-il. Aussi, puis-je vous inviter à dîner ce soir, Madame ?

Elle lui sourit.

– Les hommes sont si prévisibles. Ne prenez pas cet air malheureux avec moi, jeune homme, j'y suis insensible, mentit-elle. Quant à un éventuel pardon, nous en reparlerons plus tard.

Elle se tut, reprit sa main, fouilla dans son sac, en sortit un téléphone portable. Elle regarda l'heure sur l'écran, composa un numéro.

— Bonsoir, Chérie, c'est maman.

Sa voix douce et chaude ravissait le cœur et les reins de Liam.

— Oui, passe-la-moi s'il te plaît, répondit-elle.

Elle jeta un regard appuyé à Liam qui lui rendit.

— Bonsoir, Sidonie, je pense rentrer plus tard que prévu.

Oui, vous la couchez et vous vous installez. Pour la nuit si besoin est. Parfait. Repassez-la-moi, s'il vous plaît.

La femme reposa sa main sur celle de Liam.

— Oui, ma chérie. Moi aussi, je t'aime. Bonne nuit. À demain.

Elle raccrocha et sourit :

— Où m'emmenez-vous dîner, jeune homme ?

Ils se regardèrent longuement et se levèrent.

Alors que Liam garait sa voiture dans une petite rue du centre de Paris, la femme lui demanda :

— Et votre pauvre mère, souffrant de rhumatismes, comment va-t-elle ?

Les yeux de Liam s'agrandirent, elle pouffa.

— Vous mentez piteusement, Liam, dit-elle. Un enfant de cinq ans ne vous croirait pas.

— Vous n'êtes pas charitable, Mahel, vous vous moquez de mes maigres talents.

Elle rit ouvertement. Il se pencha vers elle : elle sentait la menthe fraîche, le tabac et la douce chaleur du désir. Elle lui présenta son cou qu'il embrassa doucement. Il la sentit frissonner. Liam mordilla la chair tendre, elle pencha la tête en arrière, se déroba. Elle ouvrit la portière, sortit de la voiture.

— Venez manger, lui dit-elle. Pour le reste, nous verrons.

Le restaurant comptait six tables. Liam et Mahel s'assirent à la dernière disponible. L'ambiance discrète les enveloppa.

Elle n'ouvrit pas la carte que lui proposait le garçon, demandant à Liam de choisir pour deux. Le serveur parti, elle demanda :

— Que venez-vous faire dans mon entreprise ?

La franchise de la question dérouta Liam un instant.

– C'est votre entreprise ? demanda-t-il.

– Oui. J'en suis la propriétaire depuis sept ans maintenant.

– Mais alors, qui est l'homme que j'ai vu sortir... ?

Elle sourit.

– C'est mon comptable. Le mari de ma sœur qui, de temps en temps, joue le rôle du dirigeant avec les clients les plus misogynes.

– Ah bon...

– Ça vous étonne ? Les hommes craignent de négocier avec les femmes. La peur de l'infériorité sans doute.

Elle hocha la tête.

– Leur infériorité, appuya-t-elle en souriant.

Elle garda le silence, proposa à Liam de reprendre la parole, mais il se taisait.

– Que faisiez-vous chez moi, Liam ?

La question répétée, la voix s'adoucissait. « Lance-toi, mon gars ! »

– Je voulais acheter les produits que vous importez.

– Pour votre vieille mère arthritique ?

– Non, pour moi.

– Qu'allez-vous en faire ?

Le serveur apporta le vin, présenta l'étiquette, déboucha la bouteille, le fit goûter à Liam.

– Parfait, merci.

Les deux verres furent emplis d'un liquide rouge transparent. Ils en burent une gorgée.

– Mes produits vous ont-ils donné satisfaction ? demanda Mahel.

– Oui, pleinement, répondit Liam sans hésiter.

– Tant mieux, Monsieur Liener. À moins que vous ne préféreriez, Commissaire Liener ?

Les mâchoires de Liam se crispèrent. Mahel rosit ses lèvres de vin.

– Le grade de commissaire a disparu depuis des années, lâcha Liam, le visage fermé.

– Ah ? Je ne suis plus au fait des grades policiers... Quel est le vôtre Liam ?

Elle restait spontanée et sereine. Liam bouillonnait. « Tu n'es qu'un débutant de seconde zone. Aussi discret qu'un coup de clairon au lever du jour. Merde et merde ! ».

– Je suis Capitaine.

– Alors, Capitaine Liener, pour quelles raisons avez-vous acheté cette huile et cette argile ?

« Ça ne fonctionne pas du tout comme prévu. Je devais lui poser des questions discrètes sur ses clients et me voilà acculé à répondre de mes actes. Cette fille serait-elle plus forte que moi ? » Il rit intérieurement.

– Qu'y a-t-il de drôle ? lui demanda-t-elle.

– La tournure que prend notre conversation. J'avais naïvement prévu de vous interroger et voilà que je ne peux pas me dépêtrer de votre première question. Je trouve ça drôle, à défaut d'être joyeux et valorisant.

Elle sourit, de nouveau.

– Vous aviez besoin de mes produits dans le cadre d'une enquête, affirma-t-elle.

– Absolument.

– Dans ce cas, je ne vous embête plus, Monsieur le policier. Questionnez-moi, je collaborerais dans la limite de la confidentialité commerciale.

Liam, gêné, n'osait pas.

– Vous m'intimidez, Madame.

– Vous apportiez la preuve du contraire, tout à l'heure, en m'embrassant dans la voiture, répliqua-t-elle. Votre orgueil d'homme et de policier s'irrite bien vite. Que voulez-vous savoir, Capitaine ?

Le serveur apporta le foie gras poêlé sur toast.

– Bon appétit, Madame, bon appétit, Monsieur.

Il s'éloigna.

– Mangez, Mahel, conseilla Liam. Chaud, c'est délicieux.

Ils mangèrent lentement, se regardèrent, se savourèrent.

Liam leur resservit du vin.

– Vous aviez raison, dit-elle.

Elle prit sa main, légère caresse, une question presque distante. Il soupira.

– Dans le cadre d'une enquête, j'ai découvert deux produits dont j'ignorais l'origine : une huile et de l'argile. Selon

nos experts, l'huile venait d'Égypte et l'argile semblait tirée du limon du Nil.

Elle rapprocha sa chaise de la table, se penchait vers lui pour mieux saisir le sens de chaque mot.

– Nous avons rapidement trouvé le fabricant égyptien de ces deux produits, reprit Liam, et de là nous sommes remontés jusqu'à Cresta pour l'importation.

Les yeux de Mahel luisaient de fixité.

– D'accord, dit-elle d'une voix détachée. Que voulez-vous savoir ?

– Et bien...

La voix de Liam se brisa lorsqu'elle délia ses doigts des siens. Il éprouva une nouvelle solitude, éphémère et fragile.

– J'aimerais savoir s'il existe en France d'autres importateurs que vous pour ces produits ?

Mahel se redressa, prit une posture toute professionnelle.

– Pour l'Europe, nous sommes les seuls à vendre cette huile et cette argile, selon une exclusivité continentale. Ainsi en Afrique, vous trouverez un autre revendeur, en Asie et pour les deux Amériques également. Notre marché se compose de clients peu nombreux, mais très fidèles.

« Quelle espèce de rustre suis-je donc pour qu'elle me fuie ainsi ? » Le poivre du foie gras et le vin réchauffaient le corps de Liam. Il pensa ôter sa veste, en signe de détente un peu tardif, mais le poids de son arme sur ses cotes l'en dissuada.

– Justement, j'ai tout lieu de croire que vous avez dans votre clientèle une grande institution européenne, annonça Liam.

– De qui parlez-vous ? demanda-t-elle, agacée.

Le serveur réapparut, apportant le plat principal, repoussant les explications de Liam. Il déposa devant eux un sauté de veau aux légumes frais.

– Bon appétit, Madame, bon appé...

– Merci, le coupa Liam.

Il disparut.

– Même conseil que pour l'entrée, ajouta-t-il.

Ils mangèrent et burent sans se presser, évitèrent soigneusement le regard de l'autre. Liam attendit que Mahel finît son plat.

– Je parle de l'Église catholique, Mahel. Est-ce l'un de vos clients ?

Le visage distant de la femme vira du froid au dur.

– Vous me posez là une question indélicate, Capitaine Liener. Les fichiers clients des entreprises représentent leur richesse, leur patrimoine. Vous me demandez d'être indiscreète, c'est bien ça ?

– Je vous le demande, Madame. Les enjeux dépassent le simple clientélisme.

– Je l'espère, Capitaine.

Son visage se referma : elle calculait les risques et le bénéfice qu'elle pourrait tirer de cette affaire.

– Tout cela pourrait-il prendre une tournure officielle ? questionna-t-elle sans le regarder.

– On ne peut plus officielle, dès demain neuf heures, répondit-il sereinement.

– Qu'ai-je donc à gagner dans l'affaire ?

– La discrétion, Madame.

Mahel figea la conversation de longs instants. Elle demanda :

– Doit-on avoir confiance en vous, Monsieur Liener ?

– Je me pose cette question tous les jours.

Elle le fixa enfin, sans ciller.

– Je ne suis pas volage, Liam. Ne jouez pas avec moi.

– Non, Madame. Je ne me le permettrais pas.

Elle tourna la tête à nouveau :

– Oui, l'Église catholique est un de mes clients les plus importants, souffla-t-elle. Ne m'en demandez pas plus.

– Je n'ai besoin que de votre parole.

Elle le foudroya du regard.

– Avez-vous obtenu de moi ce que vous vouliez, Capitaine ? l'interpella-t-elle d'une voix tremblante.

Elle se leva, enfila sa veste légère.

– Tout ça n'est plus mon problème, reprit-elle, la soirée se finit ici.

– Mahel, laissez-moi vous raccompagner, murmura-t-il.

Debout, il la retint par le bras. Leurs yeux ne se croisèrent pas.

– Pas question, Capitaine, je prendrai un taxi, dit-elle, sans lever la voix.

– Mahel, s'il vous plaît, insista-t-il tout bas.

– Vous êtes un enfant arriviste, Liam. Lâchez mon bras.

Tous les clients du restaurant les observaient se disputer à mots feutrés. Liam s'en aperçut, repoussa sa chaise et accompagna Mahel jusqu'à la porte, sans la lâcher.

– Ne soyez pas trop dure avec moi, Madame. La vie de mes hommes est en danger et j'ai besoin de votre témoignage.

Elle se retourna, s'approcha de lui à l'embrasser.

– Ne dramatisez pas, Capitaine. C'est une excuse que je déteste.

Elle dégagea son bras et sortit sur le trottoir, cherchant un taxi des yeux. Liam régla précipitamment la note du restaurant, jaillit dans la rue. Mahel ouvrait déjà la portière d'un taxi à cinquante mètres de là. Il courut la rejoindre, elle le regarda se rapprocher, se figea, la main sur la poignée.

– Rentrez avec moi, s'il vous plaît.

La volonté de Mahel faiblissait au-devant des assauts répétés de Liam.

– Que craignez-vous ? lui demanda-t-il.

– Alors, elle monte la dame ou pas ? interrogea le chauffeur de taxi.

– Elle ne monte pas, répondit Liam.

Il l'attira vers lui et claqua la portière. Un « Connard ! » fusa de la vitre ouverte du conducteur. La voiture disparut au carrefour. Elle tremblait dans ses bras.

– Que craignez-vous ? répéta-t-il.

Il l'enlaça, elle tendit son visage vers lui, présenta ses lèvres qu'il embrassa délicatement. La bouche de Mahel vivait sous ses baisers, animée et brûlante. Leurs langues se touchèrent timides puis ensorcelées. Debout sur la chaussée, ils restaient soudés amoureuxment.

– Eh, dis-moi, elle embrasse bien ? cria une voix.

Un groupe d'hommes marchaient sur la chaussée dans leur direction.

– Allez, réponds mon vieux, c'est pour un sondage ! reprit la même voix.

Ils étaient ivres, marchaient chaloupés sur toute la largeur de la rue en sens unique. Une voiture arriva derrière eux, fit des appels de phares.

– Dégage, connard, la rue est à nous ce soir, dit l'un.

– Ferme ta gueule de conducteur, cria l’autre.

Un coup de klaxon, ils s’écartèrent vaguement pour que l’automobile passât entre eux et lui bourrèrent les portières de coups de pieds. Le conducteur ne demanda pas son reste, dépassa rapidement Liam et Mahel. Le groupe d’hommes se tenait à deux mètres du couple.

– Est-ce que t’es du genre à partager, mon gars ? demanda une silhouette corpulente.

Deux lames brillèrent dans l’orange des réverbères.

– Pas de ça les gars, je suis flic, annonça Liam calmement.

Il sortit son insigne.

– Nous les flics, on les emmerde, pas vrai ?

– Plus que ça, répondit une voix du groupe.

– Et ça, tu l’emmerdes aussi ? lança Liam, dégainant son arme.

– Tu devrais faire attention, petit flic, répondit la silhouette menaçante. On ne sort pas un jouet pareil sans avoir les couilles de s’en servir.

Les voix résonnaient beaucoup moins avinées, brutalement.

– Derrière moi, chuchota Liam à Mahel.

– Toi et ta salope, vous allez passer un sale quart d’heure.

Liam releva le cran de sûreté, fit monter une balle dans le canon.

– Oh là, quel gros dur ! Presque prêt à nous tirer dessus.

Une des formes sombres se jeta sur eux. Liam se désaxa, frappa d’un coup de crosse derrière l’oreille. L’homme s’agenouilla, sonné. Liener lui décocha un méchant coup de pied au visage, l’homme s’effondra.

– Allez, venez mes petites cailles, maintenant je distribue du plomb, aboya Liam. À qui le tour ?

Il les mit en joue, son index jouant sur la queue de détente. Dans son dos, Mahel pleurait doucement. Le groupe les encerclait et tournait autour d’eux.

– Oh, bien sûr qu’on va passer un sale quart d’heure, mais tu peux me croire, je vais laisser de la viande froide sur le bitume, crâna Liam. Qui a le cran de goûter à du neuf millimètres bien brûlant ?

Une sirène résonna dans la rue, le bleuté d'un gyrophare balaya les visages des assaillants : des yeux endurcis, des bouches féroces. Pas la moindre trace de griserie, ni de hasard. « Ce sont des professionnels venus nous laisser pour morts ! » Les phares apparurent, ils s'éparpillèrent, emportant avec eux l'homme inconscient. La voiture de police freina à hauteur du couple, trois jeunes lieutenants en jaillirent. Liam posa son arme à terre, leva haut les mains et fit briller son insigne dans la nuit. Deux policiers coururent derrière les ombres des hommes, le dernier vint à la rencontre de Liener.

– Des problèmes ? demanda-t-il.

– Plus maintenant, lieutenant. Je suis le Capitaine Liener.

Liam présenta son insigne. Le jeune homme le salua, ramassa l'arme de Liam et lui rendit.

– Capitaine. Que s'est-il passé ?

– Nous avons été malmenés par un groupe d'hommes.

– Combien étaient-ils ?

– Peut-être huit.

Muette et frissonnante, Mahel se serrait contre Liam.

– Ça va, Madame ? s'inquiéta le jeune officier.

– Merci, lieutenant, ça ira, répondit Liener.

– Pourriez-vous les reconnaître, Capitaine ?

– Non, lieutenant. J'étais ébloui par les lampadaires.

– Souhaitez-vous porter plainte contre ces individus, Capitaine ?

– Non, c'est inutile d'encombrer le système de ce genre d'incidents, lieutenant. À moins que vos collègues ne les ramènent.

Le propriétaire du restaurant regardait la scène sur le pas de sa porte. Le policier l'aperçut.

– Cet homme nous a prévenus d'un début de rixe devant son restaurant. Par chance, nous étions à proximité.

– Encore merci lieutenant.

Le jeune policier sourit et retourna à sa voiture faire un court rapport à la radio. Les deux autres officiers revinrent sur le lieu de l'altercation, essoufflés et bredouilles.

– Huit hommes environ, oui. Le capitaine Liener. Non, pas d'interpellation pour l'instant. Ok, on continue la ronde.

Il passa la tête à l'extérieur.

– Bonne nuit, Capitaine.

Liam lui fit un signe de la main. Mahel et lui se dirigèrent vers le restaurant. Le patron les attendait :

– C’était moins une, sourit-il. Encore heureux que j’aime regarder les querelles d’amoureux...

Liam et la jeune femme sourirent piteusement. L’homme leur ouvrit la porte :

– Venez, je vous offre un remontant.

Ils entrèrent, se tenant par la main.

La nuit avançait, douce et indifférente. Le couple marchait calmement vers la voiture de Liam. À intervalles réguliers, il observait les formes proches et lointaines. La rue dormait sans bruit ni menace. Ils montèrent dans le véhicule, Liam démarra sans tarder. Mahel avait perdu toute assurance, assise trop droite sur le siège passager.

– Je n’imaginais pas une soirée de ce genre, soupira Liam.

Il la regardait, arrêté au rouge d’un feu tricolore. Elle restait muette, les yeux vides de présence. Liam lui demanda :

– Où habitez-vous, Mahel ?

Elle sursauta, l’observa pleine d’effroi, le redécouvrant prêt d’elle. Les souvenirs de la soirée reprirent vie. Ses yeux noirs gonflèrent et brillèrent de peur, ne se détournèrent pas de Liam.

– Vous êtes choquée, expliqua-t-il. Rien de grave, mais vous devez en parler avec un professionnel au plus tôt.

Elle ne répondit pas, il se tut. Il jeta un coup d’œil dans le rétroviseur intérieur.

– Nous sommes suivis, Capitaine ? murmura-t-elle.

– Non, bien sûr que non, répondit-il faussement enjoué.

– Alors, pourquoi conduisez-vous les yeux rivés aux rétroviseurs ? demanda-t-elle, à bout de nerfs.

Liam sourit dans un soupir.

– Je ne sais pas. Une habitude.

– De flic.

– Pardon ?

– Une vieille habitude de flic. J’ai compris à cause de ce regard, fouilleur et en mouvement permanent. Seuls les flics vous observent comme ça : à vous glacer l’intérieur malgré la foule.

Liam sourit.

– Vous êtes une psychologue remarquable, ou alors vous avez très bien connu un collègue.

Il chercha sa main qu'elle lui refusa. Les sourcils de l'homme se froncèrent, elle tourna la tête.

– J'habite dans le dix-septième arrondissement, près du pont Cardinet.

Liam remit en route, sans engager la conversation ni poser davantage de questions. Ils traversèrent Paris, empruntèrent le boulevard Barbès jusqu'à Pigalle, bloqués par une camionnette de Police. Des aspirants zélés embarquaient de vieux travelos fatigués. Le plus costaud, une immense blonde platine, jouait des épaules, plus par défi que par insubordination. Le plus jeune policier se fit bousculer et en réponse décida de menotter le travesti qui le toisait.

– C'est comme ça que tu les aimes, pas vrai ?

Il lui présenta un vieux derrière usé de coups de reins mal donnés, de marches dans les vents d'hiver. Le policier le matraqua sans conviction.

– Je préférerais ta bite en uniforme plutôt que ton jouet préféré.

Tous rirent, policiers et prostitués. Le jeune aspirant rougit et claqua la porte du fourgon. Le gyrophare projeta un regard bleu sur la nuit, ils démarrèrent. Liam les suivit quelques mètres, puis bifurqua. Mahel n'en finissait pas de contempler la scène. Elle revint à la route, le visage douloureux. Liam roulait.

– Il était déjà aux mœurs quand je l'ai rencontré chez une amie. Jeune et beau, il dégageait un charme animal comparé aux petits étudiants fades que je fréquentais. Nous nous sommes revus en secret, pendant des mois. Il me fascinait. Lorsqu'il m'a demandé de l'épouser, j'étais surprise. Je ne comprenais pas vraiment de quoi il s'agissait, mais j'ai accepté. Il ne supportait plus l'ambiance à la Mondaine, alors il a demandé sa mutation à la brigade des Jeux. Service étrange, toujours dans le flou, trop de travail nocturne, trop près de ceux qu'il surveillait. Il s'est perdu, sans rien montrer, une descente sans lendemain avec un cimetière au fond. J'étais enceinte, mais la nuit me l'avait déjà volé. Ce n'était qu'une question de temps.

Je l'ai compris trop tard, comme toujours. Le matin où il n'est pas rentré...

Les larmes coulaient sur ses joues, sa langue les lapait sans honte.

— ...la petite venait de faire sa première nuit. Elle avait quatre mois. Je me suis réveillée, étonnée et reposée. Il était sept heures et ma fille babillait. J'étais seule et soulagée. Soulagée de savoir que je n'aurais plus à craindre le pire dans le silence, ni à compter les voitures qui passaient dans la nuit. Soulagée d'être libérée de cette douleur clouée au cœur : la peur avait quitté ma maison. Il ne me restait plus qu'à pleurer mon mari et le père de ma fille. Je croyais avoir brisé cette malédiction, pauvre sotte. Voilà que tu débarques dans mon bureau avec ces mêmes yeux durs et fous, cette force qui fait vibrer l'air autour de toi. Et moi...

Liam conduisait lentement, arrivait près du pont Cardinet désert et parfait.

— ... moi, je croyais toujours être cette fille de vingt ans, des rêves plein le ventre et qui n'avait peur de rien. Mais ce temps est fini, la jeunesse m'a quitté. Tu dois me laisser. Je ne veux pas que la nuit me prenne un autre homme. Et je le vois, Liam, je sais le reconnaître maintenant, caché dans l'ombre. Tu es de la même espèce de prétentieux qui croit pouvoir tordre le destin sans jamais prendre de coup. Réveille-toi, tu ne vis pas, tu chasses la noirceur, tu t'en régales, tu t'en saoules jusqu'à l'aurore, chaque nuit.

Liam parqua la voiture près d'un bistrot. Elle plongeait ses yeux rougis dans ceux de l'homme.

— Tu n'es qu'un fou. Seuls les fous enquêtent sur l'Église catholique et s'étonnent d'être attaqués par une bande sortie de nulle part. Ne me mêle pas à tout ça, Liam, pas davantage. Tu ignores tout de leurs méthodes. Si jamais un de leurs gros bras m'a reconnue, mon entreprise fermera dans un mois.

Liam restait muet. Elle sortit de la voiture, marcha sans se retourner. Elle composa un code devant une porte cochère qui s'effaça. La rue résonnait de ses pas, de son angoisse surgie d'un rêve tordu et passé. Liam démarra la voiture. « Et bien, mon garçon, un premier rendez-vous comme celui-là ne s'oublie pas. Pour le reste, il est presque minuit, tu devrais rentrer dormir un peu. » Il roula sur les boulevards extérieurs,

croisa des groupes d'hommes prêts à toutes les délices, à toutes les douleurs. Rien ne le tentait moins qu'une baise homosexuelle ce soir-là. Il regagna son appartement vide de Sophie. Il ouvrit la fenêtre du salon, fuma une cigarette. Le premier quartier de lune pointait timidement dans le ciel orange et noir de Paris.

Il prit une douche pour se délasser. Il constata une érection au souvenir du baiser échangé avec Mahel. Il se masturba afin d'assurer la réalité de sa rigidité retrouvée. Il n'avait pas le courage de jouir, mais son humeur avait gagné quelques degrés dans la joie. Il enfila un peignoir, sortit fumer une nouvelle cigarette. Il saisit son portable, composa le numéro de Kyrill. Le Russe décrocha instantanément.

– Bonsoir, Patron.

– Bonsoir, Kyrill. Vous avez eu des problèmes ce soir ?

– Quel genre, Patron ?

Liam jeta sa cigarette dans le vide, rentra dans le salon et lui raconta rapidement le début de bagarre qu'il avait essuyé.

– Eh ben, souffla le Russe. Vous en pensez quoi ?

– Je ne crois pas au hasard.

– Moi non plus, Chef. Une chance que le restaurateur appelle la police.

– Vous avez des nouvelles des autres ? demanda Liam.

– Oui, Monsieur.

Le lieutenant russe n'alla pas plus loin.

– Je vous écoute, le relança Liam.

– Claire est avec moi et Désiré passe la nuit avec son oncle Séraphin.

– Ah ? Vous connaissez ce Séraphin, Kyrill ?

– Ouai, Monsieur. C'est la seule famille de Désiré à Paris.

– Ah oui, c'est ça.

Un chuchotement résonna dans le combiné.

– Claire dit qu'elle a envoyé par mail le fichier audio de la conversation, répéta Kyrill.

– Je m'en souviens. Je l'écouterai demain matin avant mon rendez-vous.

– Vous voulez que je vienne avec vous, Monsieur ?

– Non, ce n'est pas nécessaire. Vous risqueriez d'impressionner le témoin.

– Non, Monsieur, j’y crois pas.

Un silence entendu pesa sur la conversation.

– Le reste de l’équipe n’est pas d’accord, Capitaine, reprit le Russe.

– Nous en avons déjà parlé, lieutenant.

– C’est vrai.

– Bonne nuit, lieutenant, conclut Liener.

– Bonne nuit, Capitaine.

Liam raccrocha le premier. Il composa le numéro de Désiré. « Vous êtes bien sur le téléphone de Désiré Duclos. Laissez-moi un message ! » Le bip d’usage.

– Bonsoir, Désiré, Liener à l’appareil. Rappelez-moi demain, enfin tout à l’heure, vers quatre heures. À plus tard.

Liam posa son téléphone éteint sur la table et plongea le salon dans le noir. Il s’allongea sur son canapé, s’endormit en quelques secondes. Ces quelques heures de repos furent vides de rêve, simplement habitées par des formes couleur de brume, qui l’enveloppaient et se déchiraient sans cesse.

– Pourquoi tu ne lui as pas dit que Désiré ne répondait pas ? demanda Claire, pelotonnée dans les bras de Kyrill.

– Parce que Désiré me l’a demandé.

– Il t’a demandé quoi ?

– De ne rien dire au capitaine.

Elle se redressa, le simple drap glissa sur sa peau nue.

– Je n’en reviens pas. Quand t’a-t-il dit ça ?

– Cet après-midi.

– Ce n’est pas possible, j’étais toujours avec lui...

– Laisse tomber.

– Bien sûr que non ! Tu connais les raisons qui le poussent à...

– Oui, je sais.

Elle se leva, marcha dans la chambre spartiate du Russe.

– Ce n’est pas juste, Kyrill. Nous devons l’aider.

– Tu ne comprends pas, petite sœur. Il a fait d’autres choix.

– Celui de perdre la vie ?

– De la rendre sacrée. C’est ce qu’il m’a dit.

Elle s'assit sur le bord du lit, lui tournant le dos.

– Tu es trop Russe, dit-elle en détachant les mots.

Il hochâ la tête, lui passa sa main immense dans le dos.

– Je sais. Désiré est trop noir, toi trop femme et le capitaine trop inconscient, dit-il en souriant. C'est ça, la bonne nouvelle. On est tous fous et comme ça, on a une chance de s'en sortir vivants.

– Même Désiré ?

Elle soupira, s'allongea près du corps de son amant. Le Russe s'assura de la présence de son Taurus Raging Bull sous le lit, éteignit la seule lampe de la pièce. Ses yeux fixèrent la nuit sans attendre l'aurore.

Deuxième mouvement :



Avant la nuit

La nuit brûlait de ses propres feux, froids et verdâtres. Rien ne se consumait, mais les forces faiblissaient à s'en désespérer. Lorsque Liam s'éveilla, l'esprit et le corps légers, l'horloge du salon indiquait quatre heures. Il se leva sans bruit, rajusta son peignoir, prépara du café pour deux grandes tasses. Il revint au salon s'étirer, constater la vieillesse de la nuit par la fenêtre : la température était enfin fraîche. Bientôt la lumière reviendrait, la chaleur sur ses talons et toutes deux écraseraient les couleurs jusqu'au soir. Dans le paysage nocturne parisien, Liam ne comptait qu'une dizaine de fenêtres éclairées. Il ressentait la solitude en bienfait, une compagne nécessaire à son travail. L'eau ne s'écoulait plus dans la cafetière. Il alluma l'ordinateur et se dirigea vers la cuisine. Il se servit une grande tasse de café noir fort et fumant, revint au salon et s'assit devant son écran. Il se connecta à l'Internet, consulta ses courriels. Il ouvrit le mail de Claire, téléchargea le fichier audio joint. Il l'écouta sur les mauvaises enceintes de sa machine :

– « Brigade de Police, j'écoute, dit la voix de Claire.

– Je sais à qui appartient ce corps. »

Liam sursauta au son de cette première phrase.

– « Vous voulez dire que vous connaissez l'homme, reprit la voix de Claire.

– J'ai dit : je sais à qui appartient ce corps. »

– Je connais cette voix, jura Liam, en arrêtant la lecture du fichier. Je t'ai déjà entendu, mon pote, je suis sûr de ça.

Il se leva, fouilla quelques tiroirs, souleva des magazines.

– Où j'ai mis ce truc ? ragea-t-il.

Il plongea la main entre les coussins du canapé, en sortit les fils d'un casque de baladeur.

– C'est pas trop tôt.

Il le connecta à l'ordinateur, augmenta le volume, reprit l'enregistrement, les écouteurs sur les oreilles.

– « Puis-je connaître votre nom, Monsieur ? » demanda la voix de Claire

La qualité du son permettait maintenant à Liam de distinguer les respirations des deux interlocuteurs.

– « Mon nom ne vous sera d’aucune utilité, Madame. Je ne suis pas un de ces mythomanes habitués à se manifester à la moindre occasion. Si vous n’êtes pas en mesure de comprendre cela, alors ... »

Liam coupa le défilement, le contour de ses yeux se plissait dans l’effort de mémoire. Il remit en marche.

– « alors je raccrocherais. »

– Oh..., je sais qui tu es, murmura Liam. Comment oses-tu nous menacer sans truquer ta voix ? Tu sais très bien que nous enregistrons les appels. Tu n’as peur de rien, « Frère Jean-François » ?

Il écouta la fin de la conversation pour lever tous les doutes. Il but une gorgée de café, mais une nausée vague lui fit recracher. « Nous ne valons rien pour cet homme. Les lois n’existent pas dans ses projets. Il se positionne au sommet de la hiérarchie humaine, prêt à tuer sans remords les justiciers absurdes que nous sommes. Peut-être nous a-t-il déjà assassinés sans que nous n’en sachions rien. Peut-être sommes-nous recouverts d’un drap blanc dans une morgue parisienne et que tout tremble sous le mirage d’une chimie paniquée des derniers instants.»

Il se releva, la tête retenue par le fil des écouteurs. Il se libéra, saisit son téléphone et composa le numéro de Désiré. Le répondeur décrocha une nouvelle fois. « Ça ne me plaît pas ! » Il raccrocha, composa le numéro de Kyrill.

– Bonjour, Patron.

– Kyrill, je sais qui vous a appelé hier soir. Je viens d’écouter le fichier, il n’y a aucun doute.

– Qui c’est ? demanda le Russe.

– Le même dément d’ecclésiastique venu réclamer le corps hier matin.

– Vous êtes sûr, Patron ?

– Je viens de vous le dire, lieutenant, pas de doute.

– Ces types n’ont pas peur de nous, conclut Kyrill. Ils nous provoquent, nous menacent, tout ça dans la même journée, et nous, on les regarde disparaître.

– Ils ne se contenteront pas de ce genre d’action. Nous devons tout envisager maintenant.

– Jusqu’où, Patron ?

– Désiré ne répond pas sur son portable, annonça Liam.

– Je sais, Capitaine.
– Depuis quand le savez-vous ? questionna sèchement Liener.

– Hier soir.
– Mais..., putain Kyrill ! s'exclama Liam. Pourquoi n'avoir rien dit ?

– Parce que j'ai donné ma parole à Désiré.
– Mais vous êtes incroyable, Monsieur Kolenko, à la limite de l'insubordination. Vous en êtes conscient, j'espère.

– Oui, Monsieur.

– Où est-il maintenant ?

– Chez Séraphin.

– Que fait-il là-bas ? s'inquiéta Liam.

– Il n'y fait plus rien, dit Kyrill lentement.

Liener garda le silence, une douleur frappa son dos, l'empêcha de respirer.

– Chef, vous êtes là ? interrogea le Russe. Capitaine ?

Liam ferma les yeux, expira lentement.

– Je vous écoute, lieutenant, dit-il froidement.

– Désiré m'a demandé de ne rien dire avant ce matin. Selon lui, c'était le meilleur plan pour résoudre cette affaire.

– Voilà l'idée la plus stupide que j'ai jamais entendue. Si elle n'était pas l'œuvre de Désiré, je jurerais m'entendre.

La voix de Liam se déchirait, réduite en lambeaux.

– Qu'est-ce que ce « Séraphin » vient faire dans cette histoire ? questionna Liam.

– Désiré en avait besoin pour la suite, lâcha Kyrill.

– Mais quelle suite ? De quelle suite il parlait ?

– Je ne sais pas, Chef. De l'enquête, peut-être.

– Il n'y a plus d'enquête, lieutenant, car il n'y a plus de brigade. Nous formions cette unité à quatre. Si l'un de nous meurt alors la brigade disparaît. Je présenterais ce matin ma démission au colonel, ainsi que la demande expresse de dissolution de notre équipe.

– Monsieur, vous choisissez le pire. Si jamais vous abandonnez maintenant, nous serons morts la semaine prochaine. En civil, ils nous tueront sans problème. Réfléchissez, Monsieur.

– Je ne vous demande pas de quitter la police, mais l’activité de cette brigade cesse aujourd’hui. Je l’ai créée, je la commande, j’exerce mon droit le plus strict.

– Passe-moi le téléphone, Kyrill ! Monsieur !

La voix de Claire emplît l’esprit de Liam.

– Bonjour, Claire. Vous saviez ce qui se passait ? demanda-t-il.

– Non, Monsieur. Kyrill m’en a parlé cette nuit alors qu’il était déjà trop tard. Après votre appel en fait.

– Que voulez-vous lieutenant ?

– Vous convaincre de conclure cette enquête, Monsieur. De résister. Si vous abandonnez, nous ne serons qu’un entrefilet de plus dans la presse à scandale, comme les Italiens et les Écossais, et ils continueront d’agir. Monsieur, ces salauds utilisent la peur contre nous. Si vous lâchez, ils brûleront nos noms sans y penser. Monsieur, ne faites pas ça. Nous valons plus que leur mépris.

– Vous me demandez de condamner trois vies de plus, lieutenant. Vous le comprenez ?

– Nous le savions quand nous avons voté la poursuite de l’enquête. Pardonnez-moi d’insister, Capitaine, mais c’est notre seule chance de survie. Chaque pas que nous ferons vers eux sera plus pénible que le précédent. Monsieur.

– Vous connaissez le numéro de téléphone où on peut joindre Séraphin ? demanda Liam.

– Kyrill le connaît, répondit Claire.

– Tâchez de le contacter au plus tôt. Organisez un rendez-vous, je veux le voir ce matin et appelez-moi.

– Bien, Monsieur.

Liam raccrocha. La pendule de l’ordinateur indiquait quatre heures vingt. Il se leva, jeta son café froid dans l’évier. Il chercha son paquet de cigarettes, en alluma une. « Je dois aller chez Beusch, trouver des réponses. Je n’ai pas de choix. Est-il des leurs ? Fait-il partie de leur piège ou de notre survie ? » Il se rassit devant son ordinateur. L’écran de veille présentait un diaporama de photographies que Liam avait prises de Sophie. Il tapota sur la souris, écrasa sa cigarette, les images s’effacèrent. L’écran affichait la longue liste des courriels reçus : trois messages restaient à ouvrir. Liam lut les intitulés : « Gagnez un voyage aux U.S.A », « Faites la crier toute la nuit » et

« Nouvelles de Qui vous savez... ». Intrigué, il ouvrit le dernier envoyé par un expéditeur inconnu. Le mail contenait une phrase laconique : « Ce n'est plus la peine de la chercher. » et un fichier attaché. Il le téléchargea et visionna, atterré, le film où Sophie le suppliait de venir la délivrer. La réalité se décolorait, la nausée lui tordait l'estomac, vrillait ses tempes. Il lut une nouvelle fois la vidéo, le casque sur les oreilles. Il pleurait avant d'entendre les suppliques de Sophie :

– Liam ! Liam ! Viens me chercher !

Les cheveux de sa nuque se hérissaient. Incapable de la moindre pensée, il ignorait s'il reconnaissait la voix de Sophie. Son teint vira au livide, il arracha les écouteurs de ses oreilles, courut jusqu'à la lunette des toilettes où il vomit une bile assombrie de café. Il se releva, rinça sa bouche et revint devant l'ordinateur. Il visionna à nouveau le film, en demanda la lecture en boucle. « C'est un faux ? Est-ce que c'est un faux ? Ils auraient enlevé Sophie pourquoi ? Du chantage ? Je dois comprendre ce qu'ils veulent. » Il se tenait debout, au milieu du salon, la vidéo se répétait, sans bruit. En quelques minutes, Liam retrouva un calme suffisant :

– Bon, ils ont envoyé ce mail hier. Ils s'attendent donc à une réaction aujourd'hui.

Il marchait en rond devant l'écran.

– Reprenons, hier soir une bande de gros bras me tombe dessus pour me faire claquer des dents. Et maintenant cette vidéo. Ils cherchent à me faire peur.

Il s'examina dans un miroir, les yeux noircis, le teint blafard, les traits figés.

– Et Désiré. Désiré qui décide de...

Il s'assit la tête lourde et pendante. La pensée de Liam se volatilisa au souvenir du lieutenant Duclos. Il masqua ses yeux dans ses mains. À nouveau, il pleurait. Un long sanglot secouait ses épaules, des bulles se formaient dans sa bouche entrouverte.

– Ah, merde, renifla-t-il. Désiré, espèce de fou mystique ! Cette fois, pas d'esquive, on va devoir payer.

Il frotta ses paupières, regarda l'écran où défilaient toujours les images de la séquestration de Sophie.

– Tout est foutu, petit Liam. Tu as rencontré beaucoup plus fort que toi. Ça devait arriver, forcément.

L'horloge de l'ordinateur indiquait quatre heures quarante. Liam se leva, ôta son peignoir, se dirigea vers la douche. L'eau chassa les larmes, l'aigreur et l'amertume. Il s'habilla, sortit de son appartement en fermant la porte doucement : direction rue Saint-Matthieu, chez Beusch.

Debout sur le trottoir, Liam cherchait sa voiture. Il reconnut le toit gris vaguement bosselé. Une automobile avec deux hommes à l'intérieur stationnait à la même hauteur, en double file. Liam marcha vers eux, un tic lui tordait la bouche. Arrivé près de la portière, il se pencha, tenta de sourire. Ils discutaient, fumaient et ne le remarquèrent pas. Liam toqua à la vitre. L'homme assis sur le siège passager lui décocha un bref coup d'œil, retourna à sa conversation. Liam se redressa, regarda alentour : personne dans la rue encore illuminée par les lampadaires, pas de fenêtres éclairées à proximité. Liener se pencha à nouveau, remarqua les clés fichées sous le volant. Il ferma le poing, frappa une fois. Les deux hommes cessèrent de parler. Le passager baissa sa vitre :

– Tu veux quoi, connard ?

Une forte odeur d'herbe se dégagea de l'habitacle.

– Juste sortir ma voiture. Vous stationnez devant, du coup je ne peux pas partir.

Le conducteur se pencha pour lui répondre :

– T'attendras qu'on a fini de parler, plouc !

Passant sa main par la fenêtre, le passager tendit son majeur vers Liam. Liener lui saisit le doigt et le cassa deux fois, en sens opposé. Brutalement il lui tira le bras et cala le coude contre le montant de la portière.

D'un coup sec, appuyant de tout son poids, Liam lui brisa le bras. De la main gauche, l'homme tenta d'ouvrir la portière pour se défendre. Liam lui laissa passer la tête et referma lourdement le battant sur son crâne. Un bruit sinistre résonna dans la rue, un mauvais craquement. Le corps s'effondra sur le goudron. Le conducteur était déjà hors de la voiture, faisant le tour de l'auto par l'arrière. Liam sauta et glissa sur le capot, entra dans le véhicule, démarra, enclencha le premier rapport et accéléra une dizaine de mètres. Il freina violemment, passa la marche arrière, enfonça rageusement l'accélérateur et percuta l'homme qui lui courait après. Il coupa le moteur, le passager

gémissait faiblement. Il essaya avec sa manche le volant, le levier de vitesse et les plastiques de la portière. Il sortit sur la chaussée. Les corps à terre respiraient encore. Il garda la tête basse, car les lumières dessinaient des silhouettes dans l'encadrement haut de certaines fenêtres. Il monta dans sa voiture, démarra lentement, sans allumer les phares et disparut au coin du boulevard, abandonnant un homme au bassin brisé et l'autre avec le crâne fracturé.

Tout le corps de Liam tremblait, sa respiration ne se calmait pas. Un rire fou s'empara de sa gorge puis de sa poitrine, il éclatait, hurlait sa rage et sa détresse, frappait le volant avec son poing. Des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux, il toussa, s'étranglant presque. Il recouvra péniblement son calme.

– Oh putain, Liam, dit-il entre deux hoquets, t'as perdu les pédales mon gars. Complètement givré, je te jure.

Il avançait dans un Paris désert, le corps et le visage encore secoués de spasmes. La sueur irritait sa peau, plaquait le tissu sur ses cuisses, dans son dos. La vibration de ses mains ralentit un peu lorsque l'orangé des lampadaires disparût. Son souffle s'élargit alors que l'aurore dévoilait la grisaille du monde, avant que la lumière fournisse les couleurs. Enfin il sourit : « Le voilà le vrai visage de la mariée, terne et balafrée. Et bien ma petite chérie, tu ne présentes pas bien sans ton maquillage de princesse du bitume. Je t'aime pour tout autre chose que ton petit minois ratatiné de fée de contrebande. J'ai le béguin pour ton sourire crasseux, pour tes doutes, tes folies, tes manigances et ton odeur d'inconscience. T'inquiète pas, toi et moi, c'est fait pour durer. »

Il se gara devant l'immeuble de la rue Saint-Matthieu, le ciel découvrait le bleu pâle de cinq heures précises. « Mince, je n'ai pas le temps de passer rue Saint-Luc. Bon, j'irais faire un saut avant de repartir pour le bureau. » Il monta les marches lentement. La porte de Beusch s'entrouvrit :

– Monsieur Liener, dit Beusch tout bas. J'ai craint ne pas vous voir ce matin. Avez-vous rencontré des problèmes ?

Le vieil homme invita Liam à entrer.

– Bonjour, Monsieur Beusch. Des problèmes ? Non. Pour quelles raisons ? demanda Liam, fermant la porte derrière lui.

Le vieil homme entra dans la cuisine, les perles colorées tintèrent doucement.

– J’ai vécu de longues années avant que vous ne reveniez au monde, Capitaine.

La voix de Beusch glissait en murmure dans l’oreille de Liam.

– Je connais le chemin que vous empruntez ces jours-ci, reprit-il : tortueux et coûteux. Mais jamais là où nous le croyons.

Le vieil homme s’affairait à la préparation du café. L’eau coulait, l’odeur suave emplît instantanément le petit appartement. Beusch revint dans la pièce principale.

– La nuit fut rude, n’est-ce pas ? demanda l’homme en plissant les yeux.

Liam hocha la tête.

– Cette journée ouvrira la porte de toutes vos craintes, Capitaine, reprit-il. Soyez-en sûr.

Les questions dansaient une folle sarabande dans l’esprit de Liam. Le parfum de la suspicion se répandait en contagion dans toutes ses pensées.

– Ne jetez pas vos yeux obliques sur moi, Capitaine, peut-être puis-je vous venir en aide dans tout ce chaos.

Liam ricana à demi.

– Pour m’aider, Monsieur Beusch, il faudra d’abord expliquer ce témoignage impossible. Avant ça, je n’accorderais pas le moindre crédit à tout ce que vous pourrez me dire.

L’eau cessa de couler.

– Allez chercher le café dans la cuisine, voulez-vous ? ordonna le vieil homme.

Liam le regarda, Beusch lui sourit. Liener écarta le rideau de perles, balada ses yeux de flic dans la cuisine : exiguë à en être minuscule, un vieil évier, deux feux de cuisson au gaz, une cafetière, un plateau avec deux grandes tasses posées dessus, un réfrigérateur antique avec une unique photo aimantée sur la porte. Liam s’approcha de la cafetière, ôta le filtre, servit le café dans les tasses. Il accrocha une nouvelle fois le cliché fixé à hauteur de regard. Il se pencha, ses yeux s’agrandirent, reconnaissant Sophie aux bras d’un homme devant un paysage marin. Liam prit le cliché, le posa sur le plateau et revint dans la

pièce principale. Le vieil homme avait dégagé deux assises et une vague table. Liam cala le plateau en équilibre et s'assit.

– D'où vient cette photo ? demanda-t-il sans préambule.

– De Sardaigne, enfin, je crois, répondit Beusch.

– De quand date-t-elle ?

– Est-ce important pour vous, Monsieur Liener ?

– Oui.

– Ah bon.

– C'est vital.

– Ah... je comprends. Mais quelle est cette importance, dites-vous ?

Liam réfléchit, plongea dans le gris insondable des yeux du vieil homme.

– La date engage ma liberté d'action.

– Ah, bien. Quelle date vous libérerait en totalité ? demanda Beusch innocemment.

– La date d'hier, soupira Liener.

– Prenez la photo, examinez-la.

Liam saisit l'image, Beusch se leva, sortit une grosse loupe d'un carton et lui tendit.

– Que dois-je chercher ?

– Êtes-vous policier, Capitaine ?

Liam releva la tête, croisa le regard amusé du vieil homme. Liener se concentra sur le cliché. « Je dois trouver ce qui me donne la certitude de la date. » Il fouilla la scène lentement. « Là ! » L'homme tenait un journal plié dans sa main gauche. « Où est la date ? Ok, je te vois, Otto Luglia ».

– Monsieur Beusch, parlez-vous italien ?

– Très mal, Monsieur Liener.

– Que veut dire « Otto Luglia » ?

Le vieil homme sourit.

– Ça veut dire 8 juillet.

– Cette photo date d'hier, semble-t-il. Pour quelles raisons détenez-vous ce cliché, Monsieur Beusch ?

– Dans l'unique but de vous le remettre. Café, Capitaine ?

Le vieil homme présenta une tasse à Liener, sans hésiter un instant.

– Pas de doute cette fois, Monsieur Beusch ?

– Allons, Monsieur Liener, vous avez servi le café. À moins que je sois dans l’obligation de me méfier ?

Liam grimaça.

– Je ne m’amuse pas à ce genre de jeu, lâcha-t-il.

– Ah non ? fit l’autre, surpris.

– Connaissez-vous les personnes sur cette photo, Monsieur Beusch ?

– Moi, non, mais vous oui, clairement, n’est-ce pas ? Il faut avouer que cette charmante jeune femme ressemble au tableau que je vous montrais hier et qui vous a tant troublé.

– Cette photo est-elle truquée ? demanda Liam.

– Truquée ? Grands dieux, mais pourquoi ? s’exclama Beusch.

– Pour mentir ou rendre fou, voilà une belle alternative, répondit Liam.

– Que croire, Monsieur Liener ? Cette photo ou autre chose de contradictoire ?

Le vieil homme but une longue gorgée de café. Liam l’imita.

– Dans quelle époque vivons-nous, jeune homme ? À truquer les photos... C’est misérable n’est-ce pas ?

Beusch le fixa, le visage impassible.

– À la guerre comme à la guerre, répondit Liam.

– Alors qui faut-il croire, Monsieur Liener ? questionna Beusch.

– Avez-vous vu, oui ou non, la lumière dans cet appartement, il y a deux nuits ?

– Non, Capitaine, je ne l’ai pas vue.

– Alors comment avez-vous su ce qu’il s’y passait ?

– La personne qui m’a donné cette photo m’avait averti.

– Vous averti de quoi ?

– D’une nouvelle tentative.

– Soyez plus clair, Beusch, s’irrita Liener. De quoi parlez-vous ?

– Ils ont envoyé l’homme traverser les ténèbres, une fois de plus.

– Quoi ?

– Vous m’avez parfaitement entendu, Capitaine.

– Il faut m’en dire plus ! Vous devez m’en dire plus ! exigea Liam.

– Du calme, j'ai déjà enfreint trop de lois. Ne m'en demandez pas tant.

– Mais alors, tout est vrai. C'est pas croyable, nous avions la vérité sous les yeux, mais elle nous aveuglait. Misère !

– Vous ne pouviez pas savoir, Capitaine.

– Mais savoir quoi ?

– Que cette bataille se livrait sur tous les plans possibles.

– Désiré savait alors...

– Finissez votre café, la journée sera rude.

Liam but à longues gorgées. Une nouvelle compréhension parcourait ses veines, ses muscles, ses nerfs. Il se leva, un éclair zébra sa conscience.

– Je dois partir.

– Je n'en doute pas, Monsieur Liener. Mais il vous faudra patienter un peu.

La vue de Liam se troubla, un vertige l'assit brutalement.

– Mais, mais, que faites-vous ? bredouilla Liener.

– Je vous sauve la vie.

Liam sombra dans l'inconscient.

Les nuages sombres trouaient le ciel, la lumière irradiait d'une terre transparente. Liam marchait pieds nus sur le sol tiède qui pulsait un rythme de vie. Un immeuble s'élevait dans l'horizon vierge. Il entra directement dans un bureau où l'attendait le colonel.

– Ah, Capitaine Liener. Avez-vous finalisé le projet de cette nouvelle brigade ? demanda-t-il.

– Oui, colonel, s'entendit-il répondre.

Sa voix mesurait le calme qui n'existait pas chez lui. Elle ne résonnait pas dans cette pièce trop grande, aussi haute qu'une maison.

– Quelle équipe vous accompagnera dans cette mission ?

– Colonel, le recrutement pour cette brigade s'avère plus sensible que prévu. De tous les candidats possibles, j'en retiens deux seulement pour les trois postes à pourvoir.

– Quels sont vos critères de sélection, Capitaine ? questionna le colonel.

– Je ne peux pas partager cette information.

Le bureau, le colonel, l'immeuble furent balayés par le vent, poussières tourbillonnantes et scintillantes dans le lointain. Liam frissonna, reprit sa marche dans ce paysage insensé.

– Liam !

Il s'arrêta, se retourna, chercha un instant l'origine de cette voix.

– Liam ! rappela l'air d'un ton de reproche.

La réalité vibra pour former le salon de son appartement. Sophie marchait de long en large, furieuse.

– Qu'est-ce qui t'a pris de lâcher le poste de la brigade financière pour former cette espèce de... truc ? cracha-t-elle.

Liam ne répondait pas à Sophie lorsque la colère la dominait.

– Tout le monde parlait de ta promotion, reprit-elle agressive, de l'augmentation qui allait avec, de ta trajectoire parfaite vers un cabinet ministériel. Mais toi, espèce de perdant pathétique, tu abandonnes tout et tu crées ce ramassis de débiles : un crétin de Russe, une salope aphasique et un nègre.

Elle s'approcha de lui, prête à le frapper, le regarda, méprisante.

– Tu perdras tout ! prédit-elle. Tu entends, tout.

Elle prit son sac et son manteau, quitta l'appartement en claquant la porte.

– Que pouvais-tu attendre d'elle, Liam ? demanda Paul.

– Qu'elle me soutienne et qu'elle comprenne les raisons qui me poussent à changer de route, répondit Liam.

Assis face à face, Paul et Liam parlaient d'une voix basse et feutrée, héritée des longues discussions nocturnes de leur enfance à partager la même chambre.

– Le sais-tu, Liam ? Sais-tu pourquoi ?

– Bien sûr ! Je me sens mourir, jour après jour, piégé par un bureau.

– Où que tu sois Liam, tu sens la vie t'échapper. Depuis que nous sommes enfants, cette sensation te poursuit. Tu la porteras avec toi, Liam. Jusqu'à la fin.

Liam soupira, se renversa dans le fauteuil.

– Ne revendique jamais la moindre injustice, petit, dit Paul, se levant. Nous ne vivons dans le même monde que par

intermittence. Celui dans lequel j'existe reste morne et froid. Il correspond à ma nature et c'est heureux.

L'obscurité monta du sol, brouillard avalant les êtres et les choses sans rien en rendre jamais.

Une pointe de soleil se ficha dans son œil gauche, l'obligea à lever une paupière paresseuse. L'aveuglement le fit pleurer et se détourner. Il roula sur le côté et ouvrit les deux yeux : l'atelier de Beusch, sans son occupant, toujours plein de peintures et de fatras.

– Au moins, ils n'ont pas enlevé le décor, grogna-t-il.

Il se releva, empreint d'une immense lassitude. Sa tête roulait sur son cou. Il retrouva le tabouret sur lequel il se tenait assis, avant que ...

– Beusch, espèce de vieux truqueur, siffla-t-il en s'asseyant lourdement.

Ses yeux ne fixaient rien plus de dix secondes. Sa vision ne souffrait d'aucun trouble, seul un manque profond du désir de voir.

– Prends-toi Liener, s'invectiva-t-il.

Il entrevit le tableau de cette déesse, portant le monde dans son ventre, reflet de Sophie. Sa vue s'accommoda, une feuille blanche posée sur le sol au pied du cadre. Liam s'ébroua, se força à regarder de plus près ce morceau de papier. Les mots dansèrent devant ses yeux :

« Cher Capitaine Liener,

Ne m'en veuillez pas avec trop d'insistance, car cela ne changerait rien.

Votre enthousiasme s'avérait problématique, j'ai donc pris sur moi de vous retarder un peu. Prenez le tableau, je vous l'offre, gardez aussi la photo de cette femme. Peut-être vous sera-t-elle utile plus tard.

Amicalement

Christophe Beusch ».

– Espèce de connard !

« P.S : Les effets de votre torpeur se dissiperont totalement en buvant du whisky.

P.P.S : La bouteille est cachée sous l'évier. »

— Espèce de vieux connard !

Liam se dirigea vers la cuisine, écarta le rideau de perles colorées, ouvrit un petit placard situé sous l'évier : une bouteille ambrée à demi vidée l'attendait. Il dévissa le bouchon métallique, but une longue rasade. Un frisson le parcourut des pieds à la tête, son esprit s'illumina, la force revint dans ses muscles.

— Sacré vieux machin ! Avec un alcool de ce genre, tu devais passer de drôles de moments !

Il commença à reboucher la bouteille, puis se ravisa et but une nouvelle gorgée. Les effets du bien-être persistaient. Liam sortit de la cuisine la bouteille à la main, embarqua le tableau, prit la photo, la glissa dans sa veste. Il plia la feuille de papier, la rangea dans la poche arrière de son jean. Il claqua la porte de l'appartement de Beusch derrière lui.

Liam verrouilla le coffre de la voiture. Il secoua ses poches, à la recherche de son téléphone portable qui pesait dans sa veste. « Éteint, bien sûr. » Il l'alluma, l'horloge indiquait huit heures quarante-cinq. « Décidément, il est écrit que nos entrevues doivent durer plus de trois heures. » Morose, il se rendit au quinze de la rue Saint-Luc, lieu de la scène de crime. La porte tourna sur ses gonds lorsqu'il inséra sa carte magnétique. Il monta les cinq étages rapidement, ouvrit la seconde porte sécurisée. Il avança de deux pas : le pentagramme taillé dans le marbre avait disparu.

— Ah ! Merde !

Il entra dans la pièce, chercha dans le mur les traces de perforations des quatre clous du crucifié : aucune marque, aucun impact. Pas même un indice de rénovation récente. Rien, la peinture s'écaillait, une vieille poussière s'accumulait sur la plinthe.

— Évidemment, je n'ai pas pris l'appareil photo...

Il ressortit son téléphone et prit trois clichés du mur, vaguement exploitables. Il revint sur ses pas, examina la porte blindée : aucune marque d'effraction. Il retourna dans la pièce, la fenêtre n'avait pas bougé depuis sa dernière visite. Il entra dans la cuisine : même constat. « Bon, s'ils ne sont pas passés par les fenêtres et qu'ils n'ont pas fracturé la porte, quelle solution reste-t-il ? À moins qu'ils sachent téléporter un bloc de

Pierre de plus de trois cents kilos, ils sont entrés en falsifiant une carte. »

Il composa le numéro de téléphone de la société de sécurisation.

– Bonjour, Capitaine Liener à l'appareil.

– Bonjour, Capitaine.

– J'ai une question : est-il possible d'ouvrir une de vos portes sans laisser de traces ?

L'homme toussota, marqua un silence gêné.

– Il est toujours possible d'ouvrir une porte, même les nôtres, reconnut-il. Par contre, nous sommes en mesure de savoir quand cela s'est fait et de quelle manière.

– Heureux de vous l'entendre dire. Envoyez une équipe au quinze rue Saint-Luc dans le dix-huitième. Deux de vos portes ont été ouvertes.

– Comment le savez-vous, Capitaine ?

– Une pièce à conviction de trois cents kilos a disparu.

– Je préviens notre équipe d'intervention. Ils seront sur place dans moins de quinze minutes.

– Je les attends.

– Merci de votre confiance, Capitaine.

Liam raccrocha.

– Vraiment pas de quoi ...

Il composa le numéro de téléphone de Kyrill. Après cinq sonneries, l'appel bascula vers le répondeur. Liam appela sur le téléphone de Claire qui décrocha en hurlant :

– Capitaine, nous avons des problèmes !

Sa voix stridulait, en proie à une grande tension. Des cris fusaient au loin, des bruits d'objets brisés.

– Capitaine ! Venez vite ! Ils essaient d'embarquer Kyrill !

– Claire ! Calmez-vous ! hurla Liam à son tour. Qu'est-ce qui se passe ?

– Lâche-moi connard ! cria Claire.

Des bruits de coups portés sur la chair, un cri de rage monta du combiné, des hurlements de douleur.

– T'es un homme mort, enfoiré !

Liam reconnut la voix de Kyrill, déformée par une rage destructrice. La communication cessa. Interdit, Liam regarda son téléphone : « Bip-bip, bip-bip, bip-bip ». Il coupa l'appel.

Les services de sécurisation n'arriveraient que dans dix minutes, au plus tôt. La durée du trajet jusqu'au bureau à cette heure-ci serait d'au moins trente minutes en voiture, peut-être quinze en métro. Il rappela le service de sécurisation :

– Liener à l'appareil.

– Oui, Capitaine.

– J'ai un contretemps, je ne peux pas rester attendre votre équipe.

– Pas de problèmes, Monsieur. Ils effectuent le contrôle des portes et nous envoient un bilan rapidement. Je vous communique nos conclusions par mail et par texto.

– Très bien, merci.

– À votre service, Capitaine.

Il raccrocha, ferma et verrouilla soigneusement les deux portes blindées. Il démarra l'auto, plaqua le gyrophare sur le toit et fonça toute sirène hurlante dans la circulation dense. « Désiré, aide-moi, s'il te plaît. » Il rabattit le pare-soleil où était inscrit « POLICE », descendit le boulevard Magenta dans le couloir de bus, sous les regards désabusés des passants habitués à tout, habitués au pire.

Il régnait dans l'immeuble qui abritait la brigade et quelques autres services une alerte d'état de siège : quatre hommes en armes et en protection anti-émeute filtraient l'entrée des véhicules, quatre autres assuraient la sécurisation de la porte principale. Les regards des sentinelles témoignaient d'une fatigue déjà profonde. Lorsque Liam se présenta à la porte du parking, un des hommes vérifia le numéro d'immatriculation ainsi que la carte du Capitaine. Il l'autorisa à entrer. « Que se passe-t-il ? Kyrill seul ne les a pas mis dans cet état. » Il gara l'auto à l'emplacement habituel, sous l'œil agressif d'une patrouille de trois jeunes officiers. Il reconnut l'un d'entre eux :

– Lieutenant, pouvez-vous m'expliquer...

– Je ne suis pas habilité à vous répondre, Capitaine. Voyez avec le colonel.

L'homme tourna les talons, rejoignit ses deux compagnons. La porte de l'escalier ne s'ouvrait plus, verrouillée en condition de sécurité maximale. Liam Liener attendit

l'ascenseur près de cinq minutes durant lesquelles il tenta de joindre Claire et Kyrill sur leurs portables. Sans succès. Il composa le numéro de la brigade qui sonna dans le vide. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un garde qui le dévisagea.

– Capitaine, je dois vous conduire chez le colonel Deveaux de toute urgence.

Liam entra, les portes claquèrent sur lui.

Un homme en faction devant le bureau du colonel le suivit du regard, d'un air narquois. Liam ressentit le dédain et le dégoût, se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas l'interpeller. Le sous-lieutenant qui l'accompagnait frappa à la porte capitonnée du bureau. Il la poussa, laissant entrer le Capitaine Liener. Les rideaux épais, tirés sur les hautes fenêtres, plongeaient la pièce dans une obscurité pesante. La lampe du bureau éclairait d'un jaunâtre maladif le visage du colonel. Il avait vieilli de quinze ans en une nuit.

Il leva à peine les yeux à l'entrée de Liam, fit pivoter son fauteuil pour lui tourner le dos. Liam s'assit, consulta l'horloge de son portable : il s'était écoulé vingt-trois minutes depuis son appel à Claire.

– Vos petites et grandes histoires plongent la division dans le chaos, Liener... ce matin, J'ai déjà dû régler, en votre absence, deux problèmes : l'un catastrophique et l'autre...

Il cherchait une expression cinglante, acide à jeter au visage de Liam. Sa respiration sifflait sous l'effet de la colère contenue.

– ... passible de la cour martiale.

Il se retourna vers Liam.

– J'ignore de quoi vous parlez, avoua Liener.

– Je ne vous crois pas ! tonna Deveaux. Vous appeliez le lieutenant Warnant lorsque le lieutenant Kolenko se battait avec le service de sécurité, mis en place à la suite d'une bagarre précédente avec le même individu.

– Kyrill s'est battu deux fois ce matin ? demanda Liam incrédule.

– Je vous le confirme ! Ce type est particulièrement dangereux : cinq des hommes qu'il a frappés sont hospitalisés. Pour deux d'entre eux, nous craignons des séquelles irréversibles.

Le colonel se leva, marcha derrière son bureau, de long en large, disparaissant dans l'ombre.

– Sacré nom d'un chien, il a brisé deux vertèbres à un homme portant ses protections anti-émeute. Kolenko l'aurait tué si une faction entière venue en secours ne l'avait pas maîtrisé.

– Mais Monsieur, pourquoi Kyrill a-t-il agressé cet homme ? Je ne comprends pas.

L'air sombre du colonel se ferma un peu plus.

– L'homme en question a molesté le lieutenant Warnant.

Liam Liener ferma les yeux, se frotta le haut du visage avec la main gauche, désabusé.

– Je vois mieux le tableau maintenant, déclara Liam. Vous avez raison, Kyrill l'aurait tué, sans remords. Votre homme a de la chance d'être encore en vie.

– Vous le direz à sa femme : le chirurgien m'a appelé. Selon lui, il y a quatre-vingt-quinze pour cent de chance que ce père de famille ne marche plus. Néanmoins, ils tenteront de l'opérer ce matin.

– Ah, merde.

– Comme vous dites, Liener.

– Et l'autre homme ?

Le colonel se rassit, ouvrit son tiroir, prit une photo qu'il retourna.

– Lors de la première bagarre, Kolenko et trois hommes de la brigade trente-deux en sont venus aux mains pour une histoire de photos placardées sur la porte de votre bureau.

– Ah...

Liam s'effondrait lentement, naviguait de tempêtes en typhons.

– Du même genre que celles que je vous ai apportées avant-hier, Monsieur ? demanda Liam.

Le colonel sourit, épuisé.

– Oh non, Capitaine. Je les qualifierais de plus intimes. L'affichage fut réalisé à plus grande échelle aussi : nous en avons retiré pas loin d'une soixantaine, de ce format-là, placardé dans tout l'immeuble.

Il tendit l'épreuve à Liam qui la retourna : une image parfaite et nette, de cinquante centimètres sur trente où, le visage couvert de sperme, il se voyait pratiquer une fellation et

masturber un autre sexe. Il eut le souffle coupé, l'amertume d'un renvoi de bile lui emplit la bouche. Il essaya de parler, mais l'air lui manquait.

– Alors, Capitaine, pas de commentaires sarcastiques ? Pas de colère à disposition pour tenter une manœuvre de diversion ? conclut sans ironie le colonel Deveaux.

– De quoi souffre l'homme que Kyrill a frappé ? finit par demander Liam.

– Ce pauvre type à la cage thoracique brisée au sternum, une partie du foie et la totalité de la rate broyés. Il passera sa vie à craindre le moindre rhume et ne boira plus une goutte d'alcool sans être malade.

Les traits de Liam ne masquaient plus le désarroi infini qui vidait sa poitrine de toute chaleur.

– Je pense savoir qui a fait le coup, articula-t-il péniblement.

– Nous aussi, nous savons, Liener. Ce genre de méthode ressemble à celle des barbouzes au service du clergé.

Le visage du colonel rougit. Il transpirait beaucoup.

– L'intimité de votre vie sexuelle, Capitaine, n'intéresse que ceux qui veulent vous nuire, reprit-il. Les autres s'en foutent, je dirais même que ça les écœure. Mais tout ce cirque n'est rien à côté de l'autre problème que j'ai sur les bras depuis ce matin. Venez avec moi.

Il se leva, sortit de son bureau, Liam dans son sillage. L'homme en faction cligna de l'œil d'un air concupiscent en direction de Liener, qui baissa la tête. Le colonel l'entraînerçut, s'arrêta brusquement, revint sur ses pas et se planta devant la sentinelle. Le gradé lui fit signe de se pencher, l'homme s'exécuta et reçut une énorme claque qui le fit basculer et tomber sur une chaise à proximité. Sans un mot, Deveaux reprit sa marche.

Arrivé à la hauteur de Liam :

– Dépêchons Liener.

Liam de répondre.

– Bien colonel.

Ils empruntèrent l'ascenseur jusqu'au premier sous-sol, puis se dirigèrent en direction de la chambre froide. Les jambes de Liam faiblissaient à chaque pas. Le colonel ouvrit la porte de la pièce où Claire et Désiré avaient entreposé le cadavre. Une

équipe interne travaillait, cherchait des indices, des marques, le moindre signe.

– Capitaine Legoff ? appela le colonel.

Un homme leva la tête de son dossier, vint les rejoindre.

– Veuillez, je vous prie, expliquer la situation au Capitaine Liener, ordonna-t-il.

– Oui, Monsieur. Ce matin, à sept heures trente, comme tous les jours, le lieutenant Sodis est venu s’assurer de la tranquillité de la nuit précédente dans la chambre froide et en a profité pour apporter du café à l’homme de garde. Mais en arrivant, le lieutenant ne trouve personne au poste. Il décide d’attendre. Vingt minutes plus tard, Denis Vanaquet, l’homme de garde, n’est toujours revenu à son bureau. Le lieutenant s’interroge et décide de vérifier la présence de Vanaquet dans les toilettes. Il entre, appelle, mais pas de réponse. Il pousse les portes une à une et à l’avant-dernière, il tombe sur des chaussures : l’homme était pendu à la tuyauterie du chauffage central avec une corde de gros diamètre, caché par un pilier.

Liam Liener blêmit, chercha du regard un coin de bureau où se tenir.

– Selon le légiste, la mort remonte à environ trois heures du matin, plus ou moins une heure, reprit le capitaine Legoff. Pas de traces de lutte, le décès est dû à l’étouffement par strangulation. Pas de poisons dans ses analyses sanguines.

– Comment peut-on se pendre ici ? demanda Liam, recouvrant un éclat de lucidité. Les tuyaux courent le long du plafond situé à plus de trois mètres de haut.

– Vos estimations coïncident avec nos mesures, répondit Legoff. La question du mode opératoire reste l’objet principal de notre travail. Une équipe tente de reconstituer la scène. Dans l’hypothèse d’un suicide, la chaîne des évènements s’avère impossible à remonter. Nous explorons la piste de l’assassinat.

Le capitaine Legoff consulta ses notes, s’assurant qu’il n’oubliait rien de majeur. Le colonel observait Liener se décomposer.

– Enfin, ajouta Legoff, nous avons vérifié s’il manquait quelque chose dans la chambre froide. Malgré l’absence de traces d’effraction, un des corps en garde ici a disparu.

Les yeux de Liam s’agrandirent, et dans un froncement de sourcils questionnèrent le colonel qui hocha la tête

affirmativement. Un vertige foudroya Liener. Il chancela, tituba jusqu'à la porte de la chambre froide qu'il poussa, s'effondra à genoux et vomit. Le capitaine Legoff esquissa un geste en direction de la porte qui se refermait. Mais la main courte et large du colonel le dissuada de porter le moindre secours.

– Il n'a besoin que de lui pour l'instant, affirma-t-il.

Le capitaine Legoff le salua, retourna auprès de son équipe d'enquêteurs. Deveaux ordonna au service de nettoyage d'effacer la trace du désespoir de Liam. Il se relevait lentement, ivre de dégoût et de défaite. Son supérieur l'attendait, patient. Le colonel appela l'ascenseur et invita Liam à se rafraîchir dans son bureau. L'homme en faction resta de marbre, mais sa joue gardait le stigmate rouge de la claque reçue dix minutes plus tôt. Ils entrèrent et Deveaux verrouilla la porte. Il lui indiqua un petit cabinet de toilette où Liam se rinça la bouche, s'aspergea le visage d'eau. Le colonel ouvrit un placard d'où il sortit une bouteille de cognac hors d'âge et deux verres sphériques qu'il emplît généreusement. Il passa la tête dans l'embrasure des rideaux, réchauffant l'alcool dans la paume de sa main droite. Liam s'essuya avec une serviette. Il referma la porte du cabinet de toilette.

– Prenez le cognac, Liener, ça vous remettra les idées d'aplomb.

Liam s'assit, les épaules voûtées, le regard bas. Le colonel se retourna vers lui.

– Réchauffez-le, il n'en sera que meilleur. Croyez-en mon expérience, jeune homme.

Liener prit le ballon de cognac entre ses mains, le fit tourner. Le colonel s'assit dans son fauteuil.

– J'ai appris ce matin la mort de Désiré Duclos durant la nuit, annonça calmement Liam.

Le colonel Deveaux leva un sourcil.

– Cela est-il en rapport avec les événements liés à l'enquête ?

– Je l'ignore, Monsieur. J'espère en savoir plus dans la matinée.

Il soupira.

– Nous voilà pris au piège d'une situation intenable, capitaine. Je vous fais grâce des « Je vous avais prévenu », dit-il en hochant la tête. Nous ne pesons rien face à leur puissance.

– Pouvons-nous abandonner, colonel ? demanda Liam.
– Hier encore nous avons une monnaie d'échange, mais maintenant...

Ils burent une gorgée tiédie de cognac. Le colonel ouvrit une boîte de cigare.

- Vous fumez, capitaine ?
- La cigarette uniquement, Monsieur.
- Tant pis pour vous.

Il prépara un cigare de bonne taille qu'il alluma en souriant. Il recracha l'épaisse fumée, une satisfaction intense s'affichait sur son visage.

– Mon médecin m'interdit le cognac et le tabac. Pour ma santé... Quel incapable ! Que sait-il de la santé d'un homme de ma fonction ? Fumez, si vous le désirez, Liener.

– Merci, Monsieur.

Liam alluma une cigarette, le colonel fit apparaître un cendrier en bronze. Ils pansèrent leurs plaies de tabac et d'alcool dans un silence sacré.

Seul dans l'escalier de béton nu, Liam descendait dans les profondeurs invisibles du bâtiment. Sans hâte, il répétait son entrée en matière : « L'équipe sera dissoute à midi aujourd'hui. Nous avons perdu. Les pièces à conviction ont disparu : plus de corps, plus de pentagramme. Je confierai l'enquête sur la mort de Désiré à la brigade criminelle. Quant aux événements de ce matin, et bien ... » Le chiffre moins cinq peint sur le mur l'avertit de son arrivée. Il poussa la porte au niveau des cellules, avançait dans une ambiance calme. Un homme l'attendait au détour d'un couloir. Ils se saluèrent.

- Capitaine.
- Lieutenant.
- Les lieutenants Kolenko et Warnant vous attendent dans la salle d'interrogatoire.
- Merci.
- Nous enregistrerons votre conversation pour les besoins de l'enquête interne.
- Merci de me le rappeler.

L'homme s'écarta, ouvrit une porte sécurisée. Liam entra dans une petite pièce aveugle, meublée d'une table, quatre chaises et du fameux miroir sans tain. « Décidément, rien ne nous sera épargné ». Kyrill et Claire se tenaient assis, l'un en face de l'autre. Ils se levèrent à l'arrivée de leur supérieur.

– Capitaine, souffla Claire.

Sa joue droite enflée témoignait de la bagarre matinale.

Kyrill ne portait aucune marque apparente, seule sa chemise déchirée laissait apparaître un curieux tatouage sur son plexus solaire : un soleil bleu de la taille de sa main immense.

– Bonjour, lieutenants.

Liam s'approcha de Claire, la prit par les épaules. Les yeux de la femme se gonflèrent d'émotions. Il vint vers Kyrill à qui il tendit la main. Le Russe la serra et la couvrit de sa main gauche. Ils se séparèrent et s'assirent autour de la table. Les regards naviguaient de l'un à l'autre.

– C'est la seule pièce où le colonel m'a permis de nous réunir. Tout ce que nous dirons sera enregistré et conservé pour raisons judiciaires.

Claire et Kyrill hochèrent la tête gravement. Liam se tut un instant, cherchait les mots par lesquels il annonça :

– La situation est sans issue.

Les épaules de Claire tombèrent un peu plus, les mâchoires de Kyrill se crispèrent.

– Nos adversaires ont réussi en une nuit à reprendre tous les éléments en notre possession : ils ont volé le corps enfermé dans la chambre froide et pendu l'homme chargé de la surveillance. Ils ont également repris le pentagramme en forçant deux portes soi-disant inviolables. J'attends de la société de sécurisation des explications, pour le moins. Nos adversaires nous ont neutralisés en quelques heures. Ils prévoient que l'affichage des photos nous causerait des sérieuses difficultés internes. Pour le reste, ils se cantonnent à une mission maintes fois répétée. Je reste le seul libre de mes mouvements pour l'instant. Nous devons pourtant clore cette affaire afin d'éviter un fiasco total. Le colonel consent à libérer Claire pour m'accompagner. Kyrill, vous restez ici.

– Compris, dit le géant russe.

– Claire, avez-vous contacté l'oncle de Désiré ? demanda

Liam.

– Oui, Monsieur. Nous avons rendez-vous à onze heures trente, répondit la jeune femme

– Soit dans moins d’une heure, constata Liam.

– Oui, Monsieur.

– Alors, mettons ce temps à profit pour éclaircir quelques points.

Le visage durci de Liam doucha les maigres espoirs naissants. Claire et Kyrill échangèrent un coup d’œil, le Russe hocha la tête.

– On est arrivés vers huit heures vingt devant l’immeuble, commença-t-il. Des sentinelles montaient la garde devant chaque entrée. On a demandé à un mec de quoi il s’agissait, mais il n’a rien dit. On a pris l’ascenseur pour monter à la brigade. Là, sur le miroir du fond, il y avait la photo, scotchée avec un adhésif très collant. Impossible de l’enlever à la main. Alors j’ai sorti mon couteau et je l’ai découpé. En arrivant à notre étage, j’ai entendu des hommes se marrer, dire des trucs moches. Dans le couloir qui mène au bureau, y avait encore cette foutue photo collée partout et une douzaine d’hommes se rinçaient l’œil. J’ai voulu les chasser, mais Claire m’a empêché. On a décidé de décoller les photos avec nos couteaux.

– Vous avez aussi un couteau, Claire ? demanda Liam.

La jeune femme fit oui de la tête.

– On avait à peine enlevé deux photos que le groupe d’hommes s’est rassemblé autour de nous pour nous insulter. En fait, ils parlaient de vous, Chef. Ils disaient connaître comment vous avez recruté votre équipe et ils voyaient mal une femme passer vos tests.

– Je vois, dit Liener.

– On a rien répondu. On s’est concentré sur ces saloperies de photos. Jusqu’au moment où un homme a lancé que ces photos-là faisaient un super spectacle, bien mieux que celles d’avant. Alors, je me suis retourné et je lui ai dit qu’il mériterait que je lui fasse manger ses dents. Il s’est énervé, il a dit que j’avais une lame et qu’à cause de ça il pouvait pas me montrer qui de nous deux était l’homme. J’ai rangé mon couteau et le mec a tenté de me frapper deux fois. Les autres ont formé un cercle, genre ring de boxe, vous voyez. Dès que j’étais au bord, ils me repoussaient vers ce type. J’ai compris que les

choses finiraient mal : ils s'en prenaient à Claire, lui promettaient des choses sales. Alors j'ai frappé ce mec au foie et à la rate. Il s'est écroulé et les autres se sont écartés. Certains ont essayé de me frapper, mais ils avaient trop peur. Le plus grand m'a envoyé un coup de pied sans me toucher, je lui ai mis mon poing dans la gueule. Au bruit, je dirais que je lui ai cassé le nez et quelques dents. Plusieurs sont partis avertir le service de sécurité. Ces connards sont arrivés et ils m'ont frappé avec leurs matraques souples.

Kyrill montra des marques bleues sur ses avant-bras.

– Alors, j'ai vu rouge, Patron. Des vraies brutes sans cervelle. Dans la mêlée, j'ai frappé un homme au genou, je crois. C'est à ce moment-là que vous avez téléphoné. Ils avaient plus ou moins réussi à me tenir quand un de ces crétins a frappé Claire au visage. Celui-là, j'aurai bien voulu lui...

Le géant russe se leva, encore en proie à la colère ressentie alors. Ses poings énormes se serraient spasmodiquement.

– Elle n'avait rien fait, Chef ! Elle ne se battait pas ! Elle me demandait d'arrêter de les frapper ! Elle savait bien que je pouvais tenir tête à ces rigolos en armure. Bande de clowns...

Il finit par s'asseoir, Liam regardait dans le miroir sans tain.

– Il y aura une enquête, Kyrill. Les deux hommes que vous avez frappés le plus durement ressortiront de l'hôpital dans plusieurs mois, très certainement handicapés à vie.

Le Russe soupira, les larmes ruisselaient des yeux de son amante.

– Je m'occuperai de vous trouver un avocat militaire pour cette affaire, reprit Liener. Ces incidents ont eu lieu sous mon commandement. J'en porte la responsabilité et j'aurai à en répondre. Ne vous inquiétez pas Kyrill, vous n'irez pas en prison.

– Je n'ai pas peur de la prison, Monsieur, lâcha le Russe. Promettez de pas arrêter la brigade.

– Je ne peux pas, lieutenant, se défendit Liam. Désiré est mort, vous en prison, nous n'existons presque plus. Et même si je voulais continuer, le tribunal militaire pourrait ordonner le démantèlement de notre brigade.

Les épaules du Russe tombèrent, ses yeux gris s'assombrirent.

– Nos vies ne valent rien et l’ennemi nous tuera bientôt, dit Kyrill. Même enfermé, ils me trouveront.

– Ne soyez pas si Russe, Kyrill, ironisa Liam. Les alliés ne manquent pas, même s’ils utilisent des moyens étonnants.

– Beusch ? demanda Claire.

Surpris, Liam la regarda.

– Pardon, qu’avez-vous dit ? questionna-t-il.

– Rien, Monsieur.

– Allons, lieutenant Warnant, nous avons rendez-vous avec Séraphin.

Il consulta l’heure sur son téléphone portable.

– Nous sommes déjà en retard, reprit-il. Kyrill, courage, je reviens vous voir cette après-midi.

– À tout à l’heure, Monsieur, le salua le Russe.

Liam et Claire se levèrent. Un léger déclic libéra la porte. Ils sortirent, attendirent quelques instants devant l’ascenseur.

– Vous savez s’ils ont posé des scellés sur notre bureau ? demanda Liam.

– Non, Monsieur, nous étions trop loin pour voir la porte ce matin. Et depuis la bagarre...

– Allons-y. J’ai besoin de votre avis sur deux documents, une photo et un film vidéo. Je dois savoir lequel est vrai. Je veux dire sans trucage.

– Bien, Monsieur.

Ils sortirent de l’ascenseur. Le couloir menant jusqu’au bureau de la brigade gardait les traces des incidents du matin : du sang sur le sol, le mobilier brisé laissé là sans que personne ne s’occupât de le dégager. La porte du bureau n’était pas scellée.

– Bien, Claire, prenez votre matériel pour expertiser une photo, dit Liam. Nous devons partir le plus vite possible.

– Oui, Monsieur.

Claire prit son ordinateur portable, une loupe, un kit de lampes diverses et un scanner à main. Liam referma le bureau. Ils regagnèrent l’ascenseur.

– Je voulais m’excuser pour la bêtise de tout à l’heure, commença Claire.

– De quoi parlez-vous ? demanda Liam.

– D’avoir lâché le nom de Beusch, avoua-t-elle piteusement.

– Ah ça... C'est pas grave, la consola Liener. Au fond, ça leur donne un os à ronger. Ils risquent de s'y casser quelques dents. Tranquillisez-vous Claire, tout va bien de ce côté-là.

Ils entrèrent dans l'ascenseur, Liam appuya sur la touche du niveau moins deux.

– Les deux documents concernent la même personne, Monsieur ?

– Oui.

– Vous cherchez Sophie, n'est-ce pas ?

– C'est exact. Et deux sources me donnent des informations contradictoires. Je dois savoir laquelle dit la vérité.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le garage. Ils montèrent dans la voiture, Liam alluma la radio. Il se pencha vers Claire et lui dit à l'oreille :

– J'ai reçu par mail une vidéo envoyée par notre ennemi, qui montre Sophie détenue, me suppliant de la libérer.

Les sourcils de la jeune femme se froncèrent.

– Dans le même temps, Beusch m'a remis une photo d'elle, soi-disant prise en Sicile datée d'hier, lors de notre rendez-vous ce matin, juste avant de me droguer.

Les yeux de Claire s'agrandirent. Elle mit son ordinateur en fonction. Liam démarra, plaqua son insigne sur le pare-brise, salua les gardes qui ouvrirent la barrière, tourna dans la rue sous le soleil de juillet.

Liener se gara devant le café de Séraphin, l'oncle de feu Désiré Duclos. Le rideau de fer baissé, l'établissement n'ouvrirait pas aujourd'hui, ni demain. Pour cause de deuil, précisait une affichette. Liam frissonna à l'idée maintenant définitive et concrète de la mort de son lieutenant.

Claire renifla discrètement, Liener se retourna, la découvrit pleurant sans honte, les joues mouillées de larmes. « Je ne la savais pas si émotive. »

– Par où entre-t-on ? demanda-t-il.

– Suivez-moi, Capitaine.

La jeune femme s'engagea dans une porte cochère qui donnait sur l'arrière-boutique, un jardin simple et entretenu où plusieurs Antillais se tenaient, groupés et solennels. Claire poussa une légère porte en bois et entra. Les hommes présents tournèrent la tête à leur arrivée, affichant une mine grave puis les oublièrent, revenant à leur chagrin. Tous portaient des vêtements d'une couleur sombre, un pourpre si profond qu'il dévorait la lumière et la volonté. Liam jeta un coup d'œil à Claire qui lui sourit. Séraphin apparut, sévère et digne, vêtu d'un costume de cette teinte étrange. Il s'approcha d'eux, s'arrêta devant Claire qui pleurait une fois encore à chaudes larmes. Le vieil Antillais ouvrit ses bras dans lesquels la jeune femme semblait une petite fille perdue. Il la berçait sans un mot, la consolait d'une tristesse partagée dont Liam ignorait tout. La jeune femme se redressa lentement, garda ses mains accrochées à celles de Séraphin de longues secondes. À regret, elle s'isola, puis lentement rejoignit le groupe d'hommes et de femmes qui l'accueillit de gestes familiers. Séraphin se tenait devant Liam, le fixait sans colère.

– Monsieur, je souhaite... commença Liener.

– Suivez-moi, dit-il.

Il lui tourna le dos puis marcha vers la petite dépendance dans laquelle il les avait reçus deux jours plus tôt. Il ouvrit la porte, laissant passer Liam. La pénombre intérieure l'aveugla par contraste. Séraphin ferma derrière lui et s'assit. Quelques points lumineux flottaient dans la noirceur, puis une à une les formes apparurent : Désiré, couché sur un lit, entouré de bougies funéraires, quelques chaises vides, une table dénudée.

– Asseyez-vous, Capitaine.

La force de caractère du vieil homme transperça le cœur de Liam. Il rejoignit Séraphin au pied du lit funèbre.

– Deux jours représentent parfois l’immensité d’une vie, annonça le vieil Antillais.

Liam croisa son regard franc.

– Désiré ne craint pas de mourir, car sa nature ne disparaît pas, reprit-il. Ne croyez pas à une métaphore, Monsieur Liener, j’énonce la vérité. Désiré n’appartient pas au même ordre de vie que vous et moi. Et quel que soit le temps qu’il vous reste à vivre, ne le passez pas à culpabiliser. De toutes vos forces, vous n’auriez pas pu le sauver.

Séraphin sourit à cette idée, il continua :

– Il vivait pour nous protéger, le plus souvent de nous-mêmes.

Le vieil oncle secouait la tête, avec tristesse et légèreté. On frappa doucement à la porte : une vieille femme toute ratatinée entra, portant deux encensoirs. Elle fit le tour de la pièce, enfumant chaque recoin, puis, satisfaite, elle les posa sur un coin de table, fumant toujours, épaississant l’air, le rendant irritant et aveuglant. Liam toussa discrètement. Séraphin rit de bon cœur.

– Toussez, tousez donc, Monsieur Liener. Ne vous gênez ni pour lui, ni pour d’autres.

Liam toussa profondément, ses yeux piquaient, il cilla plusieurs fois, mais les larmes s’accumulaient sans s’écouler, brouillaient sa vision. D’étranges formes humaines assombrissaient davantage la fumée dense de l’encens. Un instant, Liam crut le lit vidé du corps de Désiré. La main sèche de Séraphin tomba sur son épaule :

– Il est temps de poser vos questions, mon jeune ami, dit une voix profonde située derrière lui.

Liam se retourna, mais ne vit personne, aucune forme ni ombre. La main sur son épaule se fit plus lourde, insistante.

– Je dois savoir s’il nous reste la moindre chance de résoudre cette enquête, dit Liam, je veux dire, en inculpant ceux qui ...

Un rire discret flotta jusqu’à son cœur, le baigna d’une joie qu’il connaissait et lui manquait déjà. La voix colorée de Désiré lui parlait à l’oreille, déformée par une distance infinie, semblable à l’écho des vieux téléphones noirs en bakélite.

– Allons, Capitaine, ne vous bercez pas d’illusion. L’enquête propose la forme d’une bataille, mais l’enjeu final de cette lutte ne réside pas dans la justice.

– Mais je suis supposé faire quoi ? demanda Liam.

– Continuez de vivre, car vous êtes le but de toute cette entreprise, Capitaine. Ils cherchent à vous ramener à eux, car vous incarnez une partie essentielle de cette machine infernale de chair et d’acier qui ouvre toutes les portes.

– Mais c’est impossible, c’est impossible, répéta Liam aux bords des larmes.

– Impossible, non, impensable, peut-être.

La main sur son épaule le pinça doucement :

– Il ne reste plus de temps, dit la voix de Séraphin.

Liam ferma les yeux, les larmes glissèrent enfin hors de son corps.

– Ai-je le choix ?

– Bien sûr, Monsieur. Le choix reste votre seule liberté.

Au revoir, Capitaine. Et surtout, ne vous inquiétez pas pour Sophie.

– Merci Désiré, merci pour tout. Je ...

Liam cacha ses yeux dans ses paumes et pleura. Les ombres s’évanouirent dans la fumée, Désiré gisait sur son dernier lit. Liener entendit Séraphin se lever, étouffer les encensoirs. L’atmosphère s’éclaircit. Le vieil homme sortit, laissant entrer l’air et la lumière. Les bougies brûlaient toujours. Liam ne possédait plus la force ni le courage de regarder le corps froid de son lieutenant. La triste solitude le drapait d’une humidité poisseuse. Ses pensées fuyaient en vertige.

La porte s’ouvrit de nouveau : Séraphin et deux autres hommes entrèrent. Ils aidèrent Liam à se lever, le saisirent sous les aisselles.

– Venez Capitaine, nous devons le laisser partir maintenant. Il voulait rester jusqu’à votre arrivée. Cela coûte beaucoup d’énergie à tout le monde.

Liam s’effondra dans les bras puissants des deux Antillais qui le sortirent de la pièce et lui firent traverser le jardin. Le soleil de juillet le glaça. Les femmes regroupées en cercle chantaient si bas que seuls les désespérés les entendaient. La voix bleutée de Claire se mêlait aux timbres chaleureux des Antillaises. Elles murmuraient un long sanglot tressé de créole

et de vie où Liam ne saisit que quelques mots qui le plongèrent dans l'inconscient du chagrin.

— Ne pleure pas, petit Blanc, ne pleure pas. Il est déjà parti, et bien vite il reviendra. Bien vite, oui bien vite, il reviendra.

Liam rêvait qu'il pleurait un ami dont le nom lui échappait. Ce vide le torturait et redoublait ses sanglots. Une odeur suave de café l'éveilla. Ses yeux ouverts étouffaient encore les larmes au souvenir du songe. Il sentait le froid désagréable du skaï d'une banquette de bar dans son dos. Il se releva, étourdi par toute cette tristesse. Dos au comptoir, Séraphin s'activait. Sans se retourner, il lança :

— Je vous prépare le fameux café de notre village, il vous remettra sur pied rapidement.

Il s'approcha avec une grande tasse fumante où flottaient les traces rouges des piments que l'Antillais avait ajoutés. Liam but lentement, les effets du breuvage l'allégèrent de la torpeur qui l'avait envahie.

— Alors Capitaine, vous êtes à ce fameux carrefour dont tous les sages parlent et que les mauvais conteurs décrivent si mal. Vous déciderez seul de la fin de l'histoire. Vous vous sentez prêt ?

Liam secoua non de la tête. Séraphin sourit, bienveillant.

— Tant mieux. Personne n'accepte de faire ce genre de choix. Si jamais vous en croisez un joyeux devant cette situation, c'est que vous tenez un sacré menteur et un imbécile dangereux.

Séraphin retourna au bar, sortit d'un placard une bouteille sans étiquette et deux verres. Il s'assit face à Liam, versa le rhum, but le sien et poussa l'autre vers Liener.

— Désiré souhaitait être enterré près du village de notre famille, dans la terre rouge et féconde des Antilles, dit Séraphin. Il se servit un nouveau verre, le vida.

— Nous organisons son départ aujourd'hui, reprit-il, loin des voies officielles. Il sera en terre dans quinze heures.

Liam but le rhum à son tour.

— Et l'enquête sur sa mort ? demanda-t-il.

– Nous n’y accordons aucune importance, répondit fermement le vieil Antillais. Je vous demande de régler cette partie de l’affaire dans le secret de vos bureaux.

– Mais nous devons savoir qui l’a tué ! protesta Liam.

– Ça ne vous concerne pas, Monsieur Liener. Mon neveu garde sa liberté jusque dans la mort. Ne jugez pas ce que vous ne comprenez pas, Capitaine. Et gardez à l’esprit que la journée est encore longue.

Séraphin se leva, rangea la bouteille et quitta le bar par la porte donnant sur le jardin. Seul, Liam finit le café. Claire entra, la photo de Sophie à la main. Elle se posta devant lui.

– Cette image n’existe pas dans la réalité, Monsieur. Ceux qui l’ont créée sont très habiles, mais pas au point de me mentir. Et la vidéo, alors là...

– Comment avez-vous pu la visionner ? demanda Liam, surpris.

– Je connais vos mots de passe, Monsieur, répondit Claire, en baissant le regard.

– Ah..., fit-il, dépité.

– Donc la vidéo est très grossière. Parfois nos émotions nous aveuglent et nous font croire à de mauvaises contrefaçons, Monsieur. En temps normal, ce genre de film ne vous aurait pas piégé. Je ne sais pas où est Sophie, mais ces images ne nous disent rien d’elle. En fait si ! Les deux camps la croient importante pour vous, Monsieur. C’est vrai ?

Liam réfléchit, garda le silence.

– Les photos affichées dans l’immeuble aujourd’hui ne sont pas truquées, répondit-il.

– Je sais, Monsieur.

Frère Jean-François pour l’Église Catholique, Philippe Mullia pour les autres, se délectait du rapport que lui faisaient les frères Claude et Daniel, alias Borré et Mood. Malgré une nuit d’opération, ils restaient vifs et concentrés.

– Suivant vos instructions, nous n’avons pas forcé la porte de leur bureau et rien volé des documents qu’ils ont de l’enquête, expliquait Frère Claude.

Frère Jean-François souriait de plus en plus largement.

– Parfait, messieurs. Ainsi, ils ne peuvent pas engager une procédure de vol de pièce à conviction, le corps en l’occurrence, puisqu’ils niaient le posséder. Tout est pour le mieux.

– Nous avons reçu des informations des hommes chargés de ... surveiller Liener, relança Frère Claude.

– Ah, oui. Et alors ? questionna Frère Jean-François.

– Les deux opérations ne se sont pas déroulées comme prévu, Monsieur, avoua-t-il.

– C’est-à-dire ?

– Et bien, pour la première rencontre, hier soir, Liener s’en est sorti in extremis grâce à l’intervention d’une patrouille de police. Un de nos hommes est hospitalisé : fracture du crâne.

– Ah ... Liener ?

– Oui, Monsieur. Ce type ne craint pas les explications franches. Pour l’opération de ce matin, et bien...

Frère Jean-François s’impatiait.

– Je vous écoute, Frère Claude, lança-t-il, glacial.

– ... Liener a bien failli tuer le binôme venu l’intercepter.

La colère succédait à la joie dans l’esprit de Frère Jean-François. Il se leva, marcha en silence dans son bureau. Il se rassit, le visage étrangement blanc.

– À l’avenir, messieurs, je vous ordonne de ne plus jamais déléguer les opérations relatives à Liener, ni de les superviser. Vous devez vous en charger personnellement.

Le Frère Jean-François fulminait.

– Je vous rappelle qu’il représente notre objectif principal dans cette opération, reprit-il. L’échec de ce matin représente un contretemps regrettable. Très regrettable. Tout ceci doit vous encourager à la plus grande vigilance. Liener nous est précieux et vous avez maintenant les preuves de sa capacité d’impact.

– Oui, Monsieur, confirmèrent les deux barbouzes, à l’unisson.

Ils attendaient que Frère Jean-François leur donnât congé, mais leur supérieur échafaudait de nouveaux plans.

– Oui, c’est ça. Alors, nous capturerons Liener cette nuit, chez lui, annonça l’ecclésiastique. Vous reconnaîtrez les lieux et préparerez les membres de cette opération. Nous interviendrons vers trois heures trente demain matin.

– Bien, Monsieur, qui compose l'équipe ? demanda Frère Daniel.

– Prévoyez sept personnes : vos deux meilleurs hommes et vous-mêmes, Son Excellence, Frère Sébastien et moi.

– Monsieur, c'est une opération dangereuse, dans un environnement non sécurisé. Il serait préférable de laisser les hommes de terrain réaliser cette mission. Nous vous apporterons ensuite Liener dans le lieu de votre choix, aussi vite que possible. Vos présences accroissent le risque, Monsieur.

– Vous n'avez pas voix au chapitre dans cette affaire, Frère Daniel, rétorqua sèchement Frère Jean-François. Nos présences s'avéreront indispensables, sans que j'aie à vous en rendre compte. Sachez qu'il n'y a aucune lubie en la matière.

– Bien, Monsieur, répondit Frère Daniel.

– Vous pouvez disposer, messieurs.

Les deux hommes se levèrent, se dirigèrent vers la porte du bureau lorsque Frère Jean-François les rappela.

– J'oubliais, avez-vous positionné les éléments de transmission dans l'immeuble ? leur demanda-t-il.

– Bien sûr, Monsieur, répondit Frère Claude.

– Très bien.

Les deux hommes hochèrent la tête et sortirent du bureau. Ils gardèrent le silence et descendirent lentement les escaliers les menant deux étages plus bas.

– Je n'aime pas ce type d'opérations en présence des huiles, dit Frère Daniel. Ils encombrent, ils ralentissent, ils discutent les évidences. Nous devons neutraliser les voisins de l'immeuble pour nous assurer une sécurité maximale.

Frère Claude ne releva pas, marchait pensif en direction de leur véhicule. Frère Daniel lui jeta un coup d'œil, mais son collègue l'ignorait.

– Et toi, t'en penses quoi ? relança-t-il.

Frère Claude haussa les sourcils, surpris par le retour de cette réalité.

– Ce que j'en pense ? répéta-t-il. Ça me glace les tripes. Je préférerais infiltrer une base talibane en plein hiver que de travailler avec « Frère » Sébastien dans mon dos. Je ne supporte pas la présence de ce ...

La bouche du hussard se pinça de dégoût. Il ouvrit la portière et monta dans la voiture.

– De ce quoi ? s'enquit Frère Daniel.
Frère Claude le regarda, lointain, et répondit :
– Putain, je ne sais même pas comment nommer cette chose.
– Une abomination ? proposa l'Écossais, en bouclant sa ceinture.
Surpris, Frère Claude fixa son partenaire.
– Ouais, quelque chose dans ce genre-là.
Il démarra l'automobile et sortit du parking souterrain, prit la direction du domicile de Liam Liener.

Frère Pascal entra dans le bureau de « Frère Jean-François » Mullia.

– Voici, Monseigneur, j'ai collecté les données des trois transmetteurs installés lors de l'opération de cette nuit. Pour des raisons que j'ignore, seul un a fonctionné.

– Ah ! Avez-vous vu des choses intéressantes ? demanda Mullia.

– Non, Monseigneur, je n'ai rien visionné encore. J'ai préféré vous réserver la primeur des images.

Le jeune homme inséra un DVD dans le lecteur de l'ordinateur de Frère Jean-François. Frère Pascal lança la lecture : les images du couloir menant au bureau de la brigade défilaient. L'heure de l'enregistrement s'affichait dans le coin droit de l'écran : trois heures quarante-cinq.

– Vous pouvez accélérer la lecture ? demanda Mullia.

– Oui, Monseigneur.

Le jeune homme fit passer les heures de la nuit rapidement. L'horloge de l'enregistrement indiquait huit heures et quinze minutes.

– Voyons ce qui se passe, demanda Mullia.

Les images retrouvèrent leur stabilité ordinaire. Les photos affichées dans la nuit provoquaient l'effet escompté : plusieurs hommes les regardaient, amusés ou dégoûtés. Un groupe s'était formé autour d'un cliché. Bien que la qualité sonore fût très pauvre, Frère Jean-François se régalaient des commentaires :

– « Non, mais, regardez-moi cette tarlouze. J’suis sûr qu’il gueule quand tu le bourres bien fort. »

Des rires gras punctuaient chaque remarque. Puis la carrure imposante de Kyrill Kolenko et la silhouette frêle de Claire Warnant éclatèrent l’attroupelement.

– Tiens donc, notre orthodoxe préféré et son animal de compagnie, ironisa Frère Jean-François.

Le Russe et la fille découpèrent les photos pour les décoller des murs. La tension régnait dans le couloir qui menait au bureau de la Brigade. Un brouhaha s’éleva et une bagarre éclata entre le géant russe et un homme du groupe. L’affrontement ne dura pas : Kolenko terrassa l’autre.

Tous se dispersèrent confusément lorsqu’apparût dans l’image une faction d’hommes en tenue de combats urbains.

– Tout ça m’amuse beaucoup, souriait Frère Jean-François. Nous n’avons rien à craindre de cette bande de primates.

Le Russe tenait tête aux gardes armés, puis sans qu’on en vit la cause, Kolenko se précipita sur un homme, le frappa, manifestement décidé à le tuer.

– Oh, impressionnant ! commenta Mullia.

De nouveaux agents en armures se mêlèrent à cette bagarre, eurent raison du Russe, à grands coups de matraques souples et l’emmenèrent hors de l’image. Le couloir se vida. Frère Pascal accéléra le défilement des images, puis le ralentit à nouveau lorsqu’il vit Liener et Warnant se rendre dans leur bureau et en revenir.

– Arrêtez le film ! ordonna Frère Jean-François. Je veux savoir ce qu’ils emportent avec eux.

Frère Pascal fixa l’image, l’agrandit, améliora la définition.

– Elle tient un ordinateur portable, Monseigneur, une curieuse boîte noire et une sorte de loupe. Lui garde un morceau de papier à la main, ou quelque chose comme une photo peut-être.

– Voyez-vous le texte ou l’image ? demanda Mullia

– Non, Monseigneur, pas lorsqu’ils en sortent. Peut-être quand ils entrent.

Frère Pascal recula l'image jusqu'à l'arrivée de Liener et de Warnant dans le couloir. Il répéta les opérations d'agrandissement et d'améliorations de la netteté.

— Je vois que c'est une photo, Monseigneur.

Il agrandit encore, la définition de l'image ne permettait pas d'identifier qui que ce soit. Frère Jean-François blêmit.

— Je dois savoir ce qu'il y a sur cette photo. Au plus tôt ! dit-il, serrant les dents.

— Bien, Monseigneur. Je vous apporte des informations fiables dans moins d'une heure.

— Ne tardez pas, Frère Pascal.

Le jeune homme éjecta le DVD et sortit par une porte latérale du bureau de Mullia. Seul, il marmonnait entre ses dents :

— Je dois savoir, oui, c'est important. Ne rien laisser au hasard. Pourtant, je le flairerai à des kilomètres, ce cul béni de Beusch. Je suis sûr qu'il est dans le coup.

Frère Jean-François posa la main sur le combiné téléphonique de son bureau, les yeux perdus dans le vague.

Il se ravisa, s'enfonça profondément dans son fauteuil, l'air sombre, les yeux en mouvements, cherchant à couvrir d'ombres les dernières étincelles.

Dans la voiture arrêtée au coin d'un carrefour, Liam et Claire visionnaient une nouvelle fois la fausse vidéo montrant « Sophie » attachée à une chaise, sur l'écran de l'ordinateur portable.

— Voyez, lorsque j'applique le filtre bleu d'incrustation, expliquait Claire, voilà ce que j'obtiens.

Elle appuya sur plusieurs touches et les trucages apparurent : le fond de l'image n'existait pas, couvert d'un bleu électrique et le visage de la femme ne présentait aucun trait, car peint également de la même couleur.

— Ce travail ne vaut guère plus que celui d'un enfant de onze ans, reprit-elle. Enfin un domaine où nous les dominons largement.

Les traits de Liener se détendirent un peu. Sa respiration, plus libre, chassa les idées noires de son crâne.

– Et la photo ? demanda-t-il.

– Alors là, plus professionnel, c’est sûr. Presque remarquable, dit-elle, enjouée. À l’œil nu, je ne distinguais rien d’anormal, mais en agrandissant beaucoup, j’ai trouvé une bizarrerie.

La photo de Sophie et d’un homme brun apparut sur l’écran. Claire agrandit cinq cents fois l’image et cadra le journal. Les gros titres, la date, le prix, tout correspondait.

– Que dois-je voir ? demanda Liam.

– Regardez, répondit-elle, pointant du doigt un des articles les plus petits. Essayez de lire celui-ci et l’autre, juste en dessous.

Elle désignait quelques entrefilets disséminés sur la première page.

– Mais je ne parle pas italien ! protesta Liam.

– Ce n’est pas nécessaire pour comprendre.

Liam s’approcha de l’écran. Il découvrit des lignes de faux textes, des caractères placés les uns à la suite des autres, avec des espaces réguliers, des points, des majuscules, donnant l’illusion lointaine d’un réel écrit.

– Ça alors, ils ne sont pas allés jusqu’au bout du travail, constata Liam.

– Par manque de temps, je pense, dit Claire. Très rapidement, vous auriez fait traduire les titres et les plus gros caractères, donc ils ont écrit ou retranscrit de vrais articles. Mais ils étaient pressés.

– Comment savaient-ils qu’il me fallait un démenti à la vidéo ? s’inquiéta Liam.

– Ils ont piraté votre boîte mail, Monsieur, conclut Claire. Je suis sûr qu’ils ont visionné ce film avant vous.

Liam Liener secoua la tête, atterré.

– Ne vous inquiétez pas, Capitaine, j’ai remédié à ce problème tout à l’heure, sourit-elle. J’ai crypté tous vos mails, entrant et sortant. Ils finiront bien par casser le code, mais dans trois mois, peut-être quatre.

– Merci, Claire.

– De rien, Monsieur.

Liener démarra la voiture.

– Ils vous ont confisqué votre arme de service, ce matin ? demanda-t-il à la jeune femme.

– Oui, Monsieur. Mon pistolet et mon couteau. Je n’ai récupéré que mon insigne et mon téléphone.

– Passons chez moi récupérer des armes pour vous et pour Kyrill.

– Comprends pas, dit Claire en fronçant les sourcils.

– Kyrill ne doit pas passer la nuit là-bas, en cellule. Ils le tueront aussi facilement qu’ils ont volé le cadavre et pendu ce pauvre Denis.

Les yeux de la femme s’embruèrent.

– Une évasion ? demanda-t-elle.

– Je ne préférerais pas.

Il regarda dans ses rétroviseurs, déboîta et se glissa dans la circulation.

Frère Claude et Frère Daniel montaient l’escalier de l’immeuble où habitait Liener.

– Eh ben, mon gars, c’est cossu chez lui. Je ne savais pas que les flics gagnaient aussi bien leurs vies. Sinon, je me serais engagé à coup sûr, ironisa Frère Daniel.

Ils s’arrêtèrent devant la porte gauche du troisième étage.

– C’est ici, murmura Frère Claude. Vérifie en face.

Frère Daniel traversa le palier, sonna trois fois à intervalles longs et réguliers à l’unique autre porte. Personne ne se manifesta. Frère Claude sortit un épais trousseau de diverses formes métalliques, qui, assemblées, reproduisaient la quasi-totalité des clés existantes. Il s’agenouilla :

– Hum, hum, serrure récente, à billes et à cliquets. Casse-pieds et long, chuchota-t-il.

Il tenta plusieurs combinaisons de formes, mais aucune ne permit l’ouverture. Frère Daniel consulta sa montre.

– Nous avons le temps de la fabriquer pour cette nuit, déclara-t-il. Prends l’empreinte.

– Attends, j’essaie une dernière fois.

La serrure répondait à l’assemblage par un léger basculement, mais ne tournait pas.

– Oui d’accord, j’ai compris ce que c’est, mais je ne l’ai pas ici, reprit Frère Claude.

– Prends l’empreinte, insista Frère Daniel, et tirons-nous de là.

Frère Claude grogna. Il empoigna une petite bonbonne d’air sur laquelle il appliqua une boîte de résine incolore. Il projeta l’air qui propulsa la résine dans la serrure à l’emplir totalement. Il regarda la trotteuse de sa montre, attendit trente secondes, retira le moulage. Il l’observa, le fit tourner, afin de déterminer ce qui lui manquait pour ouvrir cette porte.

– D’accord, je vois, dit-il pour lui même.

La porte de l’immeuble s’ouvrit, des pas résonnèrent, deux personnes s’arrêtèrent devant l’ascenseur. Ils ne parlaient pas.

– Partons d’ici, dit Frère Daniel si bas que ses mots n’étaient qu’un souffle.

– Je dois nettoyer la résine dans la serrure, s’agaça Frère Claude sur le même ton.

Il projeta rapidement un dissolvant afin d’ôter toute trace collante. Les deux personnes montèrent dans l’ascenseur. Frère Claude essuya l’humidité restante avec un mouchoir en papier, mais un minuscule morceau blanc accrocha à l’intérieur de la serrure.

– Ah merde ! jura-t-il entre ses dents.

– Barrons-nous ou préparons-nous à l’impact ! gronda Frère Daniel.

Les deux hommes dégainèrent leurs armes et descendirent les escaliers quatre à quatre sans le moindre bruit. La porte de l’ascenseur s’ouvrit sur le palier du troisième étage, Claire et Liam en sortirent. Liener fouilla dans ses poches, dégagea la clé de l’appartement de son trousseau. Elle accrochait la serrure, comme toujours. Inquiète, Claire s’approcha.

– Non, non, c’est rien, la rassura Liam. Je dois juste la changer, elle est tordue.

Liam ressortit la clé pour en montrer la courbure à Claire et ramena, collé, un petit morceau de mouchoir en papier.

– Qu’est-ce que c’est que ce truc-là ? dit Liam en tentant de décoller la marque blanche avec son ongle. Ça alors, je ne peux pas l’enlever.

– Montrez, Capitaine, dit Claire, tendant la main.

Elle toucha le métal qui par endroits poissait et par d'autres collait. Elle s'accroupit devant la serrure, glissa son doigt à l'entrée du barillet.

– Il y a deux produits : un collant et un dissolvant, affirma-t-elle en se relevant. Une empreinte de serrure, à coup sûr, moins de cinq minutes.

Liam sortit son arme du holster.

– Ils sont encore là ? questionna Liam, désignant l'étage du dessus de la main gauche.

– Je n'ai pas d'armes, Monsieur, chuchota Claire.

Liam lui présenta la clé qu'elle inséra dans la serrure. Elle ouvrit la porte sans bruit. Liam entra à reculons et dégagea d'un placard une boîte à chaussures contenant deux pistolets Beretta neuf millimètres. Il en tendit un à Claire qui le saisit et l'arma.

Elle monta à l'étage supérieur adossée au mur, Liam descendit vers l'étage inférieur de la même façon. Quelques instants plus tard, ils se rejoignirent devant la porte de l'appartement.

– Nous les avons ratés de peu, souffla Liener.

Claire hocha la tête. Ils entrèrent, fermèrent la porte derrière eux.

– Que veulent-ils en venant ici ? se demanda Liam. Je n'ai aucun document concernant l'enquête.

– Vous, Monsieur, répondit Claire.

– Quoi ?

– Je dis que c'est vous qu'ils veulent, sinon il suffirait de fracturer la serrure, de prendre ce qu'ils cherchent et partir. S'ils prennent ce risque, c'est qu'ils ont besoin d'un double pour entrer ici sans laisser de traces.

Liam observa longuement Claire qui ne cilla pas. Il revint dans l'entrée, emplit de balles quatre chargeurs vides. Il en donna un à Claire qui le glissa dans la poche de son jean. Le téléphone portable de Liam sonna.

– Capitaine Liener ?

– J'écoute.

– Je suis le responsable de l'agence de sécurisation d'accès, Monsieur Carmeaux.

– Que pouvez-vous pour moi ? demanda Liam.

– J’ai reçu le rapport de notre équipe d’intervention concernant les deux portes du quinze rue Saint-Luc.

– Et ?

– Nous reconnaissons que ces portes ont été forcées, enfin, plus exactement ouvertes sans trace d’effraction.

– Quelle différence ? questionna Liam.

– La catégorie de ceux d’en face. Pour nous, c’est une première. Ces gens-là ont de gros moyens et tiennent à être discrets.

– Passez-moi votre admiration tactique, comment ont-ils fait ?

– Ils ont utilisé une carte magnétique pirate et un puissant logiciel de décryptage. Notre système a enregistré la moindre de leurs manœuvres. Nous consolidons nos mises à jour en temps quasi réel.

– Ce « quasi » résume tout mon problème, Monsieur Carmeaux. J’ai perdu une pièce à conviction de trois cents kilos, ainsi que toutes les traces d’un crime commis sur les lieux. Il ne me reste rien à présenter en accusation. Ce « quasi » a clôturé mon enquête.

– Nous avons un service qui traite ce genre de difficultés. Si vous le souhaitez, je vous mets en relation avec ...

– Épargnez-moi vos détails commerciaux. À quelle heure sont-ils entrés ?

– Selon nos relevés, ils ont forcé la porte donnant sur la rue le huit juillet à vingt-trois heures trente. À vingt-trois heures quarante-cinq, la porte à l’étage était piratée. Il n’y a eu pas moins de dix ouvertures et fermetures, jusqu’au neuf juillet six heures quarante-cinq précises. Ensuite, une ouverture et fermeture entre huit quarante-six et huit heures cinquante-huit où tout indique que vous avez manœuvré les deux portes.

– Bon, ce n’est pas très rassurant, mais au moins on sait ce qui s’est passé. Envoyez-moi une copie du rapport par courrier et par mail pour que je le présente à ma hiérarchie.

– Bien, Capitaine, ce sera fait dans l’après-midi. Bonne journée.

Liam raccrocha. Claire l’interrogea du regard.

– Ces salauds savent ouvrir les portes sécurisées.

– Mince, souffla-t-elle.

Liener soupira, passa dans la cuisine.

– Vous avez faim ? demanda-t-il.
– Oui, Monsieur.
– Des pâtes et du café noir, ça vous ira ?
– Très bien, merci.
– Asseyez-vous, Claire, le temps que je prépare le déjeuner.

La jeune femme s’approcha de la fenêtre du salon, observa la circulation de la rue en contrebas : les passants rares, les jeunes gens à la terrasse d’un bistrot, un homme debout contre un réverbère. Claire le fixa, il discutait avec une personne cachée dans une voiture grise, garée à sa hauteur. Il leva la tête, croisa le regard lointain de la jeune femme. Il se mit à marcher en direction du boulevard voisin. Il se retourna, deux fois, scrutant les fenêtres de l’appartement de Liam. L’homme disparut sous les frondaisons verdoyantes de l’été parisien. La voiture grise démarra lentement, se fondit dans la circulation.

– Ils nous attendaient dans la rue, siffla la jeune femme.
– Qu’est ce que vous dites ? cria Liam de la cuisine.
Elle se déplaça et sur le seuil de l’entrée dit :
– Ceux qui ont pris l’empreinte de votre serrure étaient postés juste en face de l’immeuble.

Liam leva les yeux de l’eau fumante dans la casserole.

– Je les ai repérés et ils sont partis : l’un à pied, l’autre dans une voiture grise, confirma-t-elle.

– Nous devons faire sortir Kyrill de cellule au plus vite, conclut Liam. Pour notre sécurité à tous.

Deux légers coups furent frappés à la porte latérale du bureau de Frère Jean-François. L'ecclésiastique sursauta, tendu, plongé dans de désagréables pensées. Il serrait les mâchoires sporadiquement.

— Entrez, grogna-t-il.

Frère Pascal ouvrit la porte et avança aussi légèrement que l'air tiède de fin d'après-midi. Il tenait à la main une feuille imprimée.

Son regard fuyant et la pâleur de son teint n'auguraient rien capable de rassurer Frère Jean-François.

— Donnez ! ordonna-t-il.

L'homme arracha la feuille des mains du jeune prêtre tremblant. L'impression reprenait, agrandie, la photo tenue par Liam Liener : une image de Sophie et d'un inconnu, au bord d'une plage blanchie de soleil matinal.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla Frère Jean-François.

Il se leva brutalement, son fauteuil se renversa. Il marcha dans son bureau, furieux, exposant au seul regard de son secrétaire les dévorements d'une peur forte et tenace.

— Nous perdons le contrôle des événements, mâcha-t-il. Que fait cette photo dans la main de Liener ? Qui la lui a donnée ? Et pourquoi ?

Il prit la feuille dans ses deux mains, prêt à la déchirer, le regard enfiévré de rage. Il souffla trois fois, aussi profondément que possible, se tourna vers Frère Pascal.

— Quelle est votre analyse du document ? demanda-t-il d'un ton contenu.

Le jeune homme se redressa, plongea son regard dans le plancher.

— Je crois, Monseigneur, que cette photo a pour objet de rassurer Liener sur le sort de Sophie Florès. Ils lui ont remis une contre-mesure à la vidéo que nous avons créée.

Frère Jean-François réfléchissait.

— Croyez-vous que cette image soit un faux ? questionna-t-il.

— Très probablement, Monseigneur. Mais pour l'affirmer, je dois avoir l'original en main, répondit le jeune secrétaire. La qualité initiale des images ne permet pas un nouvel agrandissement.

Frère Jean-François acquiesça.

– Avez-vous effectué les recherches concernant l'identité de l'homme accompagnant Florès sur la photo ? demanda-t-il.

– J'ai paramétré le logiciel de vérification, mais j'attends votre ordre, Monseigneur, répondit Frère Pascal.

Frère Jean-François haussa un sourcil.

– Pourquoi donc ?

– Ce genre de requêtes laisse des traces sur l'Internet, et pour de bons techniciens il est possible de remonter jusqu'aux auteurs, donc jusqu'à nous.

– Ah... N'en faites rien. Savoir comment s'appelle cet homme m'importe peu. Peut-être n'existe-t-il même pas...

Le jeune homme repartit en direction de son bureau.

– Dites-moi, reprit Frère Jean-François, qui était chargé de la surveillance du nègre ?

Les yeux du jeune frère s'écartèrent un instant, puis des rides de préoccupations strièrent son front. Son supérieur le fixait, impatient.

– Je ne me souviens pas, Monseigneur, balbutia-t-il.

Sa bouche tremblait légèrement, ses yeux se vidaient de couleur.

– Que se passe-t-il, Frère Pascal ? demanda Frère Jean-François.

Le jeune homme baissa la tête, deux grosses larmes tombèrent sur le tapis qui recouvrait le parquet de chêne.

– Je ne me souviens pas de votre ordre, Monseigneur.

– Vous avez oublié mes consignes voilà tout. Quel est le problème ?

– Mais, Monseigneur, je n'oublie rien. Jamais.

– Que voulez-vous dire ? s'irrita Frère Jean-François. Je n'ai pas donné l'ordre de suivre ce ... sous-homme ?

Le jeune ecclésiastique tomba à genoux, les épaules secouées de spasmes. Frère Jean-François fouillait minutieusement sa mémoire, sans trouver la moindre trace de cette directive.

– Pardon Monseigneur, de ne pas vous l'avoir rappelé, sanglota Frère Pascal.

Frère Jean-François se rapprocha, lui toucha doucement la tête.

– Relevez-vous, mon jeune ami. Espérons seulement que cela ne prête pas à conséquence.

Le jeune ecclésiastique se redressa, la tête pendante, marcha à reculons pour sortir du bureau. Il ferma doucement la porte. Frère Jean-François tomba le masque clérical et dans l'isolement de son bureau surgit le redoutable Philippe Mullia. Il releva son fauteuil, s'assit.

— Ce fils de pute de médium créole va me jouer un tour de pendu. Merdasse...

Il composa le numéro de téléphone de Frère Claude :

— Borré ? Mullia à l'appareil.

— Oui, commandant, répondit le Français.

— Qui surveillait le nègre cette nuit ?

— Je l'ignore, commandant. L'équipe deux filait L.L., Mood et moi nous étions occupés à d'autres tâches.

— Ai-je oublié ?

— Oublié quoi, commandant ?

— Ce connard de médium mal blanchi a littéralement disparu de mon esprit. Il m'a joué un de ses tours de passe-passe vaudou ! J'avais la parole des ensoutanés qu'ils possédaient les ressources pour contrecarrer ce genre de problème. Merde, il a voulu être invisible pour une putain de bonne raison. Trouvez-le ! Je veux savoir ce qu'il a manigancé cette nuit !

— Bien, commandant.

Mullia raccrocha, se massa les tempes avec vigueur.

— Colonel, argumenta une nouvelle fois Liam, le vol du cadavre et la pendaison de Denis montrent à quel point la sécurité du bâtiment ne leur pose aucun problème. Si vous laissez Kyrill enfermé cette nuit, vous leur livrez en pâture. Nous en avons fait l'expérience, demain il sera mort ou aura disparu.

Le colonel respirait sourdement : chaque inspiration sifflait une mélodie malade.

— Je croyais que votre démente me coûterait la retraite militaire péniblement acquise, mais je me trompais, dit-il d'une voix monocorde. Vous vivez dans un monde inconséquent, Liener, et si je suis le mouvement, j'y perdrais plus que ma

pension. La taille de cette histoire vous dépasse largement et vous vous obstinez. Vous arrive-t-il d'abandonner, Capitaine ?

– Non, Monsieur, je ne suis pas fait comme ça, répondit Liam. Ce n'est pas une question de courage en fait. Je n'ai pas le choix, c'est tout. Même si je le voulais, je ne sais pas fuir. C'est plus fort que moi, Colonel, le danger m'attire. Je me sens vivre quand je cours pour me jeter dans le vide. Personne n'y changera rien. Alors, Monsieur, laissez-moi emmener Kolenko. Avec lui, nous pouvons tenir tête à une escouade armée, vous le savez maintenant. Mais sans lui, vous pouvez commander des couronnes mortuaires pour tout le monde.

La main courte et large du colonel balaya l'air devant lui.

– Arrêtez de me vendre votre tragédie ridicule, Liener. J'ai toujours préféré le rire aux pleurs. À l'heure actuelle, le lieutenant Kolenko répond aux questions de L'I.G.S et je me vois mal leur arracher, sous un prétexte dramatique, que je ne saurai pas expliquer. Soyez patient, l'interrogatoire a débuté il y a plus de deux heures. Ils ne tarderont pas à conclure cette première journée. Ils ne travaillent pas la nuit, nos collègues de l'inspection, donc rien ne s'oppose à la libération temporaire du lieutenant Kolenko, à la condition expresse qu'il soit présent demain matin à huit heures précises.

– Vous avez ma parole, Colonel, affirma Liener.

– Cela ne me suffit pas, Capitaine. À huit heures passées de cinq minutes, je constate l'évasion du lieutenant et j'avertis les services compétents pour arrêter cet homme. Suis-je clair ?

– Parfaitement clair, Colonel. Je vous remercie.

– Gardez votre gratitude pour plus tard, Capitaine. Tâchez de boucler cette affaire et de rester vivants. Je recevrais vos remerciements à ce moment-là.

– Une dernière chose, Colonel.

– Je m'y attendais, vous êtes l'emmerdeur le plus têtue que je connaisse.

– J'ai besoin de l'arme de Kolenko, celle que vos hommes ont saisie ce matin lors de son arrestation : son Taurus.

Le colonel souriait, narquois.

– Je savais que vous me réclameriez cette arme.

Il ouvrit un tiroir de son bureau, en sortit l'énorme revolver long de huit pouces et une vingtaine de cartouches calibre quarante-quatre. Le Colonel les poussa vers Liam.

– De toute façon, personne d’autre ne peut s’en servir : trop lourd et trop puissant. Comment avez-vous fait accepter cette arme par le service de réglementation ?

Liam lui rendit son sourire.

– Je n’en ai jamais parlé. Pour le service des armes, Kolenko possède un Beretta neuf millimètres.

Le colonel le regardait, stupéfié.

– Vous avez menti et personne n’est jamais venu vérifier ?

– Non, Monsieur.

Le colonel éclata d’un rire brisant la tension de l’absurde.

– Pourtant, ils connaissent les mensurations de Kyrill, reprit Liam. Non, mais, vous l’imaginez avec un Beretta à la main ? Personne ne le prendrait au sérieux.

Le rire du colonel redoubla, Liam l’imita, à l’image du lieutenant Kolenko tenant un pistolet plus petit que sa main.

Frère Jean-François avait revêtu une tenue qui lui donnait l’aspect d’un homme qui avait essuyé mille batailles terrifiantes et en était toujours sorti vivant. Debout, dans un treillis noir sans reflets, il observait l’après-midi s’éteindre.

La sonnerie sèche de l’interphone résonna dans l’immense bureau.

– Monseigneur ? demanda la voix hésitante de Frère Pascal.

– Je vous écoute.

– Nous avons découvert où se terre Duclos.

– Je vous écoute.

– Il se dirige vers les Antilles françaises à bord d’un avion qui a décollé, il y a au moins une heure.

– Que fait-il dans cet avion ?

– Il est rapatrié, Monseigneur. Il serait mort cette nuit, selon le peu de renseignements que nous possédons.

– Mort ?

La question de Mullia vibrait dans l’air calme.

– C’est exact, Monseigneur.

– Connaissez-vous l’origine du décès ?

– Non, Monseigneur. Rien ne permet de conclure à une cause quelconque. Pour certains, il aurait été tué par un ennemi puissant et discret.

– Nous donc...

– Je le pense aussi, Monseigneur et selon d'autres rumeurs, il s'est laissé mourir pour livrer bataille ailleurs.

– Mais qu'est-ce que ça veut dire ? s'emporta Mullia. « Livrer bataille ailleurs » ? C'est une théorie pour le moins fumeuse, jeune homme. Je veux y voir clair. Ce négro possède-t-il le pouvoir de contrarier nos plans ? Trouvez nos experts sur la question, je veux des réponses, vous entendez, des réponses !

Mullia relâcha le bouton de l'interphone. Le temps du combat approchait, son corps et son esprit se tendaient, tranchants et brutaux. « Ce connard d'Antillais peut-il compromettre le Retour de Sébastien ? » Philippe Mullia regarda l'heure sur sa montre : « L'atterrissage de l'avion a lieu dans sept heures. Les préparatifs de Résurrection seront finalisés d'ici à deux heures. » Un sombre présage pesa sur le plexus de Mullia qui s'étira longuement. Sa respiration redevint plus large et profonde, ses épaules retombèrent. Un sourire triste conclut sa réflexion.

– Ils savaient pour Sébastien. Ce Duclos a abandonné sa vie pour l'empêcher de repasser les fleuves, de revenir chez les vivants.

Il s'assit lourdement, le fauteuil l'avalait à demi. Il décrocha son téléphone et composa un numéro à seize chiffres.

La tonalité d'attente réveillait chez Mullia des souvenirs dérangeants, des images de visage que nul n'oubliait, des spectacles de tortures à vriller les nerfs des hommes les plus impitoyables. Une voix sèche déclara :

– Je vous écoute.

– Mullia à l'appareil. Nous avons un problème.

– Alors à tout de suite.

L'homme à la voix sèche raccrocha. Mullia reposa son téléphone, tripota nerveusement le premier stylo qu'il trouva sur son bureau. Si Mood et Borré ne figuraient pas sur la liste des enfants de chœur, les Légionnaires de l'Église avoisinaient le cataclysme sur l'échelle de valeurs humaine de Mullia. Trois coups brefs furent frappés à la porte principale de son bureau. Il sursauta.

– Merde, lâcha-t-il tout bas.
Il se leva pour ouvrir la porte.

Liam Liener démarra la camionnette de service de la brigade. Claire ouvrit la porte passager et grimpa. Un déferlement sonore les baigna de hululements et grognements surnageant au-dessus d'un vacarme de guitares saturées et d'une batterie frappant un rythme inhumain.

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ? cria Liam à l'oreille de Claire.

– C'est la musique que Kyrill fait avec son groupe, répondit-elle sur le même ton.

– Il fait partie d'un groupe de musique ? s'étonna Liam.

Claire hocha la tête, arrêta l'autoradio, en sortit un CD.

– Ils sont connus dans leur milieu, tout près d'enregistrer un album, affirma-t-elle.

– Première nouvelle et de quel instrument joue-t-il ?

– Il chante, Monsieur.

– Ah... Et comment s'appelle cette « musique » ? demanda Liam.

– Du black métal, Monsieur.

– Satan et Lucifer au programme ?

– Non, Capitaine, de simples paganistes, rien de plus.

Liener sourit, en hochant la tête. Il roulait au pas dans les parkings en sous-sols. Des hommes en armes les observaient. Liam stoppa la voiture au contrôle de sécurité, il baissa sa vitre.

– Capitaine Liener, nous devons fouiller le véhicule, lui signifia un sous-lieutenant.

– Très bien, allez-y.

Deux hommes ouvrirent la porte coulissante et entrèrent, soulevèrent des caisses diverses, en ouvrirent certaines.

– Ok, rien à signaler.

Les deux hommes sortirent, le sous-officier salua Liener, lui fit signe de passer. Liam remit en route, s'engagea sur une rampe. La barrière s'ouvrit, il tourna à droite dans la rue.

– Que cherchaient-ils, Monsieur ? demanda Claire.

– Ils obéissent aux consignes de sécurité, sans plus, répondit Liam. La pendaison de Denis et le vol du cadavre

posent de gros problèmes. Je suis passé au second plan de l'actualité interne.

Claire sourit.

– Où le récupère-t-on, Monsieur ?

– Mais de quoi parlez-vous Claire ? s'étonna Liam.

– Je sais que Kyrill est sorti et je crois que vous lui avez donné rendez-vous.

– Mais c'est pas vrai, ironisa-t-il. Je n'ai donc aucun secret pour vous ?

– Pas dans ce domaine-là, Capitaine.

Liener secouait la tête. Il entra dans un parking souterrain public et se gara à gauche d'un véhicule banalisé. Liam passa à l'arrière, ouvrit la porte latérale. La portière du véhicule garé à ses côtés s'ouvrit et libéra Kyrill Kolenko qui s'engouffra dans la camionnette et fit coulisser la porte derrière lui. La voiture banalisée démarra et s'en fut.

– Merci, Capitaine, dit sobrement le Russe. Il tendit une main immense que Liam serra.

– Attendez de savoir ce qui nous attend avant de me remercier, rétorqua Liener.

Kolenko se tourna vers Claire dont les yeux s'embruèrent. Il posa sa main sur son épaule frêle. Elle frissonna et sourit. Liam repassa au poste de conducteur.

– Alors c'est quoi le programme ? demanda Kyrill.

– Vous aviez raison, remarqua simplement l'homme assis devant le bureau. Nous avons un problème.

Une fine sueur froide ne séchait pas sur la peau de Mullia malgré la tiédeur de la fin de journée.

– Comme vous le savez, nous n'avons aucun moyen de communiquer avec Frère Sébastien, ni de lui apporter aucune aide, reprit l'homme. Cette négligence d'ignorer les activités du médium du groupe -peut-être se cachait-il de votre perspicacité-, risque de nous coûter dix ans de travail acharné. Pour son troisième et dernier voyage, Frère Sébastien possédait l'expérience, la connaissance des dangers et la possibilité de répondre enfin à des questions millénaires.

L'homme souffla, fixa Mullia, comme un père féroce jugeant un fils à châtier. Il continua :

— Tant d'efforts, de secrets arrachés à la Vie, compromis par la faute d'un seul. Malheureusement, rien ne peut arrêter le processus du Retour de Frère Sébastien. Votre responsabilité se tient dans d'autres mains que les vôtres ou les miennes. Dans le pire des cas, où ce Duclos empêcherait Sébastien de Revenir, nous devons prévoir un véhicule de remplacement et le corps de Liener sera parfait pour cet usage. Amenez-le vivant sur le lieu de Résurrection. Peut-être sauverez-vous les restes de votre existence.

L'homme se leva et sortit sans un mot de plus. Mullia attendit une longue minute, puis prit son fauteuil, le souleva au-dessus de sa tête et le fracassa sur le bureau qui s'effondra. Il ramassa son téléphone, le lança contre le mur. La porte latérale du bureau s'ouvrit sur le visage blême de Frère Pascal.

— Convoquez Mood et Borré, tout de suite ! hurla Mullia.

Le visage du jeune homme disparut. Mullia ouvrit une grande armoire, composa un code sur la porte d'un petit coffre qui bascula dans un déclic. Il en sortit une arme de poing, un étui et plusieurs chargeurs pleins. Il fixa l'étui à sa ceinture, y glissa le pistolet et rangea les cartouches supplémentaires dans les larges poches de son treillis. Il poussa avec force les restes de son bureau, saisit le fauteuil où s'était tenu le Légionnaire et le plaça devant la fenêtre. Il s'assit, sombre et rageur.

Liam roulait dans Paris. En quelques phrases, il informa Kyrill des événements de la journée. Les mâchoires du Russe se serrèrent à l'évocation du chassé-croisé avec les barbouzes dans l'escalier de son immeuble. Il grogna à l'idée de leur impuissance. Puis, le géant russe se renfroigna, les yeux étincelants du désir de combattre.

— Alors c'est la Grande Nuit, dit-il en souriant enfin. J'aurai pas voulu rater ça. Mais faut que je mange avant. J'ai rien avalé depuis ce matin, que le sale café de l'I.G.S. Ils n'ont pas le budget de nourrir ceux qu'ils interrogent.

Le géant russe frappait dans ses mains.

– Voilà la deuxième raison pour laquelle nous avons besoin de vous, affirma Liam : l'appétit devant le combat.

– Et la première, c'est quoi ? minauda Kyrill.

– Votre force physique, lieutenant Kolenko. Une légende qui s'étend des côtes de l'Atlantique Nord jusqu'aux forêts les plus sombres de l'Oural, répondit sentencieusement Liener.

Le Russe partit d'un énorme rire qui secoua la camionnette.

– Quelle tactique, Capitaine ? demanda Claire.

– Il faut commencer par nourrir notre ami ici présent. Ensuite, retourner à l'appartement où les deux barbouzes m'attendent. Ils restent notre seule piste pour remonter jusqu'à Mullia, ils ne doivent pas nous perdre de vue. S'ils ne viennent pas me chercher, nous passerons une excellente soirée et nous ramènerons Kyrill au bureau demain avant huit heures.

– Bon d'accord, mais une fois chez vous, on s'organise comment ? demanda le Russe. Ils nous connaissent tous les trois et ils doivent avoir votre clé. Ce genre de type n'a pas peur d'être découvert : la tension fait partie du boulot.

– Nous verrons sur place, répondit Liam. Mais si les barbouzes encaissent la pression, leurs supérieurs, c'est moins sûr. Ma petite visite dans leur entrepôt de Gennevilliers et le coup de force de Claire sur l'Internet leur montrent bien que nous sommes prêts à tout et pas loin d'eux.

– Sans compter qu'ils vont accueillir le voyageur des ténèbres, ajouta Kyrill.

– Selon vous, à quelle heure le mort va-t-il ressusciter ? demanda Liam.

Le Russe regarda l'heure sur le tableau de bord de la camionnette.

– Il est plus de vingt heures. Dans moins de sept heures, soit cet « homme » respirera de l'air à nouveau soit il sera englouti par la nuit éternelle, dit Kyrill.

– Amen, ironisa Liam. Vous pensez quoi d'un cadavre revenant plusieurs fois à la vie, lieutenant Warnant ?

– Je ne crois pas aux fausses pensées, Monsieur, dit froidement la jeune femme. Les faits sont étranges, mais je n'accorde pas plus de poids à la fantaisie. Les enjeux nous dépassent.

– Si vous ne croyez pas à cette résurrection, Patron, dit gravement Kyrill, vous abandonnez la bataille que mène Désiré. Il a vite compris l'importance de l'autre plan et l'avantage que l'ennemi tirerait si ce « mort » revenait une nouvelle fois.

Liam arrêta la camionnette au coin d'une rue.

– Soyez précis, lieutenant. Vous parlez de quoi exactement ? questionna Liam irrité.

– Désiré est parti combattre l'entité avant qu'elle ne se réincarne dans le corps que les barbouzes nous ont volé, intervint Claire. Ni vous, ni Kyrill, ni moi ne pouvons lutter contre cette ... chose.

– « Chose » ? la coupa Liam. Vous parliez d'un homme, il y a cinq minutes.

– Une forme d'homme, Chef, répondit Kyrill. Désiré s'est cassé la tête dessus. Il a lu des tas de manuscrits, de grimoires et d'autres bouquins que je veux pas connaître. Les résurrections sont nombreuses, presque courantes en fait, mais quand le même corps est utilisé plusieurs fois pour ressusciter, ce qui revient n'est plus un homme. Plein de shamans l'ont écrit : le cadavre devient une porte pour autre chose.

Liam restait interdit, stupéfié. Ses mains s'agrippaient au volant, curieuse bouée qu'il fixait pour ne pas se noyer. Il ferma les yeux, chercha un souffle court. Il relâcha une expiration hachée.

– Et... ... vous ...comptiez...m'en... parler... quand ? s'étouffa-t-il.

Claire baissa la tête, blême. Kyrill frotta le bas de son visage avec sa main gauche.

– Nous avons donné notre parole, Monsieur, justifia le Russe. Une promesse faite à un guerrier mort. On pouvait tout déballer devant les micros de l'I.G.S.

Liam observait Kyrill, découvrait chez lui l'émergence de forces inconnues et étrangères qui le fascinaient et l'épouvantaient. Claire avait relevé la tête, brillait d'un teint blême aux veines bleutées, reine hyperboréenne, jaillie d'une cascade gelée du Temps. « Je ne leur ressemble pas. Je ne possède ni leur pouvoir, ni leur force, ni cette intégrité majestueuse. Je vis, boiteux, souffrant et doutant à la tête d'une troupe de demi-dieux déjà décimée, arc-bouté contre les démons et les ombres armées. Quelle imposture ! Quelle

sublime démenche ! » Liam coupa le moteur, laissa la clé sur le contact. Il poussa la portière doucement, fuyant les regards inquiets de ses deux lieutenants et sortit marcher dans la douceur du début de soirée. « Tu défigures ton idéal par ton incompetence. Capitaine ! Responsable d'une brigade ! Que la vanité t'étouffe, misérable imbécile ! Deux hommes sont morts lors de cette enquête et tu diriges joyeusement le reste de l'équipe à l'hécatombe ! Bravo, quels états de service ! » Il se figea sur le trottoir, au milieu d'une foule vivace, marée sensuelle qui le bousculait. Un coup plus rude lui fut porté à l'épaule.

– Faut bouger mon vieux ou tu vas crever !

Un vieil acariâtre leva la main en s'éloignant, présentant à Liam un dos voûté qu'il connaissait.

– Beusch ! cria Liam. Beusch !

Il esquissa un mouvement, mais le vieil homme avait fondu dans la foule brûlante d'une nuit de juillet. Liam cligna plusieurs fois des yeux, recouvrant l'esprit qui le baignait d'action. Il se retourna, la camionnette était garée deux rues plus haut. Un agent de circulation tentait d'exiger que le véhicule retournât dans le flux.

Kyrill s'extirpa de l'auto, l'agent recula de deux pas. Claire sortit également, calma la tension en montrant son insigne. Liam les rejoignit rapidement.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il à l'agent. Je suis le capitaine Liener.

Il tendit son badge à l'employé municipal qui ne savait plus où donner du képi.

– Capitaine, il faut que vous..., enfin, je dois vous dire que...

– OK, conclut Liener, nous circulons.

– Merci Capitaine, souffla l'homme visiblement soulagé.

Ils remontèrent dans la camionnette, Liener démarra, s'intégra dans le flot. Ils roulèrent en direction de l'appartement, sans échanger un mot. Liam rompit enfin le silence.

– Un bon poulet rôti, ça vous tente ?

Claire et Kyrill sourirent. La nuit commençait enfin.

Borré et Mood, alias Frère Claude et Frère Daniel attendaient dans le couloir du bureau de Mullia, Frère Jean-François pour l'Église. Borré frappa trois fois sur le bois précieux, n'obtint aucune réponse. Il réitéra, sans plus de succès. Il ouvrit la porte et découvrit Mullia, assis sur le dernier fauteuil disponible, tournant le dos aux décombres de son bureau sur lesquels s'empilaient des restes de sièges et d'armoires.

– Je vous attends depuis une demi-heure ! hurla Mullia sans se retourner.

– Nous devons récupérer la clé de l'appartement de Liener, Commandant, dit Borré.

– Vos excuses ne m'intéressent jamais. Vous franchissez régulièrement les limites de l'insubordination sans apporter de résultats satisfaisants !

Il se leva d'un bon et fracassa le dernier siège sur les ruines de son mobilier de bureau. Il fixa Mood et Borré, les yeux embrasés de folie, une veine gonflée battait à son front.

– Messieurs, il n'y a plus de calculs, plus de plan. La réussite ou à la mort ! Partez seuls et ramenez-moi Liener au plus tôt. Le processus de Retour du Frère Sébastien s'avère bien plus fragile que prévu. Selon nos spécialistes, notre « ami » Duclos serait la cause de nos problèmes.

– Mais il est mort, objecta Mood.

– Frère Sébastien aussi, vous ferai-je remarquer ! aboya Mullia. Ramenez Liener avant vingt-trois heures à l'endroit initialement prévu. Et en vie ! Faute de quoi, considérez-vous comme des carcasses en sursis.

Mood afficha un sourire narquois, sûr de sa force et de sa capacité de survie.

– Ravalez votre petit air satisfait, crétin de Mood, reprit Mullia. Les Légionnaires de l'Église suivent votre piste. Au moindre raté, ces types vous découperont vivants. Et croyez-en mon expérience, ils savent repousser la mort dans des limites de souffrance que vous n'imaginez pas.

Mullia se tourna vers la fenêtre et ne dit plus un mot. Mood et Borré avaient pâli. Ils sortirent du bureau sans un bruit, fermèrent doucement la porte. Ils regagnèrent rapidement le garage privé où ils parquaient leur véhicule.

Mood ouvrit le coffre de la voiture, en sortit deux gilets pare-balles et quatre pistolets, qu'il partagea avec le Français.

Il lui distribua également quatre chargeurs pleins. Mood claqua le coffre, Borré prit le volant. Il roula doucement jusqu'à la rue. Là, il adopta une conduite simple et calme : anonyme.

Liam faisait visiter son appartement à Claire et à Kyrill.

– Donc de droite à gauche, tout de suite la cuisine, puis le salon et la chambre. Dans l'entrée un placard, la salle de bains et les toilettes. Nous n'éviterons pas l'affrontement. Après cette nuit, je serais obligé de déménager. C'est dommage, j'aimais bien le quartier.

Kyrill se lavait les mains, calme et serein. Claire marchait loin des fenêtres. Tous vérifièrent le chargement de leurs armes, puis les placèrent dans les étuis. Ils s'assirent autour de la table du salon.

– Je propose qu'on garde une seule lumière allumée, la plus faible possible, dit Kyrill. Patron, vous restez assis sur le canapé, loin de la porte d'entrée. Claire et moi, on se planque dans l'ombre de la cuisine et de la chambre. On doit les neutraliser très vite.

– Une autre option tactique ? interrogea Claire.

– Non, aucune, confirma Liam.

– Bon, alors en place, conclut Kyrill.

Ils se levèrent lentement, Liam éteignit l'halogène du salon, s'accouda au bord gauche du canapé. Kyrill coupa toutes les autres sources de lumière et l'appartement s'assombrit. Claire s'enfonça dans l'obscurité de la cuisine, debout, derrière le chambranle de la porte. Kyrill prit position dans la chambre, au coin de l'armoire. Sans un mot, ils vissèrent les silencieux au canon de leurs armes et attendirent l'arrivée de l'ennemi.

Dans la voiture garée devant l'immeuble qu'habitait Liener, Mood et Borré patientaient. Malgré l'expérience et le caractère bien trempé des deux hommes, leurs gestes trahissaient une tension inhabituelle : Mood tirait sans cesse sur sa veste, tentait de faire disparaître l'épaisseur du gilet pare-balles sans y parvenir. Une fois de plus, Borré posa son stylo

sur le tableau de bord arrondi de la voiture et le ramassa à ses pieds. Une légère vibration résonna dans l'habitacle.

– C'est l'heure, souligna Mood, visiblement soulagé de passer à l'action.

Borré ne répondit pas. Il sortit de l'automobile, attendit sur le trottoir et leva les yeux sur les fenêtres de l'appartement du troisième étage gauche. Seules les vitres de la pièce principale brillaient faiblement. Borré verrouilla la voiture, Mood le rejoignit, s'accroupit un instant : deux ombres sur le trottoir obscur.

– Il nous attend, dit Borré.

L'Écossais se releva, hocha la tête.

– Tu crois que les Légionnaires nous surveillent ? demanda-t-il, sans regarder alentour.

– N'essaye même pas de les repérer. Gardons notre objectif bien en vue : leur ramener Liener vivant au plus tôt.

Mood acquiesça. Ils s'engagèrent sur la chaussée et sans se presser traversèrent la rue. Borré composa le code d'accès à l'immeuble. La porte d'entrée tourna sur ses gonds sans le moindre bruit. Mood la retint pour qu'elle ne claquât pas. Dans un léger déclic, la lumière inonda l'entrée et la cage d'escalier. Ils montèrent calmement, dépassèrent la porte de l'appartement de Liam et s'arrêtèrent au quatrième étage. Mood s'approcha de Borré.

– Tu entends quelque chose ? demanda-t-il doucement.

Ils tendirent l'oreille, un vague fond sonore télévisuel planait. Ils descendirent les marches une à une. Dans un claquement sec, la clarté disparut, plongeant les parties communes de l'immeuble dans l'ombre. Les deux hommes sortirent de petites lampes surpuissantes dont la lumière bleutée balaya les dernières marches. Arrivés devant la porte de l'appartement, ils éteignirent leurs torches. Dans le noir blême des éclairages de sécurité, ils vissaient les silencieux courts à l'embouchure de leurs armes. Borré sortit d'une poche la clé de l'appartement de Liener et avec plus de délicatesse qu'il n'eut défloré une vierge, il l'inséra dans la serrure.

Liam avait perdu la notion du temps. Il flottait depuis une éternité dans son canapé et s'interrogeait sur la réalité de la présence de Claire et de Kyrill.

La solitude bourdonnait à ses oreilles. L'éclat mat de son arme posée sur ses genoux emplissait le vide de son esprit, l'amusait comme les reflets dorés de quelques pierres scintillantes dans l'eau verte d'une rivière. Avait-il entendu le bruit de chaussures souples passer devant sa porte ? Il soupira. L'enjeu du combat le dépassait, la taille du combat le dépassait, tout dans cette lutte l'écrasait, mais il restait là, assis sous l'unique lampe du champ de bataille, dans le cercle faible de lumière, appât universel à douter de la présence des alliés et de la venue de l'ennemi. Un frottement métallique, plus léger qu'une caresse, tinta dans l'ombre. Pour la première fois depuis des mois, il sourit, heureux d'entendre le son de la vie qui approchait.

Le revolver de Kyrill ne s'armait pas. Il l'avait équipé d'un système non breveté, conçu pour son unique usage, qui le rendait opérationnel, prêt à tirer, à la fermeture du barillet empli de balles. Son index frottait le flanc du canon. Il les avait entendus monter, s'arrêter imperceptiblement devant la porte et repartir sur le même rythme. Ces deux gars-là savaient ce qu'ils faisaient, de vrais experts dans le domaine barbouze.

Depuis sa formation dans les camps de la contre-police secrète russe, Kyrill n'avait jamais trouvé d'adversaire à sa mesure et il souhaitait secrètement que ce fût le cas cette fois. Il frémit d'exaltation à l'idée d'une fusillade dans un lieu clos aussi exigü. Les pas redescendirent, une clé frota dans la serrure.

Claire les avait vus entrer dans l'immeuble, reconnaissant la voiture garée dans la rue. Au pas mesuré qu'ils avaient adopté alors qu'ils traversaient, Claire saisit pleinement la dangerosité de ces deux hommes. Ils ne se précipiteraient pas, n'hésiteraient devant la décision à prendre. Elle estima à quatre minutes le temps nécessaire avant leur entrée dans l'appartement. Elle rejoignit son poste, calée derrière le réfrigérateur, consulta sa montre. À trois minutes cinquante, la clé tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit sans bruit, une ombre s'engagea. Claire la pointa et sans y penser fit feu dans un souffle. Le bruit mat de la percussion les avertit du début du combat, du premier coup donné et reçu. Aucun corps ne tomba,

aucun cri, aucun juron. Un silence épais les enveloppa tous les cinq. L'ombre entraperçue un instant avait disparu.

Borré avait reçu la balle de Claire dans la poitrine, fichée dans le gilet de protection. Une fine sueur lui couvrit le front. Au moins une de ses côtes était cassée et sa poitrine bleuissait déjà. Mood l'avait agrippé et ramené sur le palier.

L'Écossais n'était pas le plus fin, mais le plus efficace de tous les coéquipiers que Borré avait connus. Là où les autres avaient péri en mission, Mood survivait. L'ancien légionnaire le palpa, s'assura que Borré ne saignait pas. Il le repoussa derrière lui et ensemble reculèrent, prêt à toucher la porte de l'appartement d'en face. D'une pression sur le bras, Mood demanda à Borré de le suivre. En trois pas, il courait et sur le pas de la porte, il sauta, passa l'entrée en l'air à l'horizontale, son arme pointée vers la cuisine. Il repéra une forme, fit feu deux fois, retomba dans la chambre en roulé-boulé devant Kyrill qui lui asséna un énorme coup de pied au sternum. Le Russe s'attendait à entendre le bruit caractéristique des os brisés, mais pas cette fois. L'Écossais recula de deux mètres, perdit son Glock 17 et s'affala dans l'entrée où se tenait déjà Borré. Un bruit métallique claqua dans la cuisine. Claire avait lâché son arme sur le carrelage, touchée par une balle à l'épaule droite. Elle s'accroupit pour ramasser son pistolet de la main gauche, offrant ainsi une cible parfaite pour Borré qui la menaçait. Le grognement méchant du Taurus rompit le silence parfait du combat. L'arme de Borré éclata sous l'impact, lui arracha l'index droit et un cri de douleur étouffé.

Le hussard français tourna la tête pour découvrir Kyrill qui se ruait sur lui. Encore au sol, Mood frappa le Russe d'un coup de pied à la main qui lui fit lâcher son arme. L'Écossais se releva d'un bond et fit face au lieutenant Kolenko. Mood lança son poing droit vers la gorge du Russe qui bloqua et d'un coup de pied sec, Kyrill frappa la rotule droite de l'Écossais qui ne tomba pas. Kolenko enchaîna d'un coup de poing au cœur, amorti par le gilet pare-balles. Borré saisit sa deuxième arme de la main gauche. Il s'apprêtait à tirer sur Claire qui armait péniblement son Beretta, lorsque Liener apparut dans l'embrasure de la porte du salon. Borré, plus rapide, changea de cible, visa le cœur de Liam, puis se ravisa, décidé à lui briser la

hanche. Liener fit feu dans le temps de l'hésitation, tira et toucha par deux fois la jambe gauche. Borré mit genou à terre, Claire lui tira dans l'épaule.

Kolenko enchaînait les coups de poing que Mood esquivait, puis dans un geste fluide, l'Écossais bloqua l'avant-bras gauche du Russe entre ses deux mains. Par une torsion brusque, Mood obligea Kyrill à se soumettre avant que son bras ne rompît. Le Russe raccourcit la distance et frappa de son bras libre l'Écossais d'un coup de coude à la jointure de la mâchoire et de l'oreille. La prise de Mood se relâcha un instant. Le Russe reprit son bras et d'un double coup en étau, il frappa l'Écossais aux cervicales. Le teint de Mood vira au blanc neigeux, un filet de bave s'écoula du coin de sa bouche. Il s'assit sans un mot et se coucha sur le côté.

Liam alluma le plafonnier de l'entrée et ferma la porte de son appartement. Kyrill ramassa son Taurus et repoussa du pied toutes les armes ennemies. Il rejoignit Claire, restée debout dans la cuisine, l'examina.

– Il faut l'emmener à l'hôpital, Capitaine. La balle a cassé l'os, annonça-t-il.

La jeune femme se cala contre le torse de son amant qui ouvrit le bras gauche en grimaçant.

– Ça va ? demanda-t-elle.

– Le poignet a résisté, mais le coude est mort, je crois, sourit-il.

Liam observait les deux hommes à terre dans son entrée. Borré avait retrouvé son index droit et le tenait à la main comme un poisson mort. Le sang s'écoulait des blessures sans qu'il pût les comprimer. Le corps de Mood s'agitait de spasmes irréguliers. Liener ramassa leurs armes et les déchargea sur la table de la cuisine. Kyrill fouilla les assaillants, sortit de leurs poches la clé de l'appartement de Liam, des lampes, des couteaux, des chargeurs pleins et un autre revolver du treillis de Mood.

– Leur voiture est garée juste en bas, intervint Claire qui bandait sa blessure avec un torchon propre.

– Où sont les clés ? demanda Kyrill à Borré

L'homme le regarda, ne répondit rien. Le Russe s'approcha, enfonça son pouce droit dans la blessure à l'épaule du Français.

– Je te demande où sont les clés, répéta-t-il calmement.
Borré grimâça, son teint blanchit, mais il garda le silence.
– Arrêtez lieutenant, ordonna Liam. Nous ouvrirons cette voiture avec ou sans clé.

Liener revint au salon, prit son téléphone portable, composa un numéro.

– Colonel Deveaux, Liener à l'appareil.

– Je vous écoute, Capitaine.

– Pardonnez-moi de vous déranger si tard, mais nous avons besoin d'une équipe à mon domicile.

– Pour y faire quoi, Capitaine ?

– Nous avons déjoué une tentative d'enlèvement, je dirais, mais il y a eu de la casse.

– Chez eux ou chez nous ?

– Les deux, Monsieur. Le lieutenant Warnant est blessée par balle à l'épaule et le lieutenant Kolenko a le coude brisé. Ils doivent être pris en charge médicalement. Pour les assaillants, l'un est sérieusement touché, mais il survivra, l'autre...

Le corps de Mood sursautait de temps à autre.

– ...il s'est battu avec Kyrill et il n'a pas eu le dessus.

– Cet homme est-il mort ?

– Non, Monsieur, mais ça ne durera pas.

– Je vous envoie une équipe au complet. Au moindre problème cette nuit, rappelez-moi.

– Bien, Monsieur.

– Et je veux un rapport demain dans mon bureau à sept heures précises.

– Oui, Monsieur.

– Je préviens l'hôpital militaire qu'ils ont du travail cette nuit.

– Merci, Monsieur.

Le colonel raccrocha. Liam se tourna vers Claire et Kyrill.

– Ils seront bientôt là.

Borré les observait. Liam croisa son regard.

– Si tu as des histoires à raconter, c'est maintenant. Après, tout ce que tu diras sera retenu contre toi.

Borré grimâça de douleur et de dépit.

– Alors le gentil, c'est toi ? ironisa-t-il.

– Non, mais le méchant, c'est lui, répondit Liam, désignant Kyrill qui souriait de toutes ses dents.

Lorsque le groupe d'intervention et les ambulances arrivèrent, Liam et Kyrill n'avaient rien obtenu de l'interrogatoire de Jean-Marc Borré. Il ne les ignorait pas, drapé dans le dédain du vaincu, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Il les jugeait encore, stupéfié d'avoir été défait par cet étrange trio. L'état de santé de Mood ne changeait pas, seuls les spasmes qui l'agitaient se répétaient moins fréquemment. Les gyrophares balayaient la rue et les rares passants hésitaient entre une crainte archaïque et une curiosité perverse. Les hommes en armures descendant du fourgon blindé décidèrent les incertains et bientôt la rue se vida de tout témoin.

Le téléphone portable de Liam sonna.

– Capitaine Liener ? demanda une voix ferme et assurée.

– C'est moi, répondit Liam.

– Capitaine Hutier, escouade d'intervention. Nous sommes devant l'immeuble. Quel est le code d'accès ?

Liam traversa la cuisine et vit par la fenêtre le déploiement de force tardif et ridicule.

– B 3647. C'est au troisième étage...

– Nous savons, Capitaine.

L'homme raccrocha. Liam se tourna vers Kyrill et Claire dont le teint pâle s'éclaircissait davantage.

– Voilà la cavalerie, leur annonça-t-il. Avec des uniformes tout neufs, déballés d'hier.

Ils se sourirent, fatigués. Deux coups frappèrent la porte. Liam ouvrit, laissant entrer une douzaine d'hommes, dont trois médecins. Liener leur désigna Claire comme la priorité médicale.

– Qui sont les autres blessés ? questionna le Capitaine Hutier.

– Le lieutenant Kolenko est touché au coude. Les deux hommes à terre sont des prisonniers. L'un est conscient, il a reçu trois ou quatre balles dans le genou et l'épaule. Il a également un doigt arraché. L'autre est inconscient depuis qu'il a été frappé au cervicales.

L'un des médecins examinait l'épaule de Claire et lui apportait les premiers soins. Le second tâta le coude de Kyrill qui serrait les dents. Le troisième, penché sur le corps de Mood, lui palpait la nuque avec précaution.

– Le lieutenant Warnant doit être hospitalisée, annonça le médecin. L'hémorragie s'est ralentie, mais l'os est brisé et plusieurs éclats osseux sont dans la chair.

– Ah... se désola Liam.

– Ne vous inquiétez pas, Capitaine. Les chirurgiens militaires ont l'habitude de ce genre de blessure. Dans moins de deux mois, le lieutenant aura retrouvé l'usage normal de son bras.

– Le lieutenant Kolenko souffre d'une fracture du coude, dit le second médecin. Il nous accompagne à l'hôpital. On fera une radio de son articulation et si c'est nécessaire, on pratiquera une petite intervention chirurgicale.

– Très bien, dit Liam.

– Celui-ci est mort, Capitaine, dit le troisième médecin, se relevant du corps de l'Écossais. Son cœur ne bat plus. L'autopsie nous en dira plus sur les causes, mais je dirais que toutes les vertèbres cervicales sont broyées.

Il ouvrit sa mallette de travail, en tira un sac mortuaire en plastique noir qu'il déroula sur le cadavre. Il récupéra l'index droit de Borré et l'enveloppa dans un sachet stérile. Il s'approcha de Liener.

– Capitaine, vous avez de la glace ?

– Oui, dans le compartiment haut du réfrigérateur.

L'urgentiste pila les glaçons, les répartit au fond d'une valisette isotherme. Il y déposa le doigt et le recouvrit d'éclats glacés. Il pensa les plaies de Borré et demanda l'aide de deux hommes d'armes pour emballer le corps de Mood. Liam regardait Kyrill, le bras gauche en écharpe, abasourdi par la puissance physique de ses interventions, par la radicalité des coups portés : un doigt arraché en brisant l'arme de Borré et Mood tué dans un combat à mains nues, alors qu'il portait une tenue protectrice.

Sans lui, Claire serait morte dans la cuisine et Liener prisonnier des deux commandos cléricaux, en route pour l'enfer. Liam accumulait les dettes dont l'acquittement s'avérerait impossible. Les médecins emmenèrent ses deux lieutenants, prirent l'ascenseur et disparurent. Les agents consignaient les armes des prisonniers dans des sacs en plastique. L'un d'eux tenait le pistolet éclaté de Borré. Il siffla, impressionné :

– Et ben. Vous avez tiré avec quoi pour faire ça ?

Liener ignora la question. Ce genre d’ennuis ne faisait que commencer. L’ambulance démarra en hululant sur le boulevard. Un des médecins remonta s’occuper de Borré et du cadavre de Mood.

Quarante minutes après leur arrivée, les hommes de l’escouade s’apprêtaient à quitter l’appartement de Liam.

– Souhaitez-vous deux hommes en faction cette nuit ? proposa le Capitaine Hutier.

– Non, Capitaine. J’ai récupéré le double de mes clés, l’ennemi est neutralisé. Il n’y a plus rien à craindre. Et puis, j’ai d’autres choses à faire.

– Bien, Capitaine. Bonne fin de nuit.

Les deux hommes se saluèrent

À minuit trente, seul dans son appartement, Liam décida de fouiller la voiture grise garée sur le trottoir d’en face. Les portières étaient verrouillées et Liener n’avait pas trouvé la moindre clé dans les poches de Borré et de Mood. Il s’accroupit devant le véhicule, fouilla les pare-chocs et les ailes. Sans résultat. Il fit le tour de l’automobile et secoua le pot d’échappement qui tinta. Liam sourit et retira une clé du cylindre métallique. Il ouvrit les portes et s’enferma dans la voiture. À l’avant, il fouilla minutieusement les nombreux rangements disponibles. Rien. Il passa à l’arrière et répéta l’inspection. Rien de plus.

– Merde, c’est pas vrai ! grogna-t-il. Pas à ce point-là.

Il sortit de la voiture afin d’ouvrir le coffre. À sa grande surprise, la clé n’ouvrait que les portières. Il entra à nouveau dans le véhicule et aux places arrière il bascula les fauteuils. Il fouilla tant bien que mal, ne trouva rien. Il releva la tête, une voiture roulait lentement dans la rue, le dépassa puis accéléra.

– Qu’est-ce qu’ils veulent ceux-là ? demanda Liener à voix haute, s’assurant de la présence de son arme sous son aisselle.

Le véhicule fit demi-tour, passa de nouveau à la hauteur de la voiture que Liam fouillait.

Liener sortit précipitamment, chercha à mémoriser le numéro minéralogique de l'auto. Le conducteur força l'allure et la voiture disparut sur le boulevard étiré par la nuit.

— La piste s'arrête là. Fin de l'affaire.

Il traversa la rue, remonta dans son appartement.

Malgré le travail de l'escouade d'intervention, Liam voyait les traces de sang qui auréolaient le tapis de l'entrée. Une vague nausée s'empara de son estomac. Il ouvrit la fenêtre de la cuisine afin de dissiper l'odeur chimique des produits désincrustants. Il s'accouda à la rambarde, respira l'air tiède de la nuit. Il chercha un paquet de cigarettes dans ses poches, sentit un objet inhabituel. Il sortit la carte de visite de Frère Jean-François, alias Philippe Mullia, que l'ecclésiastique lui avait remise deux jours plus tôt. Liener sourit et la posa sur la table. Il se rendit au salon, revint une cigarette à la main. Il fumait tranquillement. À la fenêtre, il jeta le mégot dans les ténèbres, observait le petit point orange qui tombait et éclaboussa le trottoir d'étincelles éphémères. Il prit son téléphone portable et composa le numéro imprimé sur la carte. Il n'attendait rien, juste le goût du dernier geste. Après une dizaine de sonneries, une voix sèche décrocha :

— Je vous écoute.

— Je souhaite parler au Frère Jean-François, annonça Liener.

— Qui le demande ? questionna la voix neutre d'émotion.

— Un ami qui n'est pas venu ce soir.

Le bruit sec du téléphone que l'on posait sur une table en bois résonna dans l'oreille de Liam. Des pas feutrés lui indiquèrent le retour de l'homme.

— Je suis navré, Monsieur, Frère Jean-François est occupé. Il ne pourra pas s'entretenir avec vous.

— Ah, c'est bien dommage. Et je pourrai le joindre quand ? insista Liener.

— Oh, je crois pouvoir dire que ça ne sera plus jamais possible, Monsieur.

— Ah bon, nous quitterait-il ?

— En quelque sorte. Mais rassurez-vous, rien que de très ordinaire pour un homme de son statut.

— Dans ce cas, je vous souhaite une excellente nuit.

– Pareillement, Monsieur Liener, une excellente nuit.

L'homme raccrocha, Liam se raidit.

– Merde, dit-il tremblant.

Il alluma une nouvelle cigarette, posa son arme sur la table de la cuisine, fit monter une balle dans le canon d'un geste volontaire. Il composa le numéro de son frère Paul, mais raccrocha avant la première sonnerie. Il fumait, affalé sur une chaise bleue, seul dans une cuisine où l'odeur de poudre et de sang mêlés écorchait son esprit tendu.

Il tira une dernière bouffée, écrasa sa cigarette dans un cendrier. Il fit un rond qui s'éleva et s'évanouit dans un souffle de vent. Il recracha le reste de la fumée lentement. Il toussa un rire retenu. Il posa la main sur son arme. Son regard se perdit.

Les médecins et les shamans s'affairaient autour du corps de Frère Sébastien. Rien ne se déroulait comme prévu : les signes vitaux ne gagnaient pas en force, d'étranges marques apparaissaient sur le corps tiède, comme des coups portés de l'intérieur. Des bleus, des éraflures, des coupures constellaient le corps à peine vivant.

– Que se passe-t-il ? demanda un médecin.

– Une force l'empêche de revenir. Il y a combat acharné.

Oui, acharné, dit un shaman. Cette lutte lui coûte trop d'énergie pour se réincarner. Si la vie revient dans ce corps, c'est pour y finir.

Le corps toussa une mousse rosâtre. Une tache violette s'imprima sur la poitrine. La respiration naissante sifflait déjà. Les muscles se bandèrent pour inspirer une profonde goulée d'air. Les paupières cousues se crispaient et s'étiraient.

Les signes vitaux s'accéléchèrent un instant puis chutèrent au plus près du néant.

– Ranimez-le ! exigea Mullia.

Un médecin prépara une seringue, un autre un choc électrique.

– L'adrénaline d'abord, dit le premier.

Il vida le contenu de la seringue dans le cathéter posé à la poitrine. Le corps trembla, les paupières tentèrent de papillonner. Un shaman se pencha sur les lèvres cyanosées.

– Un esprit m’empêche de venir, expira le corps.

Le cœur s’arrêta. Les instruments de mesure bipèrent à l’unisson. Le deuxième médecin écarta le shaman et choqua le corps électriquement, une fois, deux fois, trois fois. La vie s’était enfuie de la chair refroidissante. Un homme sortit de l’ombre, plongea ses yeux dans le regard du shaman.

– Qu’a-t-il dit ?

– « Un esprit m’empêche de venir », répéta le shaman.

– Est-ce le médium créole ? demanda l’homme.

– Très certainement, Excellence.

Le visage de l’homme s’assombrit, il quitta la pièce. Les yeux de Philippe Mullia passaient du corps livide de Frère Sébastien à la porte, frénétiquement. Un des Légionnaires de l’Église entra :

– Frère Jean-François, veuillez me suivre.

Mullia obtempéra sans un mot. Un deuxième homme l’attendait dans le couloir. La porte se referma. Brusquement Mullia saisit son arme, la pointa sur son œil droit. Le Légionnaire, posté derrière lui, l’immobilisa.

– Allons, allons, nous avons d’autres projets pour vous, Frère Jean-François. Son Excellence vous a choisi en lieu et place de Liener pour intégrer notre merveilleuse machine. Vous serez bientôt délivré de tous vos petits tracas quotidiens.

Les deux hommes l’emmenaient de couloir en couloir, ouvrirent la porte d’un hangar souterrain où des dizaines de corps vivants soudés à une structure métallique donnaient vie à un curieux pendule. Les râles et les gémissements punctuaient chaque mouvement.

– Voici votre nouvelle demeure : l’horloge humaine de Dieu, présenta fièrement l’un des Légionnaires. Mais avant d’intégrer cette œuvre magnifique, votre corps doit subir quelques modifications.

Jusqu’alors silencieux, Mullia hurla de terreur, ses yeux se révélsèrent et il perdit conscience.

Épilogue Un :

Liam Liener patientait dans la salle d'attente. Il parcourait un magazine littéraire, la respiration ample, les épaules lâches. Seules les marques violettes sous ses yeux trahissaient la fatigue d'une nuit blanchie de doute. L'heure de son rendez-vous était passée de cinq bonnes minutes. Il se leva, regarda la rue par la fenêtre : de jeunes enfants jouaient sur le trottoir, un livreur déposait des cartons de fruits devant une supérette. Le trafic automobile inexistant laissait le rire des gamins monter jusqu'à lui. Le pas du psychanalyste résonnait sur le parquet ancien. La porte grinça, ouverte sur sa grande silhouette. L'homme ne parla pas, Liam s'abîmait dans la contemplation de cette photo parisienne. Il ferma les yeux, un léger vertige le saisit. Le vide réveilla le goût du départ, d'un train pour la côte et de là, un bateau lent et oublié.

– Monsieur Liener, dit le psychanalyste.

Les yeux ouverts, Liam se retourna, lui sourit et le suivit dans cette pièce où sa vie tentait de reprendre son souffle. Ils s'assirent, l'un en face de l'autre. Le silence se densifia sans lourdeur. Les événements des trois jours précédents défilaient dans le cœur de Liam. Il sourit lorsque le visage rond de Désiré apparut, joyeux et chaleureux.

– Oui ? questionna le psychanalyste.

– J'ai rencontré une femme, annonça Liam.

– Une femme ?

– Très différente de Sophie. Brune, méditerranéenne, sensuelle.

Liam retint ses mots quelques instants, goûtant par le souvenir les sentiments que Mahel lui inspirait.

– Je crois que mes problèmes d'érection se résoudront bientôt.

– Ah ? relança le psychanalyste.

– Cette femme me fait bander là, dit-il en se touchant la tête. Le reste suivra sans aucun doute.

Liam se tut, pensif, presque soucieux. Après quelques minutes, le psychanalyste demanda :

– Aucun pharmacien ne m'appelé à votre sujet. Avez-vous pris les anxiolytiques que je vous avais prescrits ?

– Non.

– Et vos crises d'angoisse ? questionna le médecin.

– Elles ont abandonné l'intérieur de ma tête, grimaça Liener. La réalité les a accueillies à bras ouverts. C'est une thérapie efficace.

– Laquelle ?

– Lutter contre ce qui vous angoisse, voilà le meilleur remède contre l'engourdissement de l'esprit.

– De quoi parlez-vous exactement ? s'inquiéta le thérapeute.

Liener le fixa.

– Quoi ? Que craignez-vous ? Une bouffée délirante, c'est ça ? lâcha Liam.

Le psychanalyste soutint son regard.

– Rassurez-vous, le réel ne m'abandonne pas, enfin pas comme ça. Je suis bien cramponné au monde, chevillé par je ne sais quoi. Mais ce n'est pas le cas de tous ceux que j'ai pu croiser ces jours-ci.

– Est-ce une affaire en cours ? lui demanda le psychanalyste.

– Non. Elle s'est achevée cette nuit dans l'entrée de mon appartement. Mon équipe est décimée, un homme est mort sur mon tapis et j'ignore quoi faire : jeter ou non ce tapis, changer d'appartement, de métier, de vie. Misère, je suis fatigué.

Les larmes coulaient sur les joues mal rasées de Liam. Le psychanalyste saisit une boîte de mouchoirs en papier posée sur son bureau, lui présenta. Liam en saisit un, se tamponna les yeux, mais les pleurs redoublaient sans qu'il n'y pût rien changer. Liener pencha la tête en avant, masquait la tristesse qui déformait ses traits.

– Depuis combien de temps n'aviez-vous pas pleuré ? questionna doucement le thérapeute.

La douleur de Liam s'épanchait en flots continus, roulait jusqu'à sa bouche. Il prit un second, puis un troisième mouchoir. Un calme crépusculaire l'envahit, son esprit se désembua.

– Je ne sais pas. Rien jusqu'à la nuit dernière et puis... Je ne me souviens même pas d'un chagrin d'enfance.

Liener secouait la tête, incrédule.

– Où j'étais caché pendant tout ce temps ? s'interrogea-t-il.

L'eau de douleur s'était tarie, mais la mélancolie montait en marée lente.

— Avez-vous refait ce rêve qui vous posait tant de problème lors de notre précédent entretien ? demanda le psychanalyste.

Liam sourit lourdement.

— Non, mes nuits ne m'ont pas laissé le temps de rêver, à peine de quoi dormir et garder l'esprit vif. Non, pas de rêve, ni celui-là, ni aucun autre.

— Vous vous en souvenez ?

— Bien sûr.

— Comment pourriez-vous l'interpréter aujourd'hui ?

Liener hésitait, cherchait une bonne raison pour justifier sa fuite.

— Je n'ai pas envie de ça. Je suis trop fatigué, ce matin. Une prochaine fois, le temps que je récupère un peu.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, Monsieur Liener. C'est aujourd'hui qu'il faut résoudre cette énigme ou l'oublier pour de bon. Que décidez-vous ?

Liam contemplant les mouchoirs en papier froissés dans ses mains. Son cœur se gonflait encore, il hésitait.

— Et si je ne veux pas ? interrogea Liam.

— La volonté n'a rien à voir là-dedans, Monsieur Liener et c'est là tout le problème, dit le psychanalyste. Il faudrait faire preuve du contraire.

Liam vacillait assis sur son fauteuil, fixait l'invisible gouffre qui menaçait de le happer dans une chute infinie. Les derniers lambeaux de force flottaient au vent du vide, les spectres blanchis s'invitaient au festin du reste de sa vie.

— Vous comprenez ce que vous me demandez de faire ?

— Interpréter ou abandonner, répéta simplement le thérapeute. Pas d'autre choix.

À nouveau, les larmes coulèrent hors de Liam, tombèrent sur ses genoux. À nouveau, le psychanalyste lui présenta la boîte de mouchoirs. Liam refusa. Les mains crispées sur les accoudoirs en bois, il luttait pour ne pas se lever et disparaître. Les yeux pleins de flou, il cherchait le regard de son thérapeute.

— Ok, vous avez gagné, j'abandonne, dit-il pour se convaincre.

Liam respirait péniblement.

– J’abandonne, répéta-t-il doucement, dans le souffle d’une offrande.

Derrière les cils noircis d’humidité, Liener distingua un bref sourire sur le visage du psychanalyste. Liam soupira longuement, l’esprit transparent. Le téléphone posé sur le bureau du thérapeute sonna. Il décrocha.

– Allo, oui ? Oui. Passez-la-moi. Allo ? Oui, je vous écoute. Ah... Oui, je comprends. D’accord, pas de problème. Bien.

Il prit son agenda.

– Alors plutôt samedi prochain, à la même heure. Très bien, c’est noté. Si jamais vous changez d’avis, sachez que je serais à mon bureau. Parfait. Au revoir.

Il raccrocha et consulta l’heure à la montre qu’il portait au poignet.

– Il est temps de se quitter, Monsieur Liener, conclut-il.

Le psychanalyste se leva, Liam l’imita. Ils se séparèrent devant la porte du cabinet.

– À bientôt, le salua le thérapeute.

– Au revoir, dit Liam.

Il descendit les escaliers, déboucha dans une petite cour intérieure. Un lourd portail le séparait de la rue, de la vie. Il tira la porte en bois peint, retrouva les enfants qui jouaient toujours sur le trottoir.

Garée au coin de la rue, une camionnette l’attendait. Le conducteur lança des appels de phares. Liam marcha lentement, Kyrill ouvrit la portière passager, le bras gauche immobilisé par une attelle.

– J’ai entendu le médecin vous défendre de vous servir de votre coude pendant une semaine, remarqua Liam.

Le Russe souriait.

– Les médecins d’ici ne connaissent rien aux Russes, décréta-t-il.

– Où va-t-on ? demanda Liam.

– D’abord à la Brigade : les gars de l’I.G.S sont hystériques, le colonel les retient dans son bureau depuis deux heures.

– Et après ?

– À l’hosto, Claire nous attend.

– Parfait.

Le Russe démarra la camionnette, une musique assourdissante s'éleva des haut-parleurs. Kyrill affichait sa bonne humeur en s'inscrivant brutalement dans la circulation.

Épilogue Deux :

Lorsque l'avion atterrit au milieu de la nuit, une courte délégation, humble et silencieuse attendait déjà sur le tarmac. Un des leurs, petit-fils, neveu, cousin, leur revenait le corps déjà froid. La soute à bagages fut vidée par les employés qui, une fois leur travail achevé, revinrent du fond de l'appareil avec une simple boîte en bois de la taille d'un homme. Ils la positionnèrent sur le tracteur de déchargement et roulèrent jusqu'au groupe qui les regardait arriver. Sans un mot, la boîte fut chargée sur la plateforme d'un pick-up prêté pour l'occasion. Ils se saluèrent d'un regard lourd et tous se séparèrent. Sans témoins, grâce au puissant réseau antillais, Désiré Duclos cheminait, un instant encore, sur les routes de son île, vers le dernier lieu de résidence des membres de sa famille. Le véhicule avait quitté la grand-route et s'enfonçait dans la montagne noire, empruntant une voie de terre caillouteuse. Le rythme de progression se ralentissait encore, car la pente raidissait et une fine glaise rouge rendait l'adhérence précaire. Ils étaient en vue du village.

Des torches brûlaient la nuit, tous veillaient l'arrivée de Désiré. Le pick-up stoppa au milieu d'une quarantaine de femmes et d'hommes, âgés de quinze à soixante-quinze ans. Les larmes avaient séché, mais les sourires ne pointaient pas. La peine, grande et lourde, figeait leurs expressions. Les occupants du véhicule sortirent, ouvrirent le battant de la plateforme pour tirer la boîte hors de l'automobile et la porter dans la demeure de la grand-mère de Désiré. Ensuite, la vieille femme à la vie usée le préparerait, le baignerait et pour une dernière fois l'habillerait, le ferait aussi beau qu'un premier communiant. La bouche close, les yeux vifs cachés sous de vieilles paupières, l'aïeule patientait. Le défilement du temps l'indifférait maintenant, elle ne vivait que pour le spectacle de l'aurore, qu'elle accueillait les bras ouverts et le cœur frémissant. Elle avança d'un pas, libérant le seuil de sa porte, et les hommes forts du village portèrent à l'intérieur la boîte où reposait son petit-fils. Ils la déposèrent sur la seule table de la maison et l'ouvrirent avec les outils qu'ils avaient apportés. Le sinistre craquement du bois fendu résonna et des sanglots retenus secouèrent les épaules des plus jeunes. Les quatre hommes sortirent, emportant avec eux les débris du cercueil temporaire.

Ils se joignirent au groupe, se fondirent dans le chagrin qui les unissait cette nuit-là et bien d'autres encore. Trois vieilles femmes fendirent les rangées de corps et entrèrent dans la case de la grand-mère.

La vieille créole traîna ses pieds jusqu'à l'intérieur, le poids de la vieillesse et de la douleur pesait sur son dos engourdi. Elle ferma la porte. Désiré reposait sur un drap clair, le visage serein. Avec une précaution amoureuse, les vieilles mains ridées déshabillèrent le corps rigide du médium. Elles déboutonnèrent chemise et pantalon, dénouèrent les lacets, ôtèrent les chaussures, roulèrent les chaussettes. Avec difficulté, les faibles bras le portèrent quelques instants, enlevant totalement vêtements et sous-vêtements. Nu, l'illusion de la vie l'habitait encore. Des traces cruelles marquaient sa chair, coups d'une pâleur bleutée, griffures d'où le sang ne s'était jamais écoulé. À plusieurs endroits, ses côtes s'enfonçaient, brisées sous l'impact de percussions brutales et méchantes. Au-delà de la mort, sa peau et son squelette révélaient les marques impossibles d'un combat contre une force prodigieuse. À la lueur des chandelles, posées çà et là dans la pièce, les quatre vieilles découvraient les terribles blessures qui constellaient son corps. La grand-mère s'arracha à la contemplation morbide et rapporta une bassine d'eau tiède et des éponges. Elle soupira à la vue du vieux récipient cabossé, retrouvant le souvenir des bains donnés à Désiré alors qu'il était nourrisson, si chétif qu'il semblait perdu dans cette petite bassine. Son cœur gonfla, prêt à éclater, s'épancha à travers ses yeux. Un sourire triste illumina son visage ridé. Elle trempa une grosse éponge, qu'elle essora et plus délicatement encore que dans son souvenir du temps passé, elle lava la peau de son aimé, de son Désiré. Les vieilles l'imitèrent sans se presser, donnèrent à cette peau froide un peu d'amour et de chaleur qu'elle emporterait sous la terre. Péniblement, elles le retournèrent afin de lui laver l'arrière du corps. Quatre formes circulaires, centrées d'un trou profond marquaient son dos, autant de coups mortels d'un immense poignard portés sans que Désiré ne les vît. Stupéfiées, les vieilles femmes se regroupèrent, se soutenant les unes les autres et aussi silencieusement que possible, débordèrent de chagrin. Les vieilles bouches édentées se tordirent, les yeux desséchés mouillèrent leurs joues ravinées. Les sanglots étouffés

traversèrent les maigres murs de la case. Les torches portées par les plus valeureux et les plus courageux tombèrent sur le sol, lâchées par des mains impuissantes. Le chagrin s'abattit sur les femmes et les hommes du village, orage tropical dans une nuit grisonnante. Ils titubaient, se percutaient, s'accrochaient pour rester debout, retrouver des bras familiers et laisser lentement la tristesse s'écouler hors d'eux. À bout d'espoir, les vieilles revinrent au corps, et tremblantes, finirent de le laver. La douceur de la nuit sécha rapidement le corps de Désiré. Elles le rhabillèrent de vêtements neufs, le manipulant difficilement. La grisaille d'un petit jour au ciel de plomb les surprit alors que la grand-mère ouvrait sa porte.

Les quatre hommes forts se présentèrent à nouveau, la vieille Antillaise hocha la tête. Elles sortirent de la case, ils y entrèrent. Un jeune garçon ramassait les torches tombées à terre, inutiles maintenant. Deux des quatre hommes quittèrent la maison et disparurent dans une case voisine. Ils revinrent avec un cercueil récemment coupé dans un bois tendre et clair. Ils l'apportèrent dans la maison. Le bruit sourd d'un corps qu'on y déposa, le raclement du couvercle de bois, le bruit familier et insoutenable des clous que l'on enfonça, la chanson froide du cercueil que l'on clôt. Dans un souffle, ils épaulèrent la boîte, sortirent de la case et marchèrent lentement à travers les groupes que formaient la famille et les amis. Le soleil voilé se libérait de la nuit, réchauffait les cœurs humides. Un cortège s'improvisa, grave et funéraire. Ils quittèrent le village pour marcher dans la forêt jusqu'au flanc de la montagne, là où les arbres s'écartaient sur le paysage parfait d'une anse aux reflets verts. Sur un terre-plein minuscule, un trou fraîchement creusé attendait son occupant, deux planches de bois en travers. Les hommes posèrent le cercueil, suspendu au-dessus du vide et déroulèrent les cordes épaisses passées autour de leurs tailles. La grand-mère de Désiré, soutenue par deux jeunes filles, avança jusqu'à la tombe. Son vieux corps frissonnait dans l'air tiédi du matin, sa gorge serrée ne libérait aucun son. L'aurore s'enfuyait à grands pas. La vieille femme ouvrit les bras, reçut l'énergie bienfaisante du jour nouveau, au pied du cercueil de son petit-fils. Les yeux ouverts sur le ciel, elle fouillait l'horizon, en quête d'un signe léger, d'un soulagement. Au loin, sur la mer, une trouée défit le gris des nuages, éclaira un instant les

eaux étincelantes puis disparut. Les épaules de la vieille femme s'affaissèrent, les jeunes filles s'approchèrent plus près. D'un mouvement de tête imperceptible, elle leur indiqua son désir de partir d'ici, et laisser aux autres le soin d'enterrer le dernier de ses amours. Elle tourna le dos à la mer, le cœur vers la montagne et regagna sa case pour y pleurer, seule, vieille et résignée.

Les quatre hommes passèrent deux cordes sous le cercueil. Deux volontaires ôtèrent les planches. Ils descendirent la boîte claire dans la terre rouge des Antilles. Quelques gouttes de pluie tombèrent alors qu'ils comblaient la tombe. Ils tassèrent la terre à coup de plat de pelle puis se joignirent au groupe silencieux. Le soleil monta rapidement derrière les nuages. Ils se dispersèrent à regret.

Cet ouvrage a été composé par Ex Æquo
www.editions-exaequo.fr

Imprimé en France par
Dicolor
à Ahuy - 21

Dépôt légal décembre 2010